

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

TRÉBUCHE  
SUIVI DE  
LES COULEURS DE LA BOUCHE

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
BENOÎT VACHON

NOVEMBRE 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je me rappellerai toujours ma première rencontre avec Pierre Ouellet. Dans un cours du certificat en création littéraire, il m'est apparu comme un professeur passionné, qui avec sa parole et sa poésie, nous emportait toujours plus loin dans la littérature. Pierre fut le premier écrivain à me rattraper dans un couloir pour me dire comment il avait aimé un de mes textes. Peu de temps après, je lui ai demandé d'être mon directeur. Il a su voir en moi un jeune écrivain. Il m'a ouvert le chemin sans jamais m'imposer une direction. Il savait d'où j'arrivais, de la brousse, d'un désert, et j'étais assoiffé. Merci Pierre pour ton sens de l'écoute et ton dévouement. J'espère que mon travail te rend fier et sera une modeste contribution à ta retraite, qui j'en suis sûr, sera remplie de romans et de poésie.

Un merci spécial à Valérie, Marie et Gabriel. Lorsque je repense à nos rencontres hebdomadaires, je souris. Vos lectures et vos précieux conseils ont grandement enrichi mon mémoire.

À mes parents, mes frères et ma sœur, merci pour votre présence. Je crois profondément aux liens qui nous rassemblent. J'ai une famille unie et c'est à mes yeux un privilège. J'espère vous rendre tout l'amour que vous méritez.

La vie est tellement plus agréable lorsqu'on est possédé, soudainement, par un fou rire. J'ai une dette de bonheur envers tous mes amis dont certains remontent jusqu'au primaire. Je ne peux imaginer mon existence sans vos visages souriants, votre sens de l'humour, mais également vos peines et vos aspirations. Vous êtes ma seconde famille et je chéris chaque moment passé en votre compagnie.

Tu le sais bien maman, je manque de mots pour te remercier. Il y a trop d'années et d'événements où tu as joué un rôle déterminant dans ma vie. Depuis l'enfance, tu m'accompagnes dans mes problèmes de langage. Tu as réussi maman. Tu m'as transmis l'amour que tu avais pour le français. Jamais je n'aurais cru cela possible. *Une mère a un amour inconditionnel pour ses enfants.* Rassure-toi maman, chaque jour, tu rends cette phrase réelle.

Le dernier mot appartient à Flavie. Mon amour, je n'imagine pas mon avenir sans toi. Chaque jour, je tombe amoureux, subjugué par ta sensibilité et ta bonté. J'ai une chance exceptionnelle de partager ma vie avec une personne aussi à l'écoute de mes bonheurs et de mes tristesses. Je regarde vers le passé. Déjà 10 ans, et pourtant, je n'aperçois que le futur en ta compagnie. Tu connais mon projet de mémoire. Si aujourd'hui je peux affirmer que j'ai trouvé ma voix, c'est parce que tu m'as aimé. Je ne crois pas vraiment au destin. Mais il y a une chose dont je suis sûr, j'ai trouvé une étoile dans le ciel et j'ai l'intention de prendre soin de cette douce lumière.

# TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	vii
TRÉBUCHE.....	1
1 - Le début des mots.....	2
2 - Alerte neurologique .....	4
3 - Déraillement.....	6
4 - L'arrogance syllabique .....	8
5 - Effritement .....	12
6 - Je suis de bonne humeur.....	16
7 - G P Q B C.....	19
8 - Tromper les yeux.....	22
9 - Colère pour mourir jeune .....	24
10 - Mentir heureux .....	27
11 - Vengeance du type ABC.....	29
12 - Ouragan Handicap .....	32
13 - Parler comme les arbres .....	36
14 - Manger le corps des mots.....	39
15 - Bonimenteur.....	42
16 - Dictée 1 2 3 .....	44
17 - La main gauche .....	47
18 - Dictée 4.....	49
19 - Sons de mort .....	51
20 - Lutte amicale .....	55
21 - L'illusion d'un classement.....	57
22 - Secondaire 5.....	59
23 - Secondère 1.....	61

24 - Jabandone.....	66
25 - Pondre des ailes.....	68
26 - Métier écrivain.....	71
LES COULEURS DE LA BOUCHE .....	76
A.....	77
B.....	79
C.....	83
D.....	85
E.....	89
F.....	90
G.....	93
H.....	96
I.....	101
J.....	103
K.....	105
L.....	108
M.....	110
N.....	111
O.....	115
P.....	119
Q.....	121
R.....	123
S.....	126
T.....	129
U.....	133
V.....	136
W.....	140
X.....	144

Y .....	147
Z.....	150
BIBLIOGRAPHIE .....	151

## RÉSUMÉ

*Trébuche* est un récit autobiographique axé sur un « défaut de langue ». Divisé en vingt-six chapitres, le récit enchaîne la voix d'un adulte et celle d'un enfant. Ce procédé de va-et-vient crée un dialogue indirect entre deux époques et instaure une filiation symbolique. L'enfant raconte son incompréhension du français dans le milieu scolaire, ses astuces pour réussir les examens et sa haine envers sa langue natale. Il est trompé par la grammaire, par les lettres qui s'inversent. Chaque son est menaçant. Il développe un dictionnaire nommé *Dictionnaire des lieux hurlants*, sorte de combat qui ébranle le royaume des mots. Au fil du récit, il grandit et se jure de ne jamais lire et écrire. En contrepartie, l'adulte élabore une pratique d'écriture où la défaillance du langage devient une force. En s'affirmant dyslexique, il repousse les barrières de la langue et s'affranchit en se nommant. Il mobilise le souvenir et accompagne l'enfant tout au long du récit jusqu'au premier moment d'une véritable écriture. Les deux trames narratives se tressent et se rejoignent à l'âge de 15 ans où a lieu un renversement. L'histoire dresse le portrait d'un jeune écrivain qui transforme un défaut de langage en un tremplin d'écriture.

*Les couleurs de la bouche* est un essai sur la parole où l'adulte ne cherche pas à simplement témoigner de son expérience troublante envers le français. Au cœur de la langue, il y a un effritement et c'est dans un langage en ruine qu'il puise son énergie créative. Si les langues sont vivantes, elles peuvent tomber malades. La dyslexie apparaît donc comme un vaccin paradoxal qui mène ultimement à l'écriture. L'essai porte sur la voix fragile et dissonante de l'enfant comme un lieu où il est possible de retrouver une douleur, une blessure primaire. On est alors invité à descendre dans la caverne du corps humain pour aller rejoindre le bébé et sa première parole, le cri. La dyslexie est liée à *l'infans* dans la mesure où la défaillance de la voix est une opportunité de retour, une visite à rebours sur les berges natales du langage. L'essai établit un contact avec la voix de l'intérieur, cette partie intime, animale et défigurée que l'on retourne en plein jour en soufflant. L'écriture crée de l'espace, donne de l'oxygène au corps pour qu'il puisse reprendre son souffle et décrit le besoin chez l'enfant de désamorcer la langue en la piratant, en la déconstruisant, en trichant. C'est dans cette posture d'imperfection, en refusant le sens exact des mots que le jeune écrivain réfléchit au pouvoir de la langue. La parole défectueuse de l'enfant est un savoir qu'il faut déplier au regard de l'adulte.

**MOTS-CLÉS :** dyslexie, dysorthographe, handicap, voix, parole, enfance, mémoire, corps, intimité, identité, écriture.

**TRÉBUCHE**  
**Première partie**

# 1

## Le début des mots

Il y a comme ça, de temps en temps, des dégoûts qui viennent uniquement des mots, ce sont peut-être les pires.

Hervé Bouchard  
*Mailloux*

L'erreur me guette. Le déraillement, c'est moi. Les mots ont des yeux braqués sur ma bouche. Ce n'est pas moi qui prends la parole, qui utilise les matériaux du français pour m'exprimer. C'est le langage en entier qui dort sur ma langue. Le français me dévisage de la tête aux pieds. Je me revois enfant, figé devant une classe au primaire, la bouche ouverte. Tous les yeux ronds des élèves me scrutaient, attendaient, s'impatientaient.

Muet.

La professeure s'appelait Jeanne. Elle me regardait gentiment, m'encourageait avec ses yeux bleu vif. Rien à faire. Le temps restait suspendu dans ma bouche. Elle a pincé ses lèvres. Elle faisait ça souvent, pincer ses lèvres pour cacher sa dentition retournée vers l'intérieur. Elle a déposé une main chaude dans mon dos et m'a invité à aller me rasseoir. J'ai baissé la tête en retournant à mon bureau. Tous les élèves me connaissaient comme celui qui ne parle pas.

Très tôt, je l'ai compris, jamais les mots n'allaient réussir à me calmer, à me bercer tendrement. Les mots déboulaient dans mon corps, frappaient au passage mes organes pour s'agglutiner près de mon cœur. La langue m'a façonné comme de la glaise. Le français a creusé dans ma chair et je suis le résultat de cette trajectoire. On ne sort pas indemne d'une telle expérience. On a oublié la violence des mots,



## 2

### Alerte neurologique

Les lettres sont douleurs, chaînes de charbon, structure informe de menaces muettes qui forgent l'idée. La phrase est ce qui est, qui est toujours, la semonce atemporelle des bâtiments gorgés de monde à saisir l'alphabet. Les mots mensongers intimident les petites têtes folles.

Phrasage

*Dictionnaire des lieux hurlants*

Mon visage est une vitrine. Ma bouche ne comprend pas. L'abomination du lettrage. Ce mélange insultant, insidieux de caractères. Les mots percent de grands trous à l'intérieur de ma cage thoracique. Souvent, le mal de respirer me saisit. L'alphabet me bouscule. Il n'y a pas d'honneur par la bouche. Je ne parle pas. Cette peur de l'intelligence articulée me domine. Je n'offre aucun plaisir pour les témoins en attente d'admiration, à mes parents aux prunelles étincelantes. La joie des mots reste prisonnière de mes poumons, agglutinée dans les alvéoles lexicales.

« Pourquoi il parle pas... C'est pas normal ».

Voilà ce que pense maman. Dans un bureau blanc, elle consulte son pédiatre parce qu'il y a de l'angoisse sous ses ongles. Je déteste mon docteur de famille. Dr Toussy. On dirait une toux caverneuse des bronches, une maladie infectieuse. Son visage est couvert de crevasses. Une peau trouée par la pluie. Un médecin laid comme les monstres défigurés de mon garde-robe. Une fois, il a pris mon pénis pour le tourner dans tous les sens et a appuyé sur mes testicules. Il a dit OK à ma mère. Mais le langage, c'est pas pareil aux testicules. On peut pas appuyer dessus.

Dr Toussy tourne une lampe illuminée sur mon visage silencieux. Mes anomalies deviennent saillantes. Il me demande d'ouvrir la bouche et d'émettre des

sons articulés. Le monde entier brûle mes formes verbales. Les papilles gustatives mortes. La voie orale fermée. Bonne nouvelle, je ne suis pas fou ! Trois ans d'âge, mais sans paroles, sauf les usages quotidiens de « maman, papa, merci, s'il vous plaît » qu'on extirpe de ma bouche avec un hameçon en me tirant parfois la langue.

Diagnostic médical : aucun.

Je suis intelligent ! Je confectionne à la maison des casse-têtes de trois fois mon âge. J'aime la grande table en bois de la cuisine. Quand je termine un casse-tête, je le pousse plus loin et j'en commence un autre. Après des heures, les œuvres s'enchaînent. Grand sentiment de satisfaction. *J'ai fait ça moi*. Les boîtes s'empilent au sol. 60 morceaux, puis 100, 150, 300. J'ai l'appétit du grand nombre, la patience d'une vieille dame. Bientôt, ce sera 500, puis 1000 morceaux, puis des casse-têtes en rond et en 3D. Rien ne me semble impossible. Mais parler...

Ma mère explique tout ça au médecin. Dr Toussy ne croit pas mes exploits.

— Les mots viendront, dit-il.

Ce médecin mort depuis claque mon dos pour vérifier s'il y a un ou deux sons qui traînent là par hasard. Rien. Je refuse l'entrée de la communication.

Le soir, assis dans le salon sur un tapis brun, je parle avec mes doigts pointant, mes yeux globuleux d'envie, mes lèvres qui tombent en grimaces. Je montre mes dents, le bout de ma langue, la salive de mon cœur peiné. À cet instant, mes deux frères et ma sœur m'apportent des jouets. Je n'ai rien à dire. Je choisis et le bonheur jaillit de nouveau.

Il a raison ce médecin mort depuis. Les mots sont venus, sortant de mes poumons fumants, par ma gorge fiévreuse. Chaque mot vibre dans ma bouche, perfore ma langue. Je vogue sur une autoroute de boue râpeuse. Ma voix grésille comme si une colonie de cafards dansait sur mes cordes vocales. Dès mes premiers mots, je mue.

### 3

## Déraillement

La douleur creuse les mots et astreint celui qui parle à en éprouver la charge. Seule certitude, la pure douleur ne ment pas.

Paul Chamberland  
*Une politique de la douleur*

*Bobines.* C'est le troisième volet de mon entreprise. Pas encore écrit. Il féconde ma matière grise. L'histoire sort de terre et moi je lui dis non, attends. Il y a plus urgent. Je raconte le récit 1, *Trébuche*. Tu dois attendre. Pousse dans l'ombre comme tu veux. Je ne t'accorde aucune lumière.

Mon père a minutieusement enregistré mon enfance. Au lieu de jouer avec ses enfants, il nous filmait. C'était sa façon à lui de nous parler. Des heures de vidéo sont empilées dans mon armoire et attendent mon plongeon. Des bobines dans lesquelles je peux fouiller, revisiter en temps réel ma voix tremblotante.

J'ai mué dès mes premiers mots. Enfant, on ne mue pas. C'est à l'adolescence qu'on apprivoise cette voix étrangère qui nous pousse vers le monde adulte. Dès le début, on me bousculait contre le mur rouge de la parole. Pendant des années, une voix anormale sortait par ma gorge. Comme si cette voix datait d'une autre époque. Comme si mon corps était le témoin d'une voix venue d'un passé qui mourait tranquillement dans ma bouche. Je ne crois pas à la réincarnation, mais ne pas posséder sa propre voix à la naissance annonce de futurs désastres.

Ce dont je suis convaincu : quelque part, un mourant a extirpé un râle ultime, le dernier souffle rauque de sa vie. Cette personne morte, c'est par ma voix qu'on l'entend respirer une dernière fois. Le chant de la vie qui se transmet par le râlement, voilà la seule chose qui me fait sourire dans cette expérience troublante. Sinon le

reste, c'est avant tout l'histoire d'un enfant qui déteste lire et écrire, qui souffre à chaque dictée, qui ne comprend absolument rien aux règles de grammaire.

Les voix éraillées, ça m'émeut. Les vieilles personnes, une chanteuse de cabaret, les adolescents, il y a un danger dans leurs voix. Ils recherchent un équilibre dans la fragilité de leur parole. La voix a la capacité de nous laisser tomber une fois qu'on s'y accroche. J'aime cette chute. La douleur peut nous conduire au cri comme à la tendresse d'un murmure. C'est ce que je choisis, murmurer à travers l'écriture.

L'enfant a d'abord crié. Il y a une piste à suivre dans le hurlement. Parler semblait si facile pour mes amis, mes parents, mes frères et ma sœur. Communiquer, exprimer émotions, désirs, douleurs et joies. Tout était accessible pour les autres. J'éprouvais la dureté du langage, son caractère indomptable. Je croyais qu'une partie de ma parole était animale, incomplète, inapte aux yeux de mes proches. Comment communiquer quand des chevaux s'ébrouaient dans ma gorge ?

Mon écriture manuscrite est minuscule, à la hauteur de mon désir de parole. Je me cache dans les lettres. Personne ne devait savoir mon incapacité à écrire. Très tôt dans ma vie, j'ai appris à mentir et à tricher à l'école. C'était un moyen comme un autre de survivre.

## L'arrogance syllabique

Élu du risque, la souricière se rabat sur le cou d'une petite bête innocente. Elle saigne et au même moment des étoiles meurent dans la nuit. Sa bouche est un vortex ouvert qui avale les feux de la détresse. La bête est atteinte par la fièvre de la langue croche. Alors coupure, dégoût et vacarme sans voix. Les poumons brûlent et se solidifient pour créer le vertige. Son corps maigre se déchire puisqu'il est friable.

Consumation  
*Dictionnaire des lieux hurlants*

Le cerveau aveugle, il m'induit en erreur par le mensonge. Il est rempli de syllabes tournoyantes. Des sons entrent par mes oreilles et dansent dans ma tête. L'école primaire est une prison laide. Des grillages métalliques nous empêchent de fuir en courant par la cour arrière. Mon école a la forme d'une clé. On nous répète sans cesse, *l'école Gentilly est une clé sur le savoir !* Blague niaiseuse d'adultes pas drôle.

Je suis assis sur une chaise. J'aimerais rentrer dedans, disparaître. Je ne suis pas assez petit. On me voit. Je ne sais pas pourquoi. Mon corps n'obéit pas. Il n'est pas élastique. Mon visage est rond et rouge. Le tour viendra et ce sera moi. La déchéance annoncée.

— Bravo Isabelle. Très bien. Tu peux retourner à ta place.

— Benoît !

La tromperie du temps qui arrive. Les visages me jugent. Je tombe dans la gueule du leurre enfantin. Je suis abusé par le verbe. Je meurs assis à un minuscule bureau, les pieds dans le ciment. Je n'ai plus d'air. Que du silence.

— Benoît ? Allez viens... c'est à ton tour... c'est ça, approche... encore... Qu'est-ce que tu fais à lambiner comme ça, tu fais attendre tout le monde. Bon, prends la craie et écris-moi au tableau : Pro – je – ter. Projeter !

J'approche l'outil de la honte en poudre blanche qui s'efface vite. Mon poignet hésite, pivote. Le bruit de la craie est un faible cri. Je ferme les yeux de peur. Quand je les ouvre, en lettres tremblantes, il y a d'inscrit en diagonale un mot tordu : *Procheter*.

Les enfants évaluent le talent. Les yeux s'agrandissent, deviennent vitreux. Rien de bon. Sourires narquois. Humiliation. Pudeur dévoilée au grand public. On pointe mon corps tout entier. Ma bouche s'ouvre et m'avale. Suite de petits pas vers mon refuge. La professeure parle, me parle, mais j'observe mes doigts tripatouiller un crayon en bois. Pourquoi moi ? On a beau corriger les mots, je ne comprends rien. Garder le visage vers le bas et attendre, c'est tout ce qu'il me reste à faire. La tempête finit toujours par passer, puis on me laisse tranquille.

Plus tard, une dictée violente en main, la correction est stressante. Je déteste la professeure Carole. Elle exploite les élèves voisins comme correcteur privé. C'est Valérie qui parcourt ma copie. Une bolée de classe. Ses sourcils se soulèvent sans arrêt. À chaque fois qu'elle repère une faute de français, elle sourit, fière de sa trouvaille. C'est une victoire pour son crayon, la mort pour mes yeux. J'écoute plus vraiment. Je corrige même plus la copie de Valérie. Je fais juste retenir toutes les émotions dans mon corps. Personne ne doit voir que je suis triste.

Valérie lève la main, pose des questions. J'ai jamais la bonne réponse. La crainte totale qui me submerge. Est-ce que je vais être le dernier ? Des larmes de rage. Je déteste les classements, la compétition des notes. En prenant soin de mentionner chaque prénom, la professeure proclame les résultats. Un par un, elle dévoile l'intimité des derniers enfants. Plus ton nom se fait attendre, plus tu meurs. Quand la prof dit ton prénom, tu dois bouger la honte dans tes pieds et chercher ta copie niaiseuse devant tout le monde.

Valérie – Aucune faute ! Bravo ma grande !

Martine-Véronique – 2 fautes.

Marie – 2 fautes.

Gabriel – 3 fautes.

Lucia – 3 fautes.

Geneviève – 4 fautes.

Nathanaël – 4 fautes.

Joannie – 4 fautes.

Isabelle – 5 fautes.

Julie – 7 fautes.

Annabelle – 8 fautes. Je m’attendais à mieux de toi.

Antoine – 8 fautes.

Catherine – 9 fautes.

Sandrine – 9 fautes.

Carlos – 9 fautes.

Dix erreurs de français pour une aussi petite dictée, il va falloir travailler vraiment fort pour vous corriger.

Julien – 10 fautes.

Nicolas – 11 fautes.

Laurence – 11 fautes.

Maxim – 13 fautes.

Timothé – 15 fautes.

Jean-Nicolas – 15 fautes.

Clarence – 15 fautes.

Mathieu – 16 fautes.

Charles – 18 fautes.

Frédéric – 18 fautes.

David – 19 fautes.

et...

Benoît – 26 fautes.

C'est moi le corruptible, l'influçable, lui qui vide l'encre rouge des crayons voisins. En quelques semaines, on me connaît comme le dernier des verbes, la faute brune, le nom toujours inscrit en bas des listes désarticulées. Je suis une erreur inhumaine. Quand je cherche mes résultats, c'est pratique, je regarde vers le bas.

## 5 Effritement

— Les enfants, écrivez correctement :

1. Dé – guer – pir.

Déguerpir

*Décarpir*

2. Ex – au – cer

Exaucer

*Eksocer*

3. Re – li – er

Relier

*Reliyer*

4. Phra – se

Phrase

*Frase*

5. Bru – yant

Bruyant

*Bruillan*

6. In – fir – miè – re

Infirmière

*Infermierre*

7. Bou – can  
Boucan  
*Pouquant*
  
8. Dé – gon – fler  
Dégonfler  
*Déconfler*
  
9. Voie – lac – tée  
Voie lactée  
*Voua l'actée*
  
10. Ai – guil – le  
Aiguille  
*Èquille*
  
11. Gli – sser  
Glisser  
*Cliser*
  
12. É – blou – ir  
Éblouir  
*Éplouir*
  
13. An – cien – ne  
Ancienne  
*Enciène*

14. Comp – toir

Comptoir

*Contoir*

15. Bud – get

Budget

*Pudjet*

16. Ra – ssa – sier

Rassasier

*Rasazier*

17. É – li – gi – ble

Éligible

*Illigible*

18. À – l'en – vers

À l'envers

*Alenver*

19. Ar – ché – o – logue

Archéologue

*Arquéologue*

20. Sor – di – de

Sordide

*Sortide*

21. In – dem – ne

Indemne

*Indaime*

22. Gey – ser

Geyser

*Gézère*

23. Tra – hir

Trahir

*Trayir*

24. Mi – gnon

Mignon

*Migion*

25. Me – na – ce

Menace

*Menase*

26. Ble – sser

Blessen

*Pleiser*

## 6

### Je suis de bonne humeur

Ce qui se passe peut parfois être si nocif, délétère, maléfique qu'on écrit alors pour conjurer une expérience négative qui, si on la laissait croître en nous comme une maladie, nous conduirait à la démence ou à la mort. C'est l'écriture d'exorcisme, la « formule » de magie blanche opposée à l'informe.

Nicolas Bouvier  
*La clé des champs*

Mettre un mot sur des souvenirs, c'est suffisant pour calmer des années d'angoisse, pour permettre à la vie de continuer. Un seul mot pour nous catapulter vers un passé qui sommeille en nous. L'idée, c'est de trouver un chemin pour revenir vers le présent. Il s'agit de voguer sur la trace laissée par ce passage, de faire des allers-retours entre le passé et le présent, de sillonner la mémoire pour la rapatrier ici, dans le cœur d'une phrase. J'essaie de créer un peu d'avenir où il m'est possible de marcher sans brusquer le pas. Je cherche l'ombre devant moi, comme si mon corps m'indiquait la route à suivre. L'ombre du corps est une trace dans laquelle j'évolue.

Il y a une boîte en carton sur mon bureau. J'accumule les diplômes universitaires parce que je n'ai jamais osé les accrocher. J'ai d'abord complété un baccalauréat et une maîtrise en anthropologie. J'ai terminé une maîtrise d'un an en pédagogie pour enseigner au cégep. À la fin de mes études, j'ai frappé un mur. Remise en question totale. Quelqu'un avait tiré le tapis sous mes pieds. Où aller ? Quoi faire ? Sept ans d'université pour me retrouver sans emploi. Quel plan de carrière ! J'ai continué mes études dans le deuxième domaine le plus payant du monde entier : la littérature ! Je suis de bonne humeur aujourd'hui, rien ne peut m'abattre.

Depuis que j'ai 15 ans, j'écris dans un carnet tout ce qui me passe par la tête. Je le trimballe partout partout partout. Mais je ne me suis jamais autorisé à écrire des histoires. Pourquoi ce blocage quand écrire est une nécessité ? Depuis longtemps, une flèche lumineuse pointait mes aptitudes d'écrivain, et moi, je détournais le regard.

À 28 ans, j'ai sauté sur l'occasion. Je me suis inscrit à un certificat en création littéraire. Un an. Zip. Terminé. Une porte s'est ouverte en moi. Il m'est impossible de la refermer. Du vent siffle et des idées balayent en permanence le rideau de mon imagination. Je me retrouve continuellement assis devant l'écran à enfiler des mots les uns à la suite des autres. Je suis présentement en train d'écrire le récit de mon handicap et c'est dans le cadre d'une maîtrise en création littéraire (je sais, une autre) que je poursuis cette guerre contre la langue.

Pendant mon certificat en création littéraire, j'ai rencontré une équipe de neurologues. Fouiller mon cerveau ! J'ai traversé le primaire, le secondaire, le cégep et l'université sans être démasqué. Je connaissais mon problème, mais je voulais que la science dépose un mot sur mes souvenirs. Je m'adresse à tous les professeurs de mon enfance, ce diagnostic est la preuve irréfutable que je vous ai tous bernés !

*Les résultats de l'évaluation neuropsychologique ainsi que les informations recueillies lors de l'anamnèse permettent de dégager un profil compatible avec une dyslexie mixte et une dysorthographe en raison d'une atteinte des voies phonologique (d'assemblage) et lexicale (d'adressage). Le client a développé des stratégies d'adaptations qui compensent un déficit phonologique. Sa performance en lecture est mieux préservée que ses habiletés d'écriture, bien qu'elle demeure plus lente que la moyenne des individus de son âge et de son niveau de scolarité.*

Des pans d'ombre se jettent sur les mots. Ma langue est percée. De l'air s'échappe de partout. Des lettres s'inversent, des sons se brisent. Je m'acharne à une tâche que je devrais éviter. J'ai toujours eu l'impression que si l'on me coupait une jambe, je me mettrais à courir. J'écris parce que j'ai le handicap des mots. Les neurologues m'ont confirmé que j'avais une intelligence et une capacité de

raisonnement au-dessus de la moyenne, mais à l'écrit, à l'oral ou à la lecture (bref pour toutes les formes de communication), j'ai un handicap. Et je revendique le droit à l'écriture ! J'ai envie de rire. Je suis d'excellente humeur aujourd'hui. Un peu de témérité, voilà tout.

J'ai l'occasion de revisiter les mots troubles de mon enfance, d'étudier mon contact au langage, de questionner de manière frontale la violence du français. Je cherche l'exploit, le dépassement de soi. Ma langue s'érode. Les miettes au sol accaparent toute mon attention. N'y a-t-il pas dans les ruines quelque chose de fascinant ? Je suis un amas de lettres désarticulées. J'ai les yeux émerveillés de l'enfant lorsqu'il découvre le monde minuscule des fourmis. J'ai besoin de creuser sous terre pour comprendre.

7  
G P Q B C

Mort depuis dans le cœur infect de la parole. La phrase prison attrape les têtes folles. Dictée pour dyslexique SVP ! Dictées pour handicapé autorisées dans le dévié du monde sans pareil. Les mots de travers sont d'immenses ballons sonores qui s'échappent par le ciel. Ils ne reviennent que par la mort du nom.

Crochitude  
*Dictionnaire des lieux hurlants*

Le mensonge cervical. La matière grise trompeuse. Chaque minute qui passe, chaque pensée qui perce ma conscience, m'usurpe et vole ma confiance. J'ai la méfiance incarnée du langage insidieux. J'ai l'hypocrisie du mot déloyal.

J'étale sur le bureau de ma chambre toutes les dictées du dernier mois. Il y a du rouge partout. J'ai beau tenir ma lourde tête entre mes mains, il y a rien à faire. Je suis malade. Personne comprend. Personne doit savoir que je ne sais pas écrire. Personne.

Je le vois bien, mon lien à l'écriture est bizarre. Je m'installe devant le long miroir et observe mon corps de la tête aux pieds. Mes oreilles sont normales. Deux tirebouchons. Mais dans le creux, quelque chose d'étrange a fait son nid. Les lettres se mélangent dans le trou. Ça doit être la faute à quelqu'un. Et puis mes yeux, ils sont bleus, mais je regarde pas comme il faut. Les lettres bougent et je réussis pas à les maintenir en place. Lorsque j'écris, les mots ont leur propre indépendance. C'est la faute à mes mains. Elles sont maladroites.

Pas de guérison possible. La réalité se déforme. Les lettres des phrases se convulsent, provoquent une suite de craquements syllabiques, de crissements phonétiques, de contractions lexicales. Mes guidons deviennent des *quidons*. Mes

bananes sont des pacanes. Mes planches sont blanches. Cette relation dysfonctionnelle me fait mal. Les mots se jouent de moi. Ils ont de multiples personnalités déviantes.

Je suis fatigué. Ma mère est aussi épuisée que moi. Ses cheveux bruns sont ondulés vers l'intérieur pour soulever son menton. Elle s'arrête devant mon bureau. Elle attrape une feuille, constate l'échec, la dépose et s'assied sur le bord de mon lit. Elle me sourit.

— Ne t'inquiète pas avec tes notes, avec le temps, tu vas t'améliorer.

— C'est trop difficile.

— Benoît, tu es juste en deuxième année. Tes grands frères aussi ont eu de la misère avec le français. C'est normal.

— J'aimerais tellement réussir.

— Je sais mon ange.

Elle caresse ma joue.

— Il est tard maintenant. Bonne nuit. Beaux rêves. Pas de puces, pas de punaises !

Elle ferme la lumière en sortant. Peu de temps après, je m'endors. La nuit, les monstres de G P Q B C se glissent sous mon lit. Ils murmurent des mensonges pendant mon sommeil. Parfois, il m'arrive de me réveiller en criant. Mais cette nuit, je suis complètement immobile. Je suis à la merci des dictées étalées sur mon bureau. C'est tout le français qui s'extirpe de la page et vole au-dessus de mon corps comme des fantômes.

Le matin, j'ai tout oublié. Je mange mes céréales en parlant avec mes frères. Ma mère prépare les lunchs.

— Benoît, dépêche-toi, ton bus arrive.

Je l'embrasse et cours pour ne pas le manquer. Le paysage défile de longues minutes. Quelque chose se réveille dans mon corps. C'est la faute du soleil. Au loin apparaît mon école brune.

Dans la classe, les secrets de la nuit sortent par mes mains. Sous les néons, le mystère prend forme entre mes doigts. J'écris le monstre de G P Q B C. Personne ne comprend la disposition mentale de mes verbes. Une haine se dresse dans mon cœur. Je ne vais jamais lire, jamais écrire. Je tricherai dans chacune de mes dictées. Mon seul objectif, corrompre l'écriture. Trahir les mots comme ils me trompent. Je dois combattre le feu de l'alphabet par le génie de mes esquives. Une à une, les lettres vont toutes mourir. Le P et le B seront les premières pendues. Le français m'apprend les rudiments du mensonge et de la trahison. Une guerre s'annonce et la phrase sera un champ de bataille. Une vengeance grandit en moi. Je suis petit. Je peux me cacher et je cours vite. Une flamme intarissable brûle mon estomac.

L'ennemi à abattre : les mots.

## 8

### Tromper les yeux

On me pose souvent la question : quand est-ce que t'es devenu écrivain ? On ne peut savoir ça. Je pense qu'on ne le devient pas, on naît écrivain. À mon avis, ce n'est pas un métier. C'est une façon de se tenir dans le monde.

Dany Laferrière  
*Journal d'un écrivain en pyjama*

Après toutes ces années, il m'apparaît encore illogique d'être passé à travers le système scolaire sans avoir été aperçu. L'enfant a gagné la bataille de l'invisibilité. Il a choisi l'ombre, la colère. Il a appris à se cacher derrière un masque, à tromper les regards. Mes fautes de français sont passées sous les yeux de dizaines de professeurs. Les crayons rouges m'ont corrigé, mais ne m'ont jamais totalement compris.

À Longueuil en 1990, la dyslexie n'existait pas. Ma mère n'avait pas de connaissances en psychologie. Elle m'aidait, s'acharnait avec moi à entrer des syllabes dans mon corps pour ne plus jamais les laisser s'enfuir. Elle me disait sans relâche, *regarde comment le mot fonctionne*. Son legs : apprivoiser la langue française.

Enfant, j'avais une aversion des mots. Ma mère est toujours restée présente pour m'encourager. Elle m'écoutait, me pointait gentiment les fautes sans jamais me juger. J'éprouvais de la répulsion à l'égard de ma langue natale et donc j'entretenais contre son gré un lien puissant et personnel avec l'écriture. La haine et l'amour sont les deux revers d'une même pièce de monnaie. Je ne suis pas neutre face à la langue. Je ne suis pas indifférent devant le français. La pièce s'est retournée. La haine s'est transformée en amour à l'adolescence pour m'ouvrir un passage. J'ai passé quinze

ans à m'échapper jour et nuit, à fuir sans jamais réussir. Il m'était impossible de semer les mots. J'avais beau courir et m'arracher le souffle, une parole déformée était en moi. Une voix brisée me suivait partout.

La dyslexie a écrit le paysage de mon enfance. Sonorités en morceaux. Silence devant les questions des professeurs. Écriture maladroite qui s'effrite sur la page. La dyslexie raconte l'histoire de mon enfance parlée. Sorte de peinture burlesque du langage. Enfant, chaque mot m'apparaissait dangereux. Aussi bien se taire et utiliser le bras pour pointer. Aussi bien utiliser les yeux pour pleurer et réclamer la tendresse de sa mère.

Je cherche aujourd'hui une existence, mon corps réel dans l'insaisissable de la parole. Je voyage dans ce langage du passé qui me possède. Il m'est impossible de m'affranchir de la dyslexie. Avec les mots, ne cherchons-nous pas tous à dire l'indicible, à exister dans la langue ? Je cours dans l'ombre du français. Je me retourne. Lumière.

## 9

### Colère pour mourir jeune

J'attribue le O coupé du C au monde serpentin du S. Le pourquoi du Q au G. J'ai les sons de parole anormaux, le cerveau dans bouche, la main infirme et des mots sans égal. Ma gorge est atteinte de dégénérescence programmée. Je vogue le corps ouvert aux lettres qui contamine le mental. La confusion de la cervelle, la matière grise corromptue. Mon corps est une expérience de laboratoire sur l'articulation. Je suis un psychomoteur de l'action non réciproque.

Gobaille

*Dictionnaire des lieux hurlants*

Les néons éblouissent mon visage. Ça tourne. Devant moi, une marée d'yeux. Ils avalent tous les sons qui sortent de ma bouche, par ce trou noir de honte grandissante. Les élèves m'observent. On scrute ça, les corps en avant des classes, pour voir comment ils réagissent aux questions.

— Tu vas m'écrire...

La prof parcourt une page avec son index. Elle s'arrête.

— Gobelet. Oui, gobelet !

Mes yeux s'agrandissent. Tout le reste de mon corps s'immobilise. J'ai la craie pincée entre mes doigts. Je semble pointer une direction inconnue. Le ciel, quelque chose comme ça. La fille en avant sourit. Elle s'appelle Nancy. Elle est première de classe, pis elle aime ça les niaiseux. On commence à me connaître comme une bête de foire.

— Benoît ?

Le langage injuste. Une cicatrice muette me traverse, résonne dans mes mains moites. L'exigence de l'alphabet me pousse à l'abattoir. Maudit primaire. La

professeure le doigt dressé reprend chacune de mes syllabes comme s'il s'agit d'une injure à la langue française. La violence n'a pas été bannie des écoles.

— Benoît, répète après moi, GO – BE – LET.

— Gobelet.

— Écris-le maintenant au tableau correctement.

Je me retourne, hésite un moment. Mon bras se soulève. *Copelait*. La professeure le doigt dressé masse une de ses tempes.

— Un G Benoît, pas un C, un G, c'est facile pourtant.

Elle se lève. Fait un mouvement vers l'avant, mais se ravise. À la place, elle pointe la honte sur le tableau.

— Ton B doit être remplacé par un P et la fin du mot, le son « è »... ah, retourne t'asseoir.

Le dos vouté, je marche jusqu'à mon bureau. Les fesses sur ma chaise, mes pensées défilent à une vitesse folle. Personne m'écoute. Personne s'intéresse à des lèvres qui miment la parole. Je baisse la tête et murmure.

— C'est pas que j'écoute mal, madame la professeure. Je suis dévié. Mes pains sont des bains, voilà tout. Je suis une faute en exil, l'erreur dans le programme du ministère. Je suis en liberté conditionnelle dans le français. Les voyelles et les consonnes m'enfourchent. Je trébuche sur les mots. Je suis en mouvement, en constante métamorphose. Je perds ma peau, alors soyez indulgente, cessez de me poser des questions, cessez de me parler. J'ai mal à force d'insultes en public. Arrêtez bon sang. Je hisse un drapeau blanc comme neige. J'ai un mal *oblique*, c'est tout. Laissez-moi seul.

Voilà ce que j'aimerais crier, mais j'ose pas. La vengeance a lieu dans mon corps. Je garde tout en dedans. Ça tombe dans mon estomac. On me laisse jamais tranquille. On note mes verbes décousus, mes noms tricotés de misère. Alors ce sera un combat infernal. J'accumule les armes pour ma vengeance suprême.

À la vue du français, je tourne mon dos révolté. L'école est une arène bestiale où je survis. Je relève la tête lentement. J'attaque la professeure avec mon regard d'animal sauvage.

— Je suis la haine incarnée des mots. J'ai appris à mordre avant de parler. Gare à mes dents.

## 10

### Mentir heureux

Prendre la parole oblige à mentir, puis à fouiller avec minutie dans ses mensonges.

Antoine Volodine  
*Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze*

Enfant, j'ai appris à mentir, à tricher sans vergogne et sans remords. À huit ans, j'ai élaboré mes premiers plans pour copier. J'ai appris à mettre un voile sur mon écriture, à aseptiser chaque phrase écrite pour les rendre inertes. Des phrases courtes. Peu élaborées. Sujet verbe complément. Je martelais un mensonge.

Quelque chose m'échappait dans le français. Je détestais lire et écrire. Ma mère était découragée. Mes résultats en français étaient pitoyables. Lorsqu'une professeure me surprenait avec une dictée, je me fracassais la tête sur un texte que je ne contrôlais pas. Je n'étais pas obligé de supporter cette injustice.

Je me souviens très bien de la première fois où j'ai triché. Troisième année du primaire. J'écrivais une courte dissertation sur le métier de mes parents. Sur une feuille mobile, j'ai retranscrit l'ensemble de mon texte. Je ne contrôlais plus mon corps. C'était un instinct d'autoconservation qui me dominait. J'avais le trac. Quand la professeure s'approchait, je cachais la copie. Si on me démasquait, j'allais très certainement mourir.

La composition s'étalait sur deux jours. C'était la seule chose qui m'importait. Je pouvais tirer profit de cette distance. Je pouvais influencer le cours normal de l'évaluation. Il me restait qu'à développer de nouvelle valeur scolaire : être malhonnête, déloyal, un petit véreux. J'ai retranscrit toute ma dissertation. Mon

écriture tremblait sur la page. J'ai glissé la copie dans mon bureau. Quelques minutes plus tard, quand le stress s'est calmé, j'ai commencé à sourire de l'intérieur.

Le soir, j'ai repris le brouillon. Je créais l'espace dont j'avais besoin pour respirer. Le vrai travail commençait à la maison. Je m'installais sur la grande table de la cuisine ou dans ma chambre. Ma mère connaissait mes manœuvres. Elle n'approuvait pas, mais c'était le seul moment où elle me voyait penché au-dessus d'un texte. Elle a corrigé ma dissertation que j'ai rapportée en classe discrètement le lendemain. Plus tard, j'ai eu l'idée de voler les examens. C'était plus pratique.

Ce fut ma première action concrète contre l'ordre naturel de l'école. La dictature de l'orthographe n'allait plus m'écarter. J'usurpais le langage pour le mettre à ma main. J'ai développé des tactiques pour déjouer les plans des professeurs. Chaque jour était une occasion de raffiner mes aptitudes à tricher. Le langage ne gagnait plus chaque bataille. J'arrivais à le déjouer pour ne pas redoubler une année scolaire.

## Vengeance du type ABC

Être heureux dans le mensonge cervical. Avaler le monde entier dans ma bouche. Faire croire le radioux du pas vrai. Puis, fermer la bouche à jamais avec le monde dedans. Ne plus l'ouvrir. Avoir faim jusqu'à l'usurpation totale du faux sur les yeux jouissifs de l'admiration qui n'en est pas une.

Imbosture

*Dictionnaire des lieux hurlants*

Le stress, le maudit trac de la tricherie. Mon cœur s'emballa. Des pétards à mèche explosent dans mon ventre. J'ai l'impression de vieillir vite dans un corps encore neuf. Mouvement habile de la main qui agrippe des feuilles lorsque la prof Louise se retourne. Cacher le texte pas de défaut, le texte révisé par des yeux de mère. Retranscrire discrètement la perfection. Pas trop lever la tête pour éveiller les maudits soupçons. Pas se faire prendre sinon c'est la mort. Réussir l'exploit en un temps record. Pis cacher la preuve de la duperie monumentale.

Il reste encore 45 minutes à la dissertation. Faire semblant de rien, faire semblant d'écrire quand la prof Louise s'approche. Imiter le geste de l'écriture, mais ne rien faire. Rire en dedans. Réviser faux mon texte parfait. Attendre dans le bas ventre la fin de l'épreuve avec une petite jouissance. Victoire ! La prof Louise nous avertit qu'il reste cinq minutes. Une idée géniale m'explose dans le cerveau. Intuition malade qui fait sourire. Je dois aiguïser la lance du mensonge, ajuster le masque de ma fraude. J'ouvre à nouveau mon texte et provoque des fautes délibérées. Une faute, puis deux, non trois. Quatre, oui, quatre fautes. Ça fait crédible. Choisir l'imperfection intentionnelle. La prof Louise passe. J'imita l'élève en détresse qui veut encore écrire, qui n'a pas eu le temps nécessaire pour terminer. Elle ramassera

ma copie en dernier. Deux minutes encore à rire en dedans. La copie quatre fautes part de mon bureau. La nervosité se dissipe, laisse place à une étrange satisfaction.

Sept jours plus tard, la prof Louise remet les dissertations corrigées. Elle veut me parler en dehors de la classe. Convulsion mentale qui doit rester invisible. Nervosité extrême dans le cœur en chamade. Huit ans et je dois être plus malin que les profs. Les autres élèves pépient comme des oiseaux niaiseux en parcourant leur examen. Certains rient (surtout des filles), d'autres pleurent (surtout des filles). Je n'ai pas le droit de voir ma note. La prof Louise a ma copie quatre fautes dans la main et elle me pousse dans le silence troublant du couloir. Elle est grande, la prof Louise, avec son air sérieux pis ses longs cheveux bruns.

— Benoît, tu as eu une très bonne note...

Elle y croit pas à ma note. Elle y croit pas à mon intelligence.

— Comment as-tu fait ?

Moi qui dis rien pantoute. Rester innocent. Lever des épaules niaiseuses pis garder le silence qui compromet rien.

— Réponds-moi Benoît.

Elle attend. Elle pense vraiment que je vais craquer, pleurer, avouer. Je suis plutôt en colère qu'elle croit pas à mon possible succès.

— Tu as fait seulement quatre fautes. C'est impossible, tu fais tellement d'erreurs...

Est pas niaiseuse, la prof Louise. Elle sait que quelque chose cloche. Ça fait ding-dong dans sa tête. Mais pas de preuve, la prof Louise. Rire nerveux que j'étouffe dans le creux de mon estomac. Se sentir vexé par l'accusation. Seule chose à faire, revendiquer le mensonge puisque je suis le mensonge.

— C'est moi qui ai écrit ce texte.

— Mais pourquoi tu n'as pas de fautes ? Tu ne peux pas devenir expert en français tout d'un coup, comme ça, du jour au lendemain. Je te le demande encore une fois, comment as-tu fait pour ne pas faire de fautes ?

Ma duperie fonctionne. J'ai berné ses yeux au complet. Pas capable de voir ce qui marche pas. Peut rien prouver. C'est elle l'incompréhension du français.

— J'ai cherché chaque mot dans le dictionnaire !

Elle me félicite même pas. Je reste masqué. La prof Louise plisse les yeux, me donne ma copie quatre fautes et me demande d'aller m'asseoir. J'ai gagné ! Je suis étourdi. J'ai réussi. J'ai détourné la correction rouge. Mon corps ne saigne plus sur des pages blanches stupides. J'ai trafiqué l'école pour la rendre viable. Un court moment, l'écriture s'incline et je triomphe.

## 12

# Ouragan Handicap

— Les enfants... écrivez correctement :

1. Bri – ser

Briser

*Priser*

2. Ar – quer

Arquer

*Arcer*

3. Ef – fra – yer

Effrayer

*Efraillier*

4. Pro – phè – te

Prophète

*Brofête*

5. En – tèr – re

Enterre

*Antère*

6. Dé – ce – voir

Décevoir

*Dessevoire*

7. Tam – bour  
Tambour  
*Tampour*
  
8. I – nat – tei – gna – ble  
Inatteignable  
*Innatègnable*
  
9. Mi – roir  
Miroir  
*Mirouar*
  
10. Blo – quer  
Bloquer  
*Plocker*
  
11. Pué – rile  
Puérole  
*Puirille*
  
12. Gou – ter  
Gouter  
*Couter*
  
13. Su – pers – ti – tion  
Superstition  
*Supertission*

14. Fi – nir

Finir

*Fénir*

15. Ab – so – lu

Absolu

*Apsolu*

16. Ex – cel – ler

Exceller

*Exéler*

17. Ac – tion – ner

Actionner

*Axioner*

18. Scè – ne

Scène

*Seine*

19. Qua – li – té

Qualité

*Caliter*

20. É – di – fi – ce

Édifice

*Idifise*

21. En – chère – re

Enchère

*Enchair*

22. Mo – di – fier

Modifier

*Maudifier*

23. Hé – si – ta – tion

Hésitation

*Isitation*

24. Ru – gueux

Rugueux

*Ruqueux*

25. Cy – cle

Cycle

*Sicle*

26. Vain – cu

Vaincu

*Vincu*

## 13

### Parler comme les arbres

Mettre les mots sur les choses, les laisser libres, prend parfois des années : j'ai longtemps parlé aux arbres.

Anne Penders  
*Ici comme Ailleurs*

Je tremble. À chaque fois que j'écris, l'erreur apparaît. Il y a de petits bourgeons attachés aux lettres. Ils germent dans l'ombre de la bouche. Le handicap fait éclore la faute en plein jour. La dyslexie est une *gamisole* de force. Dans quelques années, j'écrirai l'abécédaire du dyslexique. M'obiliser. Déloillale. Rébrende. Conecsion. Oubliager. Lajout. Fuillant. Soutèrin. Bavaner. À chacun son vocabulaire.

J'ai d'abord appris le langage de la forêt. À quatre ans, chaque fin de semaine, ma famille allait à la Minerve. Le trajet durait plus de deux heures. Mon père avait acheté un lopin de terre. Pas grand-chose sauf un vaste espace entouré d'arbres et un immense lac en fer à cheval. Pendant qu'il creusait ou ajustait la tente de la cuisine, ses enfants jouaient en périphérie. Les bruissements de feuilles et les craquements de branches nous entouraient. Les arbres soufflaient dans notre cou. La nuit, le coassement incessant des grenouilles nous enveloppait dans son chant magnifique qui rebondit. Je parlais cette langue de la forêt, le silence ancestral de la parole. Une langue légère, subtile, libre comme l'air, avec ses lois, ses règles, ses effets de voilement et de dévoilement. Un avant-goût du langage humain.

Des journées entières défilaient. Je jouais avec mes frères et ma sœur. Le jour, on sautait dans l'eau, on se lançait des balles, on s'inventait des mondes merveilleux près des rochers. Le soir, notre famille dormait dans une tente-roulotte où chaque pet était prétexte à rigoler pour ne pas dormir.

Ma mère n'aimait pas la pluie. Quand un gros nuage apparaissait dans le ciel, elle priait pour qu'il ne pleuve pas. Le ciel ne l'écoutait pas toujours. Lorsqu'il mouillait, on était confinés dans la tente. Mes deux grands frères se chamaillaient. Je me joignais souvent au combat. Je ne gagnais jamais. Alors pour nous calmer, mon père sortait le dentier de sa bouche. Son menton devenait étrangement pointu. Édenté, il inventait un langage en marmonnant. On s'écroulait de rire. La nuit arrivée, on se couchait épuisés les uns à côté des autres.

Je me souviens de nos chasses aux grenouilles. On enfilait de longues bottes de pluie qui claquaient le derrière de nos mollets. Direction l'étang ! Le soleil brillait sur notre peau. On traînait avec nous de grandes chaudières. J'aimais l'odeur de l'eau stagnante. Quand on brisait ce miroir entouré de quenouilles, une odeur nauséabonde émergeait des profondeurs du marais. Les pieds dans l'eau, une danse commençait entre nous et ces petits batraciens. Il s'agissait de s'approcher suffisamment et d'utiliser son bras comme d'un puissant ressort. C'était un jeu de rapidité qu'on perdait souvent. Il fallait être la grenouille, comprendre ses réflexes, la battre à son propre jeu de fuite. On utilisait parfois une branche pour que la grenouille saute dans notre direction. Tout l'après-midi, de grosses libellules nous survolaient. Tôt ou tard, quelqu'un remplissait ses bottes. Les fesses au sol, sourire aux lèvres, on vidait ce liquide gluant. Nos bras étaient couverts de picots verts. On s'était entendus, ces minuscules bouts d'algues étaient des crottes de grenouille. Ah oui, les grenouilles, utiles pour la pêche. C'était une sensation un peu cruelle de piquer avec un hameçon leurs pattes innocentes, mais quel plaisir de ramener un achigan pour ensuite voir son père vider les tripes et le lancer dans la poêle.

C'était des journées où la beauté du français ne faisait aucun sens. Alors on riait, parlait simplement, des heures entières, sans se soucier de nos erreurs, de notre impact sur le monde. Des moments libres où on explorait le plaisir simple de la journée qui passe. Des souvenirs ancrés dans une langue qu'à l'école on écartait sans hésiter, parce qu'elle ne rentrait pas dans la norme, dans la boîte prescrite de l'institution.

Naturellement, il faut apprendre aux enfants à bien lire et bien écrire. Mais, la pureté grammaticale est assurément un plaisir pervers, un complot que les professeurs entretiennent pour dominer les enfants. Il n'y a rien de plus jouissif qu'une belle et grosse faute dans le milieu d'un texte. Elle illumine avec sa laideur une page entière. Trop souvent, on pointe l'erreur. On se trompe. C'est l'erreur qui pointe le français du doigt.

C'est le chemin que je choisis : partir de l'erreur pour me lancer vers la langue française. Trop de fautes et le texte devient un terrain de boue. Je suis parfois un cochon. Mon désir est simple. Je veux partager la terre perdue de la dyslexie. Voici mon corps ouvert sur la page, à la recherche d'une voix qui puisse être mienne.

## Manger le corps des mots

Rien faire et attendre que tout saigne par soi-même. Il faut s'entraîner à rendre son corps éternel et dur comme du marbre. Tout tarde à venir. Aussi bien être une solide sculpture qui traverse le temps sans mourir, être un mur barbouillé de graffitis. Oublie ton corps, ce n'est qu'un trou dans l'univers.

Prograstinassion  
*Dictionnaire des lieux hurlants*

On pose une question dans la classe.

— Qui sont les illettrés ici ? Qui est un défaut sanglant ?

Personne lève la main, c'est sûr. Les profs sont compétents. Ils vont les trouver les pas bons. C'est les notes qui montrent ça. On m'insulte et je comprends rien. Je tourne le dos à mon désir de réussite. J'ai perdu. Les mots me claqueront le derrière de tête. Je m'en fous.

Mes objectifs sont tout autres. Cet après-midi, le soleil brille et je me contente d'arrêter les rondelles de hockey. Je suis le corps transposé de Patrick Roy dans la ruelle. J'enfile tout mon équipement bleu blanc rouge que j'ai reçu en cadeau. Le grand Vincent et mon ami Nicolas me lancent dessus. Ça fait mal. J'ai choisi la douleur. La balle orange frappe mon corps maigre. Encore, et encore. Le but c'est d'être bon dans quelque chose, de sentir en soi la fierté traverser ses veines. Arrêter les rondelles et les fautes de français : les deux font mal, laissent des traces sur ma peau.

Le lendemain, il y a un néon blanc au-dessus de mon bureau de classe qui tressaute. Il éclaire en tremblotant un texte que la professeure m'oblige à lire. Les

mots m'apparaissent comme des matières vivantes. Ils vieillissent, grelotent, changent de forme. Je dois les fixer. Je dois arrêter le temps, arrêter les secousses. J'ai les mots hyperactifs, l'excroissance cancéreuse du superlatif. Il y a des verbes bruns partout. J'ai une tumeur qui tue la phrase. Quelqu'un a déposé de minuscules billes noires dans mes gènes. Pas de croyance certaine. À la lecture, mon doigt écrase la page, suit chaque lettre pour imprimer les mots et les sons dans ma cervelle.

E U O A I. Aucune voyelle n'est vraiment sincère.

P K B C. Aucune consonne n'est à l'abri de tout soupçon.

Le H est invincible dans le silence.

Le R se double dans l'artère transitoire d'un mot.

F PH sont des maladies transmissibles.

Y ILL sont les ténèbres brillant et bruyant du mensonge.

Le Z trompe la vigilance du S.

AN EN sont les faux versants d'une même médaille.

È AI EI. Bruits interchangeableables.

C GU Q. Tout tremble.

Le langage a fait un pari avec moi : créer des liens spéciaux basés sur la haine. Le français jette des obstacles rouillés sur mon chemin. Les mots s'inversent avec l'interprétation. Après notre lecture, on doit écrire un court texte, mais j'ai aucun respect pour l'écriture. Tout devient calcul, choix de mots inoffensifs. Mes troubles mentaux brûlent la beauté du français. Je tue les mots menteurs, les mots contrôles, les mots symptômes. Je réduis la phrase à néant. J'écarte la complexité de ma rédaction pour masquer mon désœuvrement, pour souffrir le moins possible lorsque je me coupe sur les lettres aiguisées.

Je suis un type rare d'accident cérébral, un traumatisme crânien pour les correctrices. J'ai des connexions déséquilibrées, la croissance bizarre. Ma vie affective est atteinte. C'est tout le crochet au réel qui ne fonctionne pas. Mon ventre est intimement lié par l'échec. La parole se ravale dans les poumons avec la faute.

Après j'ai mal, je cours ailleurs pour oublier. Le français disparaît totalement lorsque je fais du sport. Mais le soir, ça revient me hanter. Des créatures infectent mes rêves.

Le matin, des changements émotionnels à peine visibles me traversent. La même routine recommence. Déjeuner, autobus, école. Dès que la professeure m'appelle, je deviens anxieux. Elle aussi a une maladie mentale à tout noter. Elle me remet ma composition d'hier sans réellement me regarder. Il y a rien à faire avec moi. Je suis une cause perdue.

Mon corps est une zone sinistrée neuronale. Dans ma tête, le signal est défectueux, les mots jappent. La professeure souffre avec moi dans la correction de mon texte. Il y a tellement de fautes qu'elle vide son crayon rouge. C'est en soi une victoire.

Je suis sans scrupule, malpropre. Mon éducation est un traitement endommagé. J'assassine les mots, mens par le verbe, choisis le faux français, le minimal, le niaiseux. Ma voix est détériorée. Elle croît malgré tout dans ma bouche close. Ma parole est sale. J'ai beau me replier, je grandis pareil. Je m'élève par la déformation et essaie de passer inaperçu.

## 15

### Bonimenteur

Pas de langue, pas de voix. À peine un souffle. Parler, écrire : essentiellement un *défaut de langue*, mais si terrible qu'il oblige à reprendre depuis le fondement, à oublier toute diction, tout usage, à humblement recommencer sous peine de n'être plus qu'un perroquet, et de ne plus produire que du bruit.

René Lapierre  
*Figures de l'abandon*

Comment puis-je réclamer le droit d'être un écrivain ? Je suis à la porte d'entrée. Ma main balaie l'espace, vous invite à vous asseoir devant l'écran blanc du français. Approchez ! Approchez ! Pour lire, il faut éteindre ses yeux et laisser les mots tomber dans son corps. Ne plus réfléchir. Juste sourire calmement lorsqu'on est chatouillé dans son ventre. La langue est une peau intérieure que j'appelle.

Racoleur. Charlatan. Hypocrite. Trompeur. Sournois. Mon entrée dans le langage a plusieurs saveurs. Je ne cherche pas une solution à l'imperfection du français. Je ne suis que le symptôme d'une langue malade. Je dupe les cœurs. J'endors les yeux des professeurs. J'utilise les feintes. Je déränge le cours normal des saisons. J'ai l'air d'un tyran, mais c'est l'amour qui guide mes pas.

J'ai le syndrome de l'imposteur. Après mes complots despotiques au primaire et au secondaire où la tricherie me menait au crime parfait contre l'institution, je cherche aujourd'hui à m'insérer dans le monde de la littérature. Je veux devenir un acteur de l'organisation mondiale des lettres.

Je ne veux surtout pas m'excuser d'avoir menti et triché. J'ai détesté lire pendant l'enfance. Écrire me semblait la pire chose qu'on puisse demander à un

enfant. J'ai été le tueur en série des mots ignobles. J'ai brûlé de nombreuses phrases sans honte ni regret. Malgré mes résultats obtenus frauduleusement, je ne m'excuserai pas.

Si tout le français devait flamber, je serais le premier à apprécier cet incendie. Je me suis fait prendre à mon propre jeu. Pendant de longues années, j'ai été l'opresseur de mon propre désir d'écriture. Tranquillement, l'enfant qui fuyait le français s'inscrivait dans un jeu langagier : celui de trouver le bon mot.

Me voici en train de revenir, les pieds qui traînent au sol. Je m'assois des heures devant l'ordinateur pour chercher des phrases qui brillent dans la nuit, pour raconter des histoires, vider ma mémoire et la remplir à nouveau avec les romans qui me tombent dans les mains. Me voici en train de m'ouvrir naïvement, à nourrir avec mon corps le fleuve de la littérature. Je lève l'index, timidement, et demande tout bas.

— Je sais, je sais. Je vous ai menti pendant de nombreuses années. Tout de même, j'aimerais devenir écrivain... s'il vous plaît ?

## 16

### Dictée 1 2 3

Il y a la folie de la bouche trafiquée, la position de la langue molle. Le pénible s'exploite pour créer le trop grand pour soi. L'insolite est une occasion d'exploser vers le ciel, vérifier à tout hasard s'il y a joie. Il s'agit de connaître la distance exacte entre les mains qui agrippent et retiennent et les pieds qui avancent.

Envercure  
*Dictionnaire des lieux hurlants*

Dictées en rafale 1 2 3 4. Longueuil 1995. École Gentilly primaire 4. La prof Manon nous surprend avec sa folie des mots parfaits. Quatre dictées en quatre jours de malchance.

Lundi dictée 1. Le crayon avance en tremblant. J'écris les sons qui sortent par son trou de bouche. Elle mâche toute la réalité du monde. J'haïs la prof Manon avec ses cheveux laids qui couvrent la moitié de son visage. Elle corrige la nuit nos mots décomposés. Elle joue au détective et planifie le retour maudit en classe.

Mardi dictée 2. La prof Manon nous refile nos résultats 1. Échec total 1. Esprit perdu 1. Espoir dégonflé 1. Je dois rapporter ma honte de feuille gribouillée de rouge chez nous et la faire signer par ma mère. Je me l'imagine dans ma chambre les yeux inquiets quand je vais brandir ma feuille. Mais avant, je suis en classe avec mon échec 1 entre les mains et la prof Manon, la génie du primaire 4, nous impose la dictée 2. Encore la laideur du français dans des phrases inutiles comme : « Julie tricotait un col roulé bleu tout en cuisinant un pâté chinois ». Pas envie d'écrire après l'échec 1 de la veille. Trop frustré pour me concentrer.

Le soir, ma mère revient avec moi sur la dictée 1. Elle lit à voix haute.

— Hier soir, j'ai agrippé mon quidon de vélo. Un quidon ?

Elle rit d'incompréhension. C'est nerveux devant le mot croche. Elle se ressaisit.

— Regarde Benoît. Quand tu écris en lettres attachées, le *g* et le *q* se ressemblent beaucoup. Porte une attention particulière aux mots, à comment ils s'écrivent. Puis ici, le mot *toujour* prend un S. Je vais te donner un truc. Répète-toi que *toujour* prend toujours un S. Tu vas t'en rappeler.

Mercredi dictée 3. Résultat 2. Échec total 2. Esprit perdu 2. Espoir dégonflé 2. La honte qui grandit maladivement. Pourquoi la prof Manon donne les résultats avant ? Pas capable de me concentrer pour la dictée 3.

Le soir, je ramène mon échec 2 à ma mère. Pas grand-chose à dire. Ça fait assez mal de même. Elle prend la feuille. Son bras devient mou. Après souper, on s'assoit, on corrige. J'aime sa voix.

— Un *betit* chat... voyons... tu t'appelles pas Penoit. C'est Benoît ton nom. À chaque fois qu'un mot commence avec un P ou un B, répète-toi les deux possibilités. Tu peux même le murmurer pendant les examens. Ça va t'aider.

— *Betit*. Petit. Hum...

Jeudi dictée 4. Résultat 3. Échec total 3. Esprit perdu 3. Espoir dégonflé 3. La colère monte. Le crayon écrase la feuille. C'est la rage qui écrit la dictée 4, la guerre sanguinaire du cœur. Les larmes dans le coin des yeux, je taille les mots sans pitié.

Retour à la maison avec la honte 3. Ma mère est découragée.

— Tu as encore fait une faute avec le mot *toujour*. *Toujours* prend toujours un S. C'est simple. J'ai donné le même truc à tes frères. Je ne comprends pas pourquoi tu...

Plus tard, assis à la table.

— Benoît, tu n'accordes pas bien ton verbe *avoir* au présent. Avec *Tu*, le verbe avoir prend un S à la deuxième personne au singulier. Répète-moi le verbe *avoir* au présent de l'indicatif.

Hésitation stupide. Maudit trou de mémoire.

— Jeeee...

Ma mère passe sa main sur son visage.

— Bon... on recommence depuis le début. *J'ai, tu as, il a...*

J'avale la matière d'un coup sans rien comprendre. Je sais comment obtenir la bonne note. Il s'agit de tout mémoriser, de répondre correctement aux questions même si, dans le fond, j'ai un creux vide dans la tête. J'oublie tout ensuite. Ça me sert plus à rien.

## La main gauche

Le labyrinthe existe afin que vous cessiez de croire aux murs. L'obstacle n'est qu'un détour. Les pièges vous réservent des clartés. Je ne suis pas prisonnier de ma raison : le labyrinthe est la forme que prend dans ma vie l'acheminement du langage.

Yannick Haenel  
*Le sens du calme*

À 19 ans, j'éprouvais une grande difficulté à écrire. Trop de fautes. Trop d'incompréhension devant les règles de grammaire. Peu de vocabulaire. *C'est, s'est, ces, ses, sait...* comment choisir le bon homophone ? Cela avait-il vraiment du sens ? J'écrivais encore en suivant les sons. J'ai brodé un tel mensonge que j'étais le prisonnier de mon propre jeu. À force de pousser le langage en dehors de mon corps, il n'y restait plus rien.

En utilisant des mots neutres que je répétais sans arrêt, il m'était possible d'être écarté du radar, d'être un mouton comme un autre dans l'immense prairie du cégep. D'ailleurs, outre les examens, les travaux à la maison ne représentaient plus de problème. Je pouvais réviser chaque texte avec ma mère dans le confort de mon foyer. Plus besoin de mentir. J'ai d'ailleurs cessé de tricher au cégep. Cela ne faisait plus aucun sens. J'avais suffisamment d'espace pour respirer.

Seul stress, seule tache noire à mon programme, l'examen final du Ministère de l'Éducation qui confirmait le diplôme du collège. Il s'agissait d'écrire un texte de 900 mots en quatre heures. Il m'était impossible de voler l'examen à l'avance. Des règles claires avaient été distribuées à l'ensemble des étudiants. Nous allions être placés dans la grande salle de la bibliothèque où nous serions épiés par des professeurs, des

surveillants et des caméras. Mes années de tricheries ne m'étaient plus d'aucun recours. J'étais condamné à faire le beau, à être bon, à réussir comme tout le monde. En écartant le français de ma vie, j'étais conscient que je retardais un problème. Je me cachais pour ne pas revivre la honte si souvent vécue à l'école.

À cette époque, je n'avais aucune ambition d'écriture. Je voulais juste être comme tous les autres étudiants, écrire normalement, me fondre dans la masse. Alors, j'ai eu une folle idée. J'ai essayé de devenir ambidextre. Je voulais devenir gaucher. J'ai aperçu dans ma main gauche une autre personne, une main encore vierge et pure. L'espoir s'est ravivé. J'ai refait les exercices de l'enfance. Sur une feuille mobile, j'ai enchaîné des A B C D difformes. J'ai vite abandonné à la lettre E. Échec. La main gauche était aussi dyslexique. Mes deux mains étaient inaptées à l'écriture. C'est le corps tout entier qui était frappé par cette maladie incurable.

À l'examen final, c'est ma main droite qui a écrit les 900 mots demandés. J'en garde peu de souvenirs. Je m'aperçois sauter d'un cahier à l'autre. Je m'entrevois surligner des lignes de texte et écrire frénétiquement. Je suis loin. Derrière un brouillard. Je tends la main. Je ne peux m'agripper. Je suis éjecté de mon corps. Je suis un esprit qui vole au-dessus des pages lignées. Au bureau, il ne reste plus que des yeux, des feuilles, un crayon, des mains, un cœur qui pompe du sang. Un jeune homme mobilise tous les mots qu'il a appris par cœur. Pour les autres, il est le maître du dictionnaire sautant d'une lettre à l'autre sans difficulté. Le temps s'est arrêté. Mon souvenir est suspendu entre deux hoquets.

Il m'est impossible de concevoir la somme des gestes et des actions qui m'ont amené à désamorcer le français, à neutraliser mon écriture. Mon incapacité à écrire est le résultat d'un acharnement.

Deux mois plus tard, après ma dissertation finale, j'ai reçu une lettre par la poste qui confirmait l'obtention de mon diplôme. Le mensonge est passé dans la gorge des correcteurs. Pas d'arrière-goût. Grâce à mon écriture automatique, j'ai réussi à me glisser derrière les autres. La note de passage. Rien de plus. Aucun bonheur. Juste la satisfaction de ne pas avoir à recommencer.

## 18

### Dictée 4

La noyade debout, c'est possible lorsque ton souffle s'estompe devant la lumière. Tu tombes dans l'ombre, refuge de la violence. Tu peux choisir les ténèbres, la torture et la terreur pour émerger de cette marmite bouillante. Scalpe ta tristesse et mange tous les fruits du monde. Tu es le déserteur de la langue, celui qui erre sans but et pourtant ravi.

Inémencable  
*Dictionnaire des lieux hurlants*

Vendredi résultat dictée 4. La prof Manon appelle les étudiants un par un. Le stress embarque. Je fais l'effort surhumain de rester assis sans crier. Elle prononce mon nom. Elle le répète. Elle tient ma feuille dégoûtante dans les airs. Moi qui approche. Son regard me juge.

— Tu aurais pu faire mieux...

Moi qui agrippe la feuille ignoble. Je regarde pas la note. En retournant à ma chaise, la rage augmente et saute dans ma tête. La dictée 4 s'écrabouille entre mes doigts. Une dictée 4 en boule de colère. J'ouvre mon bureau pis la balance dedans. Je claque le bois. Maudite chienne de bureau. Mitrailler le maudit français à gros coups de poings. Dictées de câlce. Merde de merde de merde. C'est juste les sacres qui restent dans bouche pis le pied qui frappe le sol. Chienne de chienne. Mots poignards. Con de français. Chien de câlce pis crisse. Touchez-moi pas.

La prof vient me rejoindre. Elle dépose un genou au sol.

— Benoît, regarde ta copie.

Une colère rouge monte dans mon cou.

— Non, je veux pas.

— Je voulais te faire une blague, qu'elle dit la niaiseuse.

— QUOI ?

— Benoît, je voulais te surprendre. Regarde ta note. Tu vas être content.

Elle part de même. Me surprendre ? J'attrape la boule de honte. Je l'ouvre. 63 %. SOIXANTE-TROIS POURCENT. Je passe. Beaucoup de fautes. Mes fesses touchent la limite de la chute, mais je passe. Je passe. Je le répète sans cesse. Je passe. Je passe. Je passe.

Pas vraiment l'impression de m'améliorer. C'est juste le mensonge qui prend forme, l'acte de la tromperie qui commence à fonctionner. Dans mes compositions écrites, je peux réduire la langue, traquer les mots dangereux. Je peux tronçonner le français, tuer les sons et sauvegarder de cette boucherie les mots simples, pas compliqués. Comme ma maman me l'a montré, je répète les mots en P et en B pour reprendre le contrôle de ma bouche. La guerre est ouverte. Même si je saigne dans les dictées en classe, il m'arrive de gagner des batailles sanguinaires. Je ne suis plus le seul amputé. Un français malade perd pied.

## 19

### Sons de mort

— Les enfants... écrivez correctement :

1. Pour – quoi

Pourquoi

*Bourkoi*

2. Em – pri – son – ner

Emprisonner

*Embrisoner*

3. Dé – fail – lan – ce

Défaillance

*Défayanse*

4. Pri – vi – lé – gier

Privilégier

*Priviligier*

5. Plai – sir

Plaisir

*Blésir*

6. Rè – gne

Règne

*Reigne*

7. Au – da – ce  
Audace  
*Odase*
  
8. Se – con – de  
Seconde  
*Segonde*
  
9. Trot – toir  
Trottoir  
*Tretoir*
  
10. Dé – but  
Début  
*Dépu*
  
11. Vi – dan – ge  
Vidange  
*Videnche*
  
12. Dé – cou – vrir  
Découvrir  
*D'écouvrir*
  
13. Am – bu – lan – ce  
Ambulance  
*Ampulense*

14. En – gour – dir

Engourdir

*Encourdire*

15. Man – que

Manque

*Mangue*

16. Blas – phè – me

Blasphème

*Blasefaimè*

17. Bras – ser

Brasser

*Praser*

18. On – gle

Ongle

*Oncle*

19. Ob – tient

Obtient

*Optien*

20. Cha – cun

Chacun

*Chaqu'un*

21. Dé – sap – prou – ver

Désapprouver

*Désabrouver*

22. Que – relle

Querelle

*Guérel*

23. A – va – lan – che

Avalanche

*Avalange*

24. Pé – cher

Pécher

*Peicher*

25. Eu – pho – rie

Euphorie

*Uforie*

26. Re – cra – cher

Recracher

*Regarcher*

## Lutte amicale

Avant d'écrire, pour moi, il n'y a rien, qu'une matière informe, souvenirs, sentiments, etc. Tout l'enjeu consiste à trouver les mots et les phrases les plus justes, qui feront exister les choses.

Annie Ernaux

*L'écriture comme un couteau*

J'ai trouvé ma voix à l'adolescence. Elle n'a pas mué, puisque c'est à l'enfance que je suis sorti d'une grotte mystérieuse. Ma voix s'est modulée pendant mon secondaire. J'ai appris à varier les tons, l'intensité, le timbre sonore des mots. J'ai développé l'outil de la parole comme une arme, un masque, une puissance de révélation. Aujourd'hui, je suis volubile. Il y a des histoires que je maîtrise parfaitement et que je m'amuse à raconter à tout vent. Je peux adapter ma voix comme je l'enchanter. Personne ne peut savoir que je suis dyslexique.

J'ai eu de la chance. J'ai rencontré des adolescents merveilleux au secondaire. Comme moi, ils avaient besoin de sentir leur voix résonner. Des corps de jeunes hommes et de jeunes femmes dans lesquels ma voix pouvait se perdre. Une amitié neuve où chaque jour, nous nous poussions par la parole, nous nous taquinions jusqu'au précipice du mauvais goût. Il s'agissait de trouver la meilleure blague, les meilleurs arguments. Ces joutes verbales restent imprimées dans ma voix. Nos guerres étaient parfois un peu cruelles, mais c'est l'amour qui nous poussait à nous fracasser les uns sur les autres. Ces amis, je les côtoie toujours. Chaque souvenir devient le théâtre de notre amitié actuelle. Chacune de leur voix est une couleur liquide dans laquelle je m'abreuve. Je me retrouve à cette source. Mon histoire parlée

est liée à leur existence. C'est dans une posture de filiation que je retrouve le plaisir des mots.

L'adolescence est aussi l'occasion des premiers moments d'écriture. En secondaire 3, je me suis mis à traîner un carnet dans ma poche. Rapidement, le désir d'écrire, le désir de m'exprimer et de devenir quelqu'un avec les mots sur le papier. Pour la première fois de ma vie, le français m'apparaissait différent, magique. Je pouvais mobiliser les mots ici et maintenant sur une petite page blanche. Je pouvais courir les phrases avec un crayon dans l'intimité d'un carnet sans me soucier des fautes, du regard paternaliste de l'institution sur mes écrits.

Je ne suis pas naïf. Mes intentions au secondaire nourrissaient un mensonge. J'ai réussi à passer inaperçu. J'ai gagné cette bataille orale contre la langue française. Ma voix contribuait au masque. J'ai ajouté de belles plumes, de la couleur à mon vocabulaire. Naturellement, il y a des sons sur lesquels je bute à l'oral. Des syllabes se mélangent, s'inversent.

— *Globalisation, globalililation*. Non. Global. Globaliser. Globalisation.

Il s'agit d'éviter ces mots, d'ajuster sa voix à la beauté d'une conversation. Je suis devenu un funambule unijambiste. Je marche sur la corde raide de la langue. Le danger est toujours présent.

## L'illusion d'un classement

La petite impulsion de nature malade suit des chemins qui ne mènent nulle part. Le bonheur est dans un cul-de-sac. C'est comme les insectes qui apprennent à revenir sur leurs pattes lorsque le vent les a soufflés sur le dos. N'attends pas l'orage. Danse, baratine, mens. Ton royaume est dans le délire et personne ne t'ouvrira la porte.

Orceuille

*Dictionnaire des lieux hurlants*

On est tous excités. Dernière année de primaire. Vraiment content de partir. L'été arrive, mais la prof de sixième année nous cache un truc. Pourquoi les adultes cachent des trucs comme ça aux enfants pour surprendre la stupidité ? Une dame inconnue entre dans notre classe avec une immense enveloppe jaune dans les bras. Elle a des cheveux gris et un grand sourire louche. Le soleil est si chaud dehors qu'on est tous coupables d'être assis à nos pupitres. On s'imagine jouer loin d'ici. La dame inconnue nous distribue un épais document sur nos bureaux et commence à dicter toutes sortes de règles. À l'entendre, on est tous des ignorants.

— Bonjour les enfants. Vous n'avez pas encore le droit de retourner votre examen de classement. Écoutez-moi bien, l'année prochaine, vous allez tous entrer au secondaire. Dans la classe, certains élèves éprouvent des difficultés et d'autres, au contraire, sont en avance sur leur programme. Ainsi, vous allez vous retrouver dans des classes adaptées à votre niveau d'apprentissage. Cet examen nous permettra de déterminer votre place. Vous avez trente minutes pour répondre à 60 questions, toutes à choix multiples. Gardez à l'esprit qu'il y a deux facteurs qui influencent votre classement. Le nombre de réponses que vous avez effectuées, et parmi celles-là, le nombre de bonnes réponses. Donc, plus vous avez de mauvaises réponses, plus votre

classement sera bas. Soyez sûrs de votre réponse avant de passer à la suivante. On est mieux de répondre à moins de questions, mais de s'assurer de répondre correctement à chacune d'entre elles. Vous m'avez bien compris ? En moyenne, les élèves répondent 30 à 40 questions. Vous êtes tous prêts ? Commencez !

J'écris mon nom en grosses lettres grasses puis tourne la première page. Malheur des questions à choix multiples. Questions de math suivies de français ensuite d'histoire. Je gribouille des chiffres dans les marges. Je m'interroge, relis les phrases. Le trac embarque. Plus capable de lire. Plus capable de me concentrer. Des mots trompeurs partout. Je tombe.

— Bon, c'est terminé ! Déposez votre crayon !

Je suis rendu à la question 13. Chiffre de malheur. Je noircis les autres réponses sans réfléchir. 14 B. 15 D. 16 D.

— Benoît... BENOÎT DÉPOSE TON CRAYON TOUT DE SUITE !

17 A. 18 C. 19 C. 20 B. 21 A.

— Donne-moi ta copie.

Je laisse une belle longue trace de crayon sur la page parce que mon examen fout le camp. Plus rien à faire sauf maudire les profs.

L'après-midi, dans la cour d'école, tous les élèves parlent de ça. Petites filles bientôt grandes. Garçons blonds, bruns ou noirs. Tout le monde. On se pavane. On forme des cercles. Une fille rousse proclame le chiffre 54. C'est notre présidente de classe. Personne n'ose dire plus haut. Après, on a les autres : 47, 48, 39, 51, 43, 40, 41. On bombe le torse pour épater la galerie. Plus on est important, plus on dit un chiffre haut sans dépasser 54, sinon on a plus d'amis. À un certain moment, les yeux sont braqués sur moi.

— Heeeeee... 32 ?

## 22

### Secondaire 5

Le corps en train de vivre, en train de vibrer, voilà ce qu'il faudrait raconter. Jusqu'à ce que l'écriture elle-même soit cette vie. Même ratée, même à moitié.

Christine Angot  
*L'usage de la vie*

Aujourd'hui, la seule écriture libre est celle que je traîne dans ma poche. Le carnet reste collé à ma cuisse toute la journée. Il m'est impossible de sortir de chez moi sans crayon ni papier. Impossible. C'est ma maladie. Récemment, un ami m'a conseillé d'employer le mot *passion*. J'aime mieux le mot *maladie*. C'est plus juste. Quand j'en éprouve le besoin, je plonge avec mon crayon. Au secondaire, dès que je me retrouvais seul, j'étais assailli par la tristesse. J'écrivais beaucoup. J'avais le nez penché dans mon carnet.

Ces petites feuilles libèrent ma dyslexie à l'abri des regards. Une langue qui se délie au gré de mes émotions. Les erreurs vibrent dans le texte à l'abri des crayons rouges. À cette liberté, j'offre mon corps aux mots. Je saigne et je suis libre.

À l'autre bout du spectre de l'écriture, les examens à l'école. À la fin du secondaire 5, il y avait l'examen du ministère qui se déroulait sur deux jours. Pour me préparer, j'ai mémorisé des dizaines de phrases. Je ne sais pas écrire, mais je peux apprendre la mathématique d'un texte. Je n'ai qu'à me souvenir des formules et à combler les trous.

Je considère l'écriture de texte argumentatif comme une aberration. Pour aseptiser un texte de toute joie, il s'agit simplement de construire une introduction en trois parties. Voilà ce qu'on apprend aux enfants. Mourir d'ennui dans la mécanique

d'une dissertation. Seul avantage, maîtriser la structure, remplir les lignes de caractères pour obtenir la note de passage en laissant enfin derrière soi tout intérêt pour l'écriture. Ne plus revenir. Des milliers d'enfants délaissent le monde de la littérature. J'ai été l'un d'eux.

Lors de la première journée, j'ai terminé mon texte rapidement. Ma professeure de français était trop occupée à aider les étudiants pour me remarquer. Depuis l'enfance, j'avais choisi de me débrouiller seul en classe. Pas question de me soumettre à l'autorité. J'ai retranscrit l'entièreté de ma dissertation pour la travailler le soir venu avec ma mère. Il était si facile de tricher que c'en était ridicule. Je ressentais beaucoup de satisfaction à tromper mon institution scolaire.

Le lendemain, j'ai corrigé mon texte calmement, phrase par phrase. Il y a des combats invisibles entre les élèves et les professeurs. L'école doit fixer une note sur l'intelligence momentanée d'un enfant. La note reste, l'estime de soi bouge.

Voici ma victoire. Fulgurante. Mensongère. Moi.

## 23

### Seconde 1

J'abuse le temps charnier du monde révélé par l'entremise d'intercesseurs, je viole les fragrances en grammaire utopique, j'agrippe les caresses adjectivales, je crée des averses de sens et de verbes effilochés, je nourris les clés aux mots souches de racines, j'aspire l'oxygène des personnages lointains pour la survivance, j'éprouve la haine des syllabes en raison de vie, je découvre les blessures gramophones, les fosses sonores en cœur phonétique, j'admire les apparences longilignes des lettres en fer forgé, j'endosse pourquoi et comment et quand et où et qui est.

Verbale  
*Dictionnaire des lieux hurlants*

Première journée au secondaire. Jacques-Rousseau. École publique plutôt infortunée. Cours de français avec Mme Savaria. Elle crie déjà. Une voix aigüe. Au premier coup d'œil, je comprends tout suite. La moyenne d'âge de ma classe est de 16 ans. J'en ai 12 et on m'a classé esprit pauvre, idiot de Longueuil, ado pas d'avenir. Il y a six gars de 18 ans. Marc, Yassine, Gabriel, Steve, Denis et Alex. Ils n'ont jamais passé le secondaire 1. De vrais déficients du mental. Chétifs de l'esprit. Rieurs et fauteurs de trouble.

Les cours sont si faciles. Je suis le bolé de la classe. Pas la peine de faire mes devoirs. Je frôle le 100 % dans toutes les matières. Ça énerve les profs, un imposteur intelligent qui fait rien. Quoique les profs n'enseignent pas vraiment. Avec les niaiseux, les mauvais coups, les catapultages de papier ou d'efface, ils jouent juste à

la police. Beaucoup sont en colère. Quand ils réalisent que les élèves se nourrissent de leurs cris, ils sont découragés. Pas assez d'énergie les profs. Certains pleurent.

Après quelques semaines, si on rit au bon moment, on n'a pas de trouble avec les vieux ados. Si on participe à la folie de la classe, à l'arrêt de l'enseignement, on est complices du jeu de l'inéducation.

Cet après-midi, on est dans un cours de math et on fait rien comme d'habitude. On a surnommé la prof Grosses Boules. Quand elle se fâche, ça rebondit partout. Gabriel, le plus vieux de la classe, se retourne et me fait un clin d'œil. Il sort de sa poche de pantalon une mince pipe faite avec des tuyaux et du duck tape. Je lis sur ses lèvres.

— *Du hasch.*

Il allume son briquet, fume un bon coup et recrache un long couloir de fumée sous son bureau. Gab me fait un grand sourire. Un vrai détraqué. Pas méchant. Juste cassé à l'intérieur. Juste trop grand. Pas assez de sang dans le cerveau. Pas longtemps après, Grosses Boules renifle.

— Ça sent dont bizarre ici.

Marc se met à glousser comme une dinde. Grosses Boules saute sur le téléphone et parle en cachant sa bouche avec son autre main. Le directeur rapplique en classe un peu essoufflé. On le surnomme Moumoute. Un tas de cheveux bruns brillants est déposé sur le dessus de son crâne. Mais on le voit bien, tous ses cheveux en bas sont gris. Moumoute discute avec Grosses Boules. Il s'installe devant nous tous. Ça fait déjà un moment qu'on est silencieux.

— Il y a un élève qui a consommé de la drogue ici. C'est un comportement inacceptable. Dites-moi qui a fait ça.

On se regarde, mais personne ne parle. Personne ne veut être un rat, la petite merde qui dénonce. Le visage de Moumoute se durcit. Il marche entre les rangées et scrute partout à la recherche d'un indice.

— Écoutez-moi bien, on va trouver la personne qui a fait ça. On peut utiliser la méthode longue ou la méthode courte. J'aimerais que la personne fautive se dénonce elle-même pour éviter de faire perdre du temps à tout le monde. Alors ?

On entend juste le bruit de ses souliers.

— Personne ? Non ? Bon.

Moumoute va rejoindre Grosses Boules en avant. Ils sortent élève après élève, face innocente par face innocente. À la fin, il en reste sept. Marc, Yassine, Gabriel, Steve, Denis, Alex et moi.

Moumoute s'approche et dépose ses mains poilues sur mon bureau

— Qui a fumé ? C'est toi ? C'est lui ?

Juste rien dire. Le respect, ça se gagne. Je regarde Moumoute dans les yeux et je bronche pas. Je souris un peu dans la face du directeur. Les gars hochent de la tête. Le silence est une arme. Je le sais depuis longtemps. Gab se met à rigoler.

— Voyons ! Je peux comprendre qu'on nous accuse nous autres... mais Benoît. *Come on*, regardez-le...

C'est vrai. J'ai l'air d'avoir huit ans. Tellement petit comparé à ces géants. Mais on me garde parce que je fais rien pis que je suis brillant. Ça inquiète bien du monde le mauvais classement. On me laisse sortir. Gab me fait un clin d'œil. On l'a pas revu pendant deux semaines.

Le mois suivant, j'aide les plus stupides à tricher. Je suis un pro pour trafiquer le talent. C'est ridicule comme je suis pas à ma place, comme j'ai rarement été à ma place. Je commence à tricher pour les autres. Pas pour moi. Trop facile. Les vieux ados connaissent rien. Ils sont pas assez intelligents pour inventer des astuces. Ils m'utilisent pis moi j'ai pas de trouble à l'école. Donnant donnant. Un an à rigoler, à être la flamme brillante d'un faux espoir. À la fin de l'année, Moumoute s'est souvenu de moi. Il a veillé à corriger le problème.

Secondaire 2. Enrichi. Bolés d'avenir. Des classes de jeunes normaux, robustes d'élocution, athlétiques du perspicace. Seule brique, je me cogne sur l'anglais. Je dois

recommencer les feintes, la même histoire d'évitement. Ma maladie a infecté toutes les langues. Maudit français. C'est sa faute. Il me poursuit partout. J'éviterai l'anglais comme j'éviterai toute soumission à n'importe quelle langue. C'est moi qui brûle les mots. Écrire bien, c'est pour les niais.

J'ai plein de nouveaux amis. Sam, Simon, les Mathieu, Krystel, Frank, Martin, Lison, Nick. Des véritables amis. Ils me ressemblent. On s'amuse. On s'essaie au bonheur dans cette école laide. C'est là que les mots « continuer à respirer » prennent leur sens. La guerre de la parole est un jeu où je m'amuse, où j'ai un rôle actif. Le but c'est d'avoir raison, de trouver la meilleure blague, être vif, rire, s'entraider, s'écouter, être présent les uns pour les autres. Je connais l'esquive. Dans mon corps, c'est vif.

On triche tous ensemble. Complices d'une même arnaque. Les maths, le français, l'anglais, l'histoire, l'économie, tout y passe. C'est le carnage ultime. Pour flouer l'ensemble du système, on doit être plusieurs. Mes tricheries en français contaminent tous mes cours. Tout brûle. C'est dans le feu que j'apprends. J'ai des amis qui dansent avec moi sur les cendres de notre apprentissage.

Comme tous les autres, on s'active avec la drogue qui circule partout. On n'a qu'à lever la main pour obtenir ce qu'on veut dedans. Mais j'aime mieux trouver la marijuana en dehors de l'école.

On est vendredi et la cloche annonce la fin de la semaine. Enfin. Je repère Gabriel à l'extérieur. Il a été expulsé l'année dernière. Il n'aura jamais terminé son secondaire 1.

— Hey Ben ! T'as besoin de quelque chose ?

— Un gramme.

Gab traîne proche de Jacques-Rousseau à la fin des cours. C'est comme une silhouette qu'on repère à l'horizon. Je plie un dix dollars dans ma main. Gab fouille dans sa poche. Une tape et le tour est joué.

— À bientôt.

Je rejoins mes amis dans un parc. On fume des joints. L'alcool devient l'ami du soir. Les fausses cartes. Tout pour cultiver le mensonge jusqu'au bout. Jusque dans la folie. Jusque dans les idées suicidaires qui nous rattrapent.

Je parle un français mort et il se transpose dans mon corps. Je me rétracte. Des lettres frappent chaque jour mon identité et mon cœur. Mais entre amis, on tombe, on rit, on se relève en feignant de ne pas avoir mal.

L'amitié devient la chose qui m'importe le plus. Je me perds et me retrouve dans mes amis. Il y a une chose dont je suis certain, j'ai 14 ans et je suis incapable d'articuler le monde.

## 24

### Jabandone

— Écoutez-moi bien, écrivez correctement les phrases suivantes :

1. Un bonhomme bondit dans la rue.

*Un bon homme pondi dans la rue.*

2. Je mélange des recettes de cuisine pour créer un nouveau plat.

*Je m'élange des recètes de cuizine pour créer un nouveau bla.*

3. Vais-je lui demander un service ?

*Vaige lui demender un servise ?*

4. Je m'attarde à éliminer l'humiliation.

*Je mattarde a illiminer l'humillasion.*

5. Je m'immisce dans la cour d'un voisin.

*Je mimise dans la coure d'un vouasin.*

6. Monsieur, suis-je blessé ?

*Meussieu, suige plessier ?*

7. Je t'attrape si tu n'arrêtes pas de bouger.

*Je tatrape si tu narète pas de pouger.*

8. À présent, je fais confiance à mes amis.

*Apprésent, je fais confiense a mais amis.*

9. On doit attendre un long moment avant l'arrivée du prochain carnaval.

*On doit attendre un l'on moment avant l'arrivé du prochin carnaval.*

10. Pourrais-je avoir cette pomme ?

*Pourraige avoir cet pomme ?*

11. Cette personne m'irrite, elle ne cesse de copier en classe.

*Cet personne mérite, elle ne sèse de copiller en classe.*

12. Une fillette urine sur le sol par mégarde.

*Une fillète urine sur le sol par m'égarde.*

13. Regardez les corbeaux.

*Recarder les korbos.*

14. Le lendemain, j'aurai un habit flambant neuf.

*Le l'endemain, j'aurai unabit flampant neuf.*

15. Des huissiers embarquent les mobiliers d'un charlatan.

*Des uuisier emparque les maupiliers d'un charelatant.*

16. L'engagement scolaire de cet étudiant est sans équivoque.

*Langagement scolère de cet étutiant est sans équivoc.*

... Jabandone

## 25

### Pondre des ailes

Rien à dire. J'ai la bouche fermée. La route défile par la fenêtre de l'autobus. Les lignes blanches et jaunes passent et passent et passent. Des arbres s'enfilent. Des maisons et encore des arbres et encore des maisons. Ma mère pense que je suis chez une amie. Tandis que la rue se dérobe à mes yeux, je repense à comment je lui ai menti.

— Maman, si je veux passer mon secondaire 3, je dois absolument me préparer pour mon oral de français. Krystel va m'aider.

— Hum.

Ma mère préparait du spaghetti. La sauce avait mijoté tout l'après-midi. Elle égouttait les pâtes et me parlait en même temps.

— Elle est bonne en français.

— Ouais, assez.

— Très bien. Mais reviens à la maison pour 22 heures. C'est la fin de ta session. Je veux te voir en forme pour les dernières semaines.

La scène repasse en boucle. Je suis en retard. Un silence a fait un nid dans ma tête. Je ne pleure pas. Je n'ai pas envie de pleurer. Par la fenêtre, j'observe le paysage glisser sur le reflet de mon visage pour ensuite disparaître. Je suis une larme qui se fraye un chemin dans la ville déserte.

Calme. Quand l'autobus se gare au métro Longueuil, je suis calme. Dehors, l'air chaud m'enveloppe. Le vent fouette mes cheveux blonds. Je regarde vers le ciel. Quelques étoiles. À l'horizon, il y a un bras de métal. On m'attend.

J'escalade des marches, des centaines de marches. Je ne les compte plus. Personne sur ma route. Arrivé en haut, la ville s'incline à mes pieds. Partout des lumières s'allument et s'éteignent sans raison. Très loin, par là-bas, mon école

secondaire, et plus loin encore ma maison, ma famille, mes amis. Longueuil s'endort tandis que j'escalade le pont Jacques-Cartier.

Un oiseau a fait son nid dans ma tête. Chaque voiture raye la chaussée, vibre la structure de béton. Je continue. J'atteins le milieu du pont, le point le plus haut. Une rafale me pousse contre la rambarde. Je n'ai rien sur moi. Pas de sac à dos. Mon chandail monte et descend selon les courbes du vent. Le fleuve St-Laurent poursuit tranquillement sa route. Il m'observe d'en bas avec son immense œil indigo. Je m'agrippe, ferme solidement mes mains sur la structure de métal. Le soleil a définitivement quitté le ciel. De l'autre côté, Montréal est la seule lumière de la nuit. Elle brille et me regarde.

Je suis dans aucune ville, nulle part. J'appartiens au vent, à l'horizon éteint. Des larmes ruissellent sur mes joues. Je m'apprête à mourir. Je veux mourir. Je veux sauter, arrêter cette douleur. Je veux périr, fermer les yeux à jamais. Je veux sentir le contact brûlant de l'air et l'impact brutal de l'eau. Que cette souffrance cesse.

J'installe un pied sur la rambarde et m'apprête à sauter. Il me manque juste une petite impulsion. Mon corps est dans le vide, prêt à être renversé, et enfin, j'entrevois le moment d'arrêt. Le temps passe. Personne ne me pousse. À la limite, j'observe l'eau couler lentement. Le temps passe. Il y a un moment où je ne suis ni dans mon corps, ni dans mon esprit. Il y a un moment où je tombe, où je suis mort. Il y a un moment où tous les gens que je connais pleurent auprès de mon cercueil. Le temps passe. Il y a tant de lumières qui scintillent cette nuit.

Je dépose mes pieds au sol. Je pleure et observe tout ce qui m'entoure. J'apprivoise la hauteur. Mon regard se perd au loin. C'est beau ici. Je glisse les mains dans mes poches de pantalon. Par réflexe. Parce que je ne sais pas quoi faire avec ces mains. Il y a quelque chose. Deux objets à l'apparence si banale. Je les extirpe et les observe sans rien dire. Une feuille de papier froissée. Un crayon. Mes deux ennemis jurés. Montréal est encore là. Elle m'attend à l'horizon. Le fleuve St-Laurent s'écoule comme de l'encre noire.

J'appuie mon pied sur le pont et dépose la feuille sur mon genou. J'approche lentement la pointe du crayon. Elle tremble près de la page. De longues secondes s'écoulent où mes yeux cessent de pleurer. J'ai l'impression de n'avoir jamais écrit. J'ai la bouche sèche. On m'appelle.

je tombe

je me retourne sans cesse

je marche à l'envers

je ne cours pas

je tombe autrement

je survole

je

et c'est déjà beaucoup

## Métier écrivain

La haine des mots, je l'ai. J'entretiens un rapport passionnel avec l'écriture et c'est le contraire de mes intentions de départ. À travers cette haineuse relation se forgeaient en filigrane les fondations d'une tendresse jalouse. Il n'existe pas de colère à l'état pur. La rage des poumons repose sur un fond de blessures et d'amour renversé.

J'ai commencé à écrire à l'âge de 15 ans. C'était une urgence. Une question de vie ou de mort. Ma voix ne s'est peut-être pas éraillée à l'adolescence, mais à l'écrit, toute cette peau morte me suivait. Mon écriture a mué. Les fautes d'orthographe et de grammaires ont pris en feu. Des millions d'erreurs brûlaient dans mes carnets. Je me suis frotté le dos contre les roches du français. Le but de cette souffrance : laisser vibrer l'erreur dans le texte et être enfin *moi* dans la langue française. Un *moi* difforme à 15 ans. Quel plaisir de s'apercevoir enfin dans le miroir du langage.

Aujourd'hui, j'ai peur de perdre l'écriture. Elle m'habite. Je ne veux plus écarter la fortune des phrases nouvelles, égarer les quelques images vaporeuses de mon corps assis, assidu au travail devant l'immensité blanche de la création. Je refuse de redevenir celui qui n'écrit pas, le cerveau saignant, hurlant et muet d'histoires racontées à mon corps défendant. J'ai l'impression que l'écriture sauve le monde. J'ai peur qu'elle se sauve de moi. Du seuil de mon berceau, je n'existe qu'à travers les yeux des mots. Je suis une silhouette mal formée et mutante. Me voilà encore en train d'écrire.

Lorsque je songe à mon adolescence, je me revois à l'été de mes 14 ans. Un an avant mes intentions suicidaires. Je suis parti avec mes parents au chalet pendant un mois. Mes frères et ma sœur étaient restés à Longueuil pour travailler. Je passais mes journées seules à voguer sur le lac avec une canne à pêche. Je n'avais rien de mieux à faire. Je me préparais un dîner et je partais des heures dans un canot. Je parcourais

chaque centimètre, scrutais chaque berge. J'analysais le terrain, le meilleur angle d'attaque et lançais des perches où le poisson se cachait. Je passais surtout des heures entières en silence à ne parler à personne. J'apprenais les rudiments du métier d'écrivain. N'est-ce pas ça écrire, apprendre à gérer de grandes quantités de silence, d'être patient, de travailler sans relâche toute la journée et espérer ramener un poisson pour souper. Souvent on revient les mains vides, mais quelle journée. En pêchant, j'apprenais à gérer le silence de milliers de pages blanches. Une journée, j'étais parti si longtemps que mes parents commencèrent à s'inquiéter. Ils ont sauté dans la chaloupe pour partir à ma recherche. Ils m'ont trouvé dans un coin reculé du lac qui se transformait en une mince rivière. J'étais couché dans mon canot, près d'une hutte à castor, à observer les oiseaux pourchasser les libellules dans les hautes herbes. Tout ce silence et cette observation devaient bien me mener quelque part.

Lorsque j'imagine une vie sans le combat des lettres pour l'espace d'une phrase, j'ai peur de devenir fou. J'ai peur de cet homme qui n'écrit plus, de cet homme qui vogue sans rame, de ces gloires gagnées dans les lieux sans écriture. Les miettes sont d'excellents repas pour qui sait suivre la trace. Et j'ai si faim.

Adolescent, j'avais un fantasme. Je m'imaginai gagner un million de dollars pour enfin chercher ce que je voulais faire dans la vie. Tous les métiers me semblaient vains. Travailler me semble encore être une activité temporaire. Aujourd'hui, je comprends mieux la passion du travail. L'écriture est un siège que je refuse de quitter. C'est devant la page blanche que je me sens le mieux, que j'ai l'impression d'être à ma place. Ce n'est pas moi qui sauve les mots de la mort, ce sont eux qui m'appellent et me libèrent. Le français a des yeux et je regarde le monde bouger à travers sa beauté.

Mon histoire est celle d'un renversement. Je suis couché sur les ruines de ma langue natale. À partir de morceaux brisés, je cherche à construire une tresse sonore. La dyslexie m'a poussé hors du langage, sur le haut d'un pont. Les mots me sont apparus dans le vide pour imiter ma voix. C'était la première fois que je m'apercevais dans le miroir du langage. Le français et moi partageons une même qualité. Nous

étions brisés. La dyslexie est une porte entrouverte. Bien vivant, c'est par l'écriture que j'allais revenir et crier ma métamorphose. La haine s'est lentement transformée en amour. Le travail de l'expression a commencé. Je ne peux concevoir ma vie sans l'écriture. Les mots font partie intégrante de mon corps rapiécé.

Je me retrouve aujourd'hui dans une échelle à sortir une boîte de mon placard. Dedans, il y a trois cartables dans lesquels j'ai consigné la trace de ce brusque revirement. J'ai choisi de vivre ma tristesse à travers l'écriture et les premiers mots sont la preuve d'un départ, d'une plaque tournante. Sans me bousculer, le français m'a indiqué le chemin. Adolescent, j'ai daté et classé chaque bout de papier sur lequel j'écrivais. D'une certaine façon, je mourais un peu chaque fois sur la feuille. Je voulais conserver cet itinéraire macabre. J'avais scellé un pacte avec les mots, chaque bout de papier allait être une partie de mon corps.

Inconsciemment, je programmais un retour, une visite autorisée sur le corps natal. L'écriture m'ouvrait comme une pierre, me permettant chaque jour de respirer. J'avais un besoin impondérable de classer dans un cartable chaque mot écrit pour me donner l'impression que je continuais à vivre. Dans la boîte, des centaines de feuilles m'attendent. Je connais mon prochain projet d'écriture. Retranscrire les notes éparses de mon adolescence. Chercher dans le fragment une émotion à donner. Goûter le passé pour le transformer ici au présent. L'adolescent a déposé ses émotions sur des feuilles mobiles. Sans ambition d'écriture, il s'offrait à la page blanche, naïf et honnête.

Il m'est possible de revisiter des lieux oubliés, de chercher un écho dans la tristesse d'un jeune homme. J'ai l'opportunité d'ouvrir mes souvenirs comme des fruits et d'y mordre à pleines dents. Les désirs, les saveurs, les émotions du passé sont un privilège. Ce miroir m'appelle. Un *moi* ancien se vautre sous des phrases défigurées. Je dois déterrer un savoir qui attend l'arrivée de mes yeux. Aujourd'hui, un adolescent triste me relance encore dans le monde. Il a une telle passion, une telle franchise qu'il m'arrive de pleurer devant l'une de ses phrases couvertes de jolies

fautes. C'est le français imparfait que je réclame. Sa voix fragile, je peux la prendre dans ma main.

*Journal d'une adolescence perdue – tristesse en fragments.* C'est tout ce dont j'ai besoin pour continuer : un titre, des feuilles froissées, des heures assis à fouiller dans une boîte.

En ouvrant le cartable, je trouve les premiers mots que j'ai écrits à l'âge de 15 ans sur le haut du pont Jacques-Cartier. Ils vibrent entre mes doigts. Renversement. Je tombe ailleurs. Je me cogne aux lettres. La dyslexie m'a appris à trébucher. Les premiers mots me révèlent et me relancent. La douleur existe et je suis ici transformé. Haut dans le ciel, je suis perché sur la cime d'un pont. Entouré de lumière, je choisis un vide, celui de l'écriture. Je suis vivant.

\* \* \*

— T'es en retard.

— J'ai pas vu l'heure. Je monte me coucher.

En train de lire sur le divan, ma mère me fait un doux sourire et abaisse la tête vers son livre. Je monte dans ma chambre, me déshabille complètement. J'ai un urgent besoin d'enlever mes vêtements comme s'ils portaient l'odeur du pont. Dans la toilette, je me regarde dans le miroir. Une longue minute. Je n'ai pas sauté. Je n'ai pas sauté. Je glisse sous l'eau brûlante dans la douche. Je reste de longues minutes à laisser couler l'eau chaude sur mon visage.

Nu dans mon lit, je reprends la feuille sur laquelle j'ai écrit. Je ne comprends pas encore ce qui va suivre, qu'est-ce que ce simple geste implique. Les mots sont écrits en diagonale, en lettres tremblantes.

*13 juillet 2000 – Pont Jacques-Cartier.*

Comment pourrais-je exprimer l'amour que vous me donnez ? Cet amour si fragile et si doux. La vie n'est pas maniable. Quand cette vague impression conduit ta destinée, qu'un simple regard fait son apparition, et te conduit à la mort.

Seul. Vous pouvez la détruire cette chance. Cette chance qui vous fait sentir vivre. Le vent est rugueux sur la peau. Comme un couteau tranchant, je plante mon cœur.

**LES COULEURS DE LA BOUCHE**  
**Deuxième partie**

## A

Je ne cherche pas à simplement témoigner de l'histoire troublante qui me lie au français. Au cœur de la langue, il y a un effritement. C'est dans les ruines des mots que je trouve une énergie folle à écrire, une impulsion vers un mode particulier d'écriture. L'enfant refuse toute forme de théorie. Je n'ai aucune intention de comprendre la dyslexie en me référant à des études en psychologie. La parole protocolaire et droite ne m'intéresse pas. L'adulte est au milieu, entre l'enfance et le besoin d'écrire. La poésie est inévitable. C'est peut-être le seul moyen que je connais pour réunir deux mondes diamétralement opposés.

Je ne cherche pas à cerner un handicap en classant les types d'erreurs sur le plan phonologique ou en me référant aux axes paradigmatiques et syntagmatiques de Jakobson<sup>1</sup>. Il s'agit avant tout de respecter la dyslexie et de voir où elle nous mène dans l'écriture. Je ne raconte pas, je suis et poursuis le chemin creusé dans mon corps par un défaut de langue. C'est à partir d'une défiguration qu'il m'est possible de recréer un langage : « la défiguration est *aussi* une force de création qui bouleverse les formes stratifiées de sens et les réanime »<sup>2</sup>. Le français est vivant. Il peut tomber malade. La dyslexie est le vaccin paradoxal que j'injecte à la langue pour la guérir, pour me permettre d'écrire.

Certaines citations viennent alimenter mon propos, mais sans jamais brusquer l'écriture par de futiles explications. Les auteurs m'accompagnent et poussent ma réflexion sur la parole pour ensuite disparaître. La voix est multiple, elle n'est jamais seule. Le texte est fragmenté. La répétition est volontaire et nécessaire. L'enfant atteint de dyslexie est amené à répéter la langue pour la saisir dans son envol et son énonciation. Le texte qui suit n'y échappe pas. L'enfant en défaut de langue est le

---

<sup>1</sup> Roman Jakobson, *Les fondations du langage. Essais de linguistique générale I*. Paris : Édition de Minuit, coll. « Arguments », 1963, 260 p.

<sup>2</sup> Évelyne Grossman. *La Défiguration. Artaud, Beckett, Michaux*. Paris : Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2004, p. 7.

prophète macabre du langage. Il est amené à frapper sur le clou des lettres pour fixer la vérité. Chaque fragment est un coup de marteau. En heurtant encore et encore le mot *vielle*, on réussit à y glisser un *i*. Le monde reprend forme, devient vivant à nouveau. Il est enfin possible de vieillir en écrivant.

## B

Je resterai toujours un peu enfant dans la langue. C'est ce que je me dis chaque jour. Reste enfant. La dyslexie existe pour t'émerveiller. Laisse le français te traverser, débouler dans ton corps jusqu'au fond de tes tripes. La parole vient à ceux qui soufflent par le ventre. « La parole nous est plus intérieure que tous nos organes »<sup>3</sup>. Cette parole que je cherche est ensevelie sous les décombres laissés après le passage de l'ouragan Handicap. Le souffle de la dyslexie a quelque chose à dire. Je dois trouver un moyen pour qu'elle s'exprime dans un canevas que je contrôle. La page blanche est un carré de sable. Personne ne reprochera à un enfant de creuser trop loin dans le sol, de former des châteaux difformes ou des routes en angles. Mais l'enfant qui écrit, on lui demande d'écrire bien et d'écrire droit. Aucune fantaisie n'est possible. L'erreur est inadmissible. Tout est standardisé et mesuré par une note.

Si je remonte assez loin dans mes souvenirs, j'entrevois cet enfant soumis au français. On a oublié la violence du langage, comment on se bute bébé aux murs des mots. La dyslexie pointe du doigt la souffrance causée par l'apprentissage d'une langue. Jeune, trop souvent je me suis tu puisque j'avais peur de ma propre voix qui s'éraillait à chaque syllabe. Même dans le silence, la parole attend, patiente comme de l'eau brûlante dans un geyser, prête à sortir et à résonner en grognant.

\* \* \*

Malgré la pauvreté de mon français, j'éprouve encore du plaisir à dire les mots. Naturellement, dans un texte comme celui-ci, tout est révisé pour atteindre la perfection. La dyslexie semble ne plus exister, mais elle est sous chaque mot. Elle patiente sans rien dire et surprend la parole à la prochaine phrase qui s'écrit.

---

<sup>3</sup> Valère Novarina. *Devant la parole*. Paris : P.O.L., 2010, p. 16.

Comme beaucoup d'adolescents, je n'aimais pas particulièrement mon corps. Les feuilles mobiles me sont apparues comme une deuxième peau. Je pouvais sortir des lettres hideuses de ma chair. Elles déviaient nerveusement sur les pages. J'éprouvais un besoin impondérable de déposer des mots dans un carnet. Bien ou mal écrits, les mots avaient cette capacité calmante de la berceuse. L'écriture m'a toujours apaisé. J'avais drôlement besoin d'extirper le pire en moi.

Bien écrire ou non, ça n'a pas d'importance dans le geste impulsif de la main. C'est à la relecture que je retourne dans les entrailles du langage à la recherche du mot *vrai*, que j'aiguise chaque mot pour le rendre pointu, chaque phrase pour la rendre coupante. Le plus souvent, je me contente de mots *faux*. Heureux dans l'imposture d'un langage qui est mien.

C'est pour cela que je déteste me faire lire lorsque je suis en train d'écrire. Les fautes existent et je les laisse vivre dans le texte. Lorsqu'une personne me dit, *tu as une faute ici*, elle tait l'enfant qui ouvre la bouche. Il essaie seulement de marcher dans notre monde de langage et on lui dit *non*. La relecture existe pour corriger la faute. L'écriture existe pour faire vibrer la langue dans toutes ses coutures. La seule personne dont je tolère les corrections, c'est ma mère qui, avec un amour sans limites, revient gentiment sur les traces que je laisse avec un crayon. Voici les étapes qui mènent un de mes textes jusqu'à vos yeux :

- 1) Écriture (sans arrêt).
- 2) Trois mois d'attente sans relecture.
- 3) Première réécriture (sans regarder les fautes).
- 4) Deuxième réécriture (uniquement axée sur la correction du français).
- 5) Une autre attente de quelques mois.
- 6) Réécriture finale.
- 7) Lecture par ma mère.
- 8) Derniers ajustements.

Ensuite, j'autorise les gens à me lire. Durant le processus d'écriture, je suis seul avec mes erreurs et je suis bien. La défaillance du langage est une présence constante

dont j'ai apprivoisé la compagnie. Sans elle, je me sens nu. Je suis dyslexique et heureux de l'être. Coupez-moi une jambe et je me mettrai à courir des marathons. À mon sens, c'est la seule manière de déjouer la mort. Il faut canaliser le handicap vers une puissance créatrice. Une force est cachée sous notre peau. Dans le cœur d'une blessure, il y a un levier pour renverser notre monde.

Si l'artiste est doué de quelque chose, c'est d'un manque, s'il a reçu quelque chose, c'est quelque chose en moins : Roger Blin, qui bégayait fortement et à qui l'on demandait, *Mais pourquoi êtes-vous devenu acteur*, répondait : "Parce... que... j'étais b-bègue... Si j'avais été m-manchot, je serais devenu p-peintre"<sup>4</sup>.

La faiblesse est une force qui renverse l'individu. Dos au monde, je peux plonger dans mon ventre, satisfaire une faim et puiser dans les mots une raison de vivre. Le langage brisé est une forme de jaillissement. Profondément enfouie sous terre, une vérité subjective est propulsée vers le ciel. Alors il faut :

[...] penser le langage comme un théâtre de forces, et sentir qu'il joue en volume; éprouver le théâtre du vide et d'amour qu'il y a dans la langue comme dans la vraie terre livrée aux forces géologiques [...] Comprendre qu'il y a un espace infini entre chaque atome de langage. Mettre de l'espace entre tout; entendre l'attraction entre les mots, une vie du vide et du vestige dans l'édifice soufflé de la pensée; penser toujours *dans le vide et avec lui*, compter sur le vide du langage pour édifier [...] Penser dans le renversement de toutes les langues et dans leur retournement, dans leur renaissance respirée<sup>5</sup>.

À l'enfance, au contact du français, j'avais un surplus de vide dans lequel je ne voyais aucune promesse d'accomplissement. Je ressentais le vide révélateur de mon handicap. Mon identité, ma confiance en moi, mes aptitudes langagières, tout était avalé. « Le langage est un édifice en déséquilibres et de souffles. C'est notre manière

---

<sup>4</sup> Valère Novarina. *L'Envers de l'esprit*. Paris : P.O.L., 2009, p.164.

<sup>5</sup> Valère Novarina. *Une langue inconnue*. Carouge : Éditions ZOE, coll. « Mini Zoé », p. 20-21.

à nous humains [...] de construire, d'édifier avec le vide »<sup>6</sup>. Ce vide a été soudainement investi à l'adolescence et m'a permis de créer une parole. D'un vide est née une voix qui réapprenait à parler. C'est en plongeant dans mon corps que j'ai appris à renaître par la respiration. « Les mots sont comme des noyaux qu'il faut casser pour les libérer par respiration »<sup>7</sup>. Parler, c'est apprendre à respirer. Écrire, c'est puiser l'oxygène dans les mots.

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>7</sup> Valère Novarina. *Devant la parole. Op. cit.*, p. 21.

## C

Le voyage de la parole transperce l'intérieur du corps. Personne n'en sort indemne. Les poumons sont le lieu du *pas encore dit*, du *non-parlé*. « Ce dont on ne peut parler, c'est cela qu'il faut dire »<sup>8</sup>. Le souffle libère la mémoire des alvéoles. Je dois phraser la dyslexie, même si cela m'apparaît impossible.

Tout doit devenir auriculaire et venir par le toucher : le langage se comprend enfin comme quelque chose que l'on prend dans sa main. Nous *comprendons* non parce que nous croyons saisir mais parce que nous sommes touchés. Le toucher du langage est le point-source<sup>9</sup>.

Lorsque le langage atteint une cible dans notre corps, le monde change. Le langage perce la chair pour aboutir dans la main. Il provoque l'action, est le point-source, la blessure d'un départ qui ne se tarit jamais. Ce ne sont pas les professeurs qui m'ont appris à écrire. La dyslexie m'a enseigné l'histoire d'un mensonge et a été mon véritable mentor. Je devais être comme tous les autres enfants, alors aussi bien berner tout le monde. J'ai compris tardivement que « l'organe du langage c'est la main »<sup>10</sup>. L'organe du langage, ce n'est pas la bouche, ni les oreilles, ni les yeux, mais la main qui écrit. C'est par la main que je pouvais aller à la rencontre de mon handicap. C'est la main qui écrit et corrige, qui fouille dans la terre et trouve. « La vérité puise au fond, retrouve une source, entend ce qu'on ne voyait plus »<sup>11</sup>. La vérité est blottie dans le fond de notre mémoire. Les souvenirs tendent vers l'avenir une main, une pointe de réel. Ils m'appellent.

\* \* \*

---

<sup>8</sup> Valère Novarina. *L'Envers de l'esprit. Op. cit.*, p. 130.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 25-26.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 157.

Je dois me buter à l'histoire des mots. Le français est un monument préhistorique. Les mots « en savent plus que nous ; ils ont résonné bien avant nous ; ils s'appelaient les uns les autres bien avant que nous ne soyons là. Les mots préexistent à ta naissance »<sup>12</sup>. Sous chaque mot, une histoire résonne dans l'horizon de la parole. La dyslexie est une relique des temps anciens et possède ses propres outils pour dévier la langue, l'influencer, et qui sait, la faire évoluer au cours du temps. La dyslexie est un acteur dans le théâtre violent du langage.

L'offre de la dyslexie : une impossibilité de dire, un défaut de langue qu'il faut happer avec une voix. La dyslexie est une barrière au langage qu'il faut chevaucher.

Si les mots nous mènent près du langage muet et meurent, ça ne veut pas dire du tout qu'il y ait échec de la parole, impuissance des mots, pas du tout : les mots simplement nous mènent au mystère et meurent, naturellement brûlés par notre souffle, dans la même combustion que nous et en passant avec nous. Ils meurent de nous dire *ce dont on ne peut parler* [...] Le silence le plus profond est une parole<sup>13</sup>.

La dyslexie nous fait sauter dans la langue. L'enfant s'élance par-dessus les mots pour trouver un espace où respirer. Il cherche une clairière libre où parler. S'il ne la trouve pas, un silence l'englobe, champ vide de consonnes et de voyelles qui ne résonnent plus. Mais avec de l'entraînement, le plaisir, les sauts toujours plus vertigineux. Il faut dire ce dont on ne peut parler. La parole jaillit des flammes de l'intimité. L'enfant navigue nerveux sur la mer de la langue, il ressent chaque vague comme une menace, chaque torrent de l'orthographe, chaque ouragan phonétique que provoque le simple contact de l'air avec les cordes vocales. C'est dans le silence que se forge un désir de parole, de répandre le feu de sa voix. Dans la bouche, l'entièreté de l'être patiente. L'enfant qui apprend une langue éprouve le vide du langage, son incapacité à le saisir complètement. Dans la caverne de sa gorge est suspendue une parole trouée, incomplète, mais bel et bien vivante.

---

<sup>12</sup> Valère Novarina. *Devant la parole*. Op. cit., p. 15.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 29.

## D

Valère Novarina décrit son contact avec le hongrois et ses sentiments que provoquent en lui cette langue inconnue. Cela « nous rappelle à chaque instant – nous fait concrètement toucher, tout au fond du langage – au fond du son de chaque syllabe mordue, entendue, mâchée et bue, notre premier étonnement de parler »<sup>14</sup>. Je garderai toujours un sentiment d'étrangeté vis-à-vis le français. À chaque mot, il fuit et revient dans une danse imprévisible. À chaque fois que j'écris, j'ai l'impression de sécher les larmes d'un enfant. Entre la douleur et le confort, voilà ma place dans la langue.

Certaines portions de terre ont disparu. Je cherche l'harmonie, la richesse et compose le casse-tête de la langue en sachant très bien qu'il me manque des morceaux. « Chaque langue s'ouvre comme un puits de mémoire »<sup>15</sup>. Dans mon corps git une épave sonore que je dois retrouver. La dyslexie opère par une traduction du réel, contact biaisé par nature avec l'extérieur. C'est dans ce renversement vers l'intérieur, par l'écriture, que je tends vers une nouvelle vérité subjective et profonde. Je plonge dans mon corps, au fond de la langue, dans la mémoire et l'oubli. « Ce qui libère l'esprit humain est son revers, sa chute »<sup>16</sup>. Je chute vers l'intérieur pour laisser agir la dyslexie, ce fleuve de mots qui provoque la noyade. Je commande l'écriture d'un sauvetage.

\* \* \*

Lorsque Novarina discute du patois, cela me fait penser à la dyslexie : « langue humiliée et victorieuse, langue qui se venge, qui invente et rit : langue *idiote* et

---

<sup>14</sup> Valère Novarina. *Une langue inconnue. Op. cit.*, p. 8.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 19.

*idiome* de la vengeance poétique qui renverse »<sup>17</sup>. La dyslexie est une forme de patois qui brise les conventions du français. Langue humiliée dans la classe à l'école, langue qui se venge en détruisant la charpente des mots. La dyslexie est une langue en mouvements, indomptable, où l'erreur prédomine sur l'action. Il n'est pas étonnant que j'évite encore aujourd'hui certains mots qui m'apparaissent dangereux. La dyslexie est une langue interne, cérébrale, qui échappe aux conventions académiques, qui esquive la force de la grammaire et de l'orthographe. Sa devise : la corruption. Cette langue particulière grandit chez certains enfants et infecte chaque phonème. Chaque son devient le théâtre d'un drame sonore, le jeu d'une variation. La dyslexie se réincarne sous chaque phrase, patiente et surgit dans la relation qu'on entretient avec notre voix et notre intimité. Novarina explique comment le dialecte est indépendant de la langue dominante. La dyslexie m'apparaît semblable. Le dialecte est :

[...] une langue buissonnière – qui n'a jamais supporté d'être mise en cage [...] c'est une langue que l'on parle sans avoir les notes, ni comme ça s'écrit : aucune graphie ne lui convient et elle peut donc mettre en mouvement dans un nouvel ordre et superposer en harmonique les sons les plus étranges<sup>18</sup>.

Le C devient un mensonge lorsqu'il se transforme et invente une langue étrangère. Je *ricole*. Tu *clisses*. Il *confle*. La dyslexie ne fait pas de différence entre une perceuse et une berceuse.

Je suis persuadé que la dyslexie est une langue à l'état natif qui a refusé de grandir. Peut-être naissons-nous tous dyslexiques, jonglant maladroitement avec les syllabes et que certains enfants perdent cet élément troublant de la langue en grandissant. La dyslexie serait un vestige de ces premiers moments de langue, vestige vivant encore chez l'adulte, et « ce qui revient hanter, c'est non pas la voix perdue de l'enfant [...] c'est la fidélité à l'enfance de la voix, au taire même de l'*infans*, celui

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 29.

qui ne parle pas mais découvre le monde dans le défaut de nomination »<sup>19</sup>. L'*infans* est la période de deux à trois ans où l'enfant n'a pas encore acquis le langage. Richard Millet cherche à témoigner de la tension de la langue, de son étrangeté à elle-même. Les mots peuvent apparaître soudainement d'une étrangeté terrifiante.

Enfant, il n'y avait rien en moi. Que de la peur, des monstres sonores et incompréhensibles. La dyslexie est liée à l'*infans* dans la mesure où le handicap provoque chez l'enfant une étrangeté vis-à-vis sa propre langue. La défaillance de la parole est une opportunité de retour, une visite à rebours sur les berges natales du langage. Les mots laissent des traces dans notre corps.

Entendus avant-hier pour la première fois, ou revenant des profondeurs de la petite enfance, étrangement familiers ou lumineusement incompréhensible, [les mots] ce sont comme des empreintes d'animaux en nous; ils sont imprimés dans notre chair et vivent dans l'espace entier du corps [...] La mémoire du langage n'est pas un *entrepôt dans la tête* mais elle est, au fond du corps, la marque<sup>20</sup>.

Enfant, je ressentais le drame du langage comme une puissance que je ne contrôlais pas. Mon identité a souffert de cette anormalité. À chaque fois qu'on évaluait mes compétences en français, c'était l'angoisse. Je ne voulais pas redoubler une année scolaire. Chaque évaluation me poussait contre le mur d'un mensonge. Un graffiti était peint au-dessus de ma tête. *Je ne sais pas comment écrire*. Les règles de grammaire, d'accord, d'orthographe, rien ne faisait du sens : « Car parler est un drame. Et les mots sont des personnages – et à la fin de *l'acte entier de la phrase*, quelque chose se dénoue, se délie – ou s'est au contraire étouffé, fermé et étranglé »<sup>21</sup>. Pour me protéger, j'ai appris à tricher en classe. Je développais déjà à 7 ans des techniques pour berner les professeurs. Je volais les copies des tests dans les armoires ou bien j'écrivais en avance les dissertations à la maison en prenant le soin de les corriger avec ma mère. Les épreuves d'écritures au primaire prenaient souvent

<sup>19</sup>Richard Millet. *La voix et l'ombre*. Paris : Gallimard, coll. « L'un et l'autre », 2012, p. 193.

<sup>20</sup> Valère Novarina. *Une langue inconnue*. *Op. cit.*, p. 30-31.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 33.

plusieurs journées. Il m'était donc possible de glisser des textes corrigés lors de l'examen. Je laissais quelques erreurs pour ne pas trop éveiller l'attention. Ensuite, je faisais semblant d'écrire. Je feignais l'écriture. Je me rappellerai toujours l'intervention d'une professeure qui m'amena hors de la classe, me questionna sur la performance d'une rédaction. Elle connaissait mes faiblesses en français dans les dictées en classe et soudainement, j'étais devenu un génie. J'ai appris à mentir. Mes tricheries devinrent plus performantes.

Au secondaire, il m'était possible de tricher dans toutes les matières. Paradoxalement, l'école m'a toujours semblé facile. J'ai piraté l'institution académique pour la mettre à ma main. Puis, j'ai cessé complètement de tricher au cégep et à l'université. Nous n'avions plus de dictées en classe. Mes travaux, je pouvais les faire dans le confort de la maison et prendre le temps que je voulais pour les rédiger.

Je rejette toute forme de rédaction minutée dans les institutions. C'est ridicule et violent. Je vomis les dissertations sous performance. Où est l'amour de la langue dans le sujet divisé d'une introduction ? Dans notre monde actuel, le dégoût de la lecture commence dans les dictées au primaire et se concrétise dans le texte argumentatif du ministère de l'Éducation. Ainsi, des milliers d'enfants tournent le dos à la beauté et à l'inventivité du français. À quand la fin de la performance des mots ?

## E

La langue ne sert pas à communiquer : « Nous finirons un jour muets à force de communiquer ; nous deviendrons enfin égaux aux animaux, car les animaux n'ont jamais parlé mais toujours communiqué très-très bien »<sup>22</sup>. Novarina rend légitime une langue personnelle qui ne communique pas, mais qui étale l'expérience humaine.

Le voyage de la parole à l'intérieur du corps fait appel à la survie. Il faut respirer pour vivre, souffler pour parler. Chaque locuteur développe son propre langage. Nous sommes des stylistes de la langue. « C'est ce que j'appelle "la langue à un" : une langue propre à chacun, un vocabulaire à soi et une liberté syntaxique, une manière singulière de respirer, d'articuler, de rythmer la phrase, une dépense charnelle, une joie dans la parole »<sup>23</sup>. La dyslexie est en fuite, mais s'inscrit néanmoins dans la langue. Elle ne peut s'affranchir totalement. C'est par la langue qu'elle se résout, par la langue qu'elle prend vie.

Je parle la dyslexie, réclame cette langue en lambeaux et libre. Je parle une langue qui est mienne et qui se transforme dans l'écriture. Je réclame le droit à l'erreur. À force d'appivoiser la faute, de la vivre, elle se corrige par elle-même. Elle perd son caractère menaçant. On se débarrasse des erreurs comme de la peau morte. Il n'y a plus de blessure. La plaie ouverte par le français s'est refermée par le jeu de l'écriture. Le français est une rencontre dont j'accepte le combat. Je ne me défile plus. Je n'ai plus peur de cette langue difforme qui sort de la norme. Je me débats vigoureusement dans la langue. J'embrasse le rythme saccadé de la dyslexie. Il n'y a rien qui m'émeut plus qu'un enfant qui apprend à parler. Chaque mot semble imprononçable, inaccessible. Et quand il prononce enfin *cheval* lorsqu'on lui raconte une histoire, on le couvre de bisous. C'est cet état d'ahurissement qu'on perd avec l'âge. La langue s'offre à nous comme une danse. Alors dansons.

---

<sup>22</sup> Valère Novarina. *Devant la parole*. *Op. cit.*, p. 13.

<sup>23</sup> Valère Novarina. *Une langue inconnue*. *Op. cit.*, p. 37-38.

## F

J'ai dû apprivoiser la bouche fumante du langage. À l'intérieur, les mots étaient des bêtes qui grognaient pour déformer le contact que j'avais avec la réalité. La dyslexie m'a appris à mordre le lexique, m'a offert des saveurs exquis et dégoûtantes qui m'ont mené à l'écriture.

La dyslexie, c'est avant tout se mordre les lèvres lorsqu'on est un enfant. Il est possible de s'étouffer en parlant. L'enfant est amené à chercher le bon mot, le mot vrai, celui qui attaque et satisfait la faim qui déchire le ventre. L'enfant est si vite trompé. Vigilant, il préfère se taire. Il développe une haine envers le français et retourne l'arme du crime contre son maître : la littérature. Moi-même pourchassé par l'erreur, chaque seconde, je ressens en double cette fuite de la langue, le creux profond que la dyslexie a ouvert dans mon corps. Enfant : creux couvert de larmes et de rage. Adulte : creux humide où repose l'amorce d'une écriture.

La dyslexie trompe la vigilance du langage. Creuse des tunnels profonds ouvrant des passages inconnus, des galeries effrayantes, des routes sonores où ma voix résonne et se perd. « Parler c'est faire l'expérience d'entrer et de sortir de la caverne du corps humain à chaque respiration »<sup>24</sup>. La parole ne se donne pas, elle se trouve. On plonge en soi suivant l'écho de notre voix. Des sonorités tribales patientent sous notre peau. Des minéraux attendent le jaillissement de la lumière.

J'ai trouvé dans le fond de moi une parole qui ne dort jamais, qui ne se donne pas, mais qui se prend, se touche, s'apprivoise. La dyslexie m'attend à chaque détour tapie dans l'ombre. C'est par la bouche que je crache le réel. « La parole avance dans le noir [...] nous le savons très bien avec nos mains dans la nuit : que le langage est le lieu d'apparition de l'espace »<sup>25</sup>. Novarina nous invite à descendre dans la caverne du corps, dans son ombre, pour toucher la langue avec la main. J'essaie alors de

---

<sup>24</sup> Valère Novarina. *Devant la parole*. *Op. cit.*, p. 18.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 19.

témoigner de ce passage à l'intérieur et je remonte jusqu'au premier moment de parole.

En vibrant dans la langue, la dyslexie a ouvert l'espace de l'écriture. Mon défaut de langue est la source première des mots. La naissance du monde s'est engagée à travers une parole déviée. La dyslexie m'a fait sentir le contact brusque de la parole au réel. C'est l'histoire d'une inadéquation dont aujourd'hui je défends la légitimité. « Notre parole est un trou dans le monde et notre bouche comme un appel d'air qui creuse un vide – et un renversement dans la création [...] Les choses que nous parlons, c'est pour les délivrer de la matière morte »<sup>26</sup>. J'utilise la force de la dyslexie pour me projeter et me protéger dans l'écriture, pour ensuite me débarrasser de cette peau morte, pour éliminer la faute de la page, vétuste relique que je m'oblige à jeter.

La défiguration qui anime les formes est un mouvement érotique, amoureux : sans cesse elle défait les figures convenus de l'autre et l'interroge, l'invente à nouveau, le réinvente à l'infini. En ce sens, elle est une pratique de l'étonnement. [...] la défiguration est tout à la fois dé-création et re-création permanente<sup>27</sup>.

Si j'utilise la dyslexie, c'est en canalisant la puissance de la déformation. Alors, il m'est possible de creuser un terrier dans la langue, de détruire les monuments de la beauté et de créer un renversement qui soit mien. L'équation me paraît évidente. Je laisse les erreurs de français me défigurer et m'écrire.

La langue est un territoire que l'on investit, une terre vaste dont il est impossible de cartographier chaque montagne, cours d'eau ou forêt. La dyslexie est un prétexte pour visiter cette terre trop grande pour soi. On oublie la proximité des arbres, la grandeur de l'imagination. Les mots m'apparaissent préalablement brisés par une force mystérieuse. Mon entrée dans le réel est biaisée. Je procède de manière inverse. Je ne cherche pas des phrases nouvelles, je ne crée pas un français déformé

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>27</sup> Évelyne Grossman. *Op. cit.*, p. 9.

par plaisir, mais je passe un temps incalculable à réparer une parole déconstruite qui émerge d'une profondeur, ce qu'on peut appeler *l'intimité*. Parfois, j'abandonne. Je laisse l'enfant parler, jouer dans la langue. J'écoute la victoire du passé. Un court instant, il gagne.

## G

J'ai la soif de l'espace. C'est dans mon corps que je trouve un horizon infini. Ma langue est une pièce encombrée, en désordre. À chaque fois que j'ouvre la bouche, je cherche une parole complète sans jamais l'atteindre. Alors je m'agrippe aux miettes lexicales, aux phonèmes désuets, à la recherche d'« une physique surnaturelle de la parole »<sup>28</sup>. J'explore dans le fond sans fin de ma voix un espace à colmater, un espace où je peux recoller des morceaux : « il s'agit de rendre le langage à ses sources respiratoires et plastiques, de faire entendre dans chaque lettre écrite les vibrations de la matière sonore, dans chaque syllabe prononcée sa puissance d'expansion dans l'espace »<sup>29</sup>. La dyslexie est une langue de l'intime, une langue-interne qui renverse les mots. La dyslexie antagonise l'individu devant sa propre voix. Elle s'affirme par le mensonge, la contradiction, la jambette phonétique. L'enfant en défaut de langue respire l'erreur, éprouve la radicalité du langage. Il développe des chemins déviés, des chemins de l'ombre. Il ne veut pas être aperçu lorsqu'il arrivera bon dernier à la course d'une dictée. Alors, il triche pour se faire oublier. Il se sent en exil, se consume devant la perfection des examens. Il est constitué d'une autre nature langagière, souvent incomprise. Pour éviter les fautes, aussi bien sacrifier toute la langue, ne plus écrire, tourner le dos au français. La dyslexie pousse l'enfant à l'exode. Les mots brûlent son corps. Seul, il affronte la mer indomptable de la langue. Seul, il trouve la route d'une communication nouvelle, le lieu d'un renversement ou, pire encore, il choisira le chemin de non-retour, le silence absolu, l'exil interminable, la mort définitive des mots.

La dyslexie est un poison qui infecte le corps entier : bouche, langue, yeux, oreilles, cerveau, mains, poumons. Le ventre se noue selon les contractions de la gorge. Les mots ont le pouvoir d'écraser ou d'émettre l'espace de la respiration.

---

<sup>28</sup> Valère Novarina. *Devant la parole*. *Op. cit.*, p. 22.

<sup>29</sup> Évelyne Grossman. *Op. cit.*, p. 19.

« Penser, parler, est un renversement [...] La pensée n'exprime pas mais livre passage ; elle soulève, fait basculer. Par le réel qu'elle trouve, la parole sort victorieuse. Le langage n'a pas de prise, il se débat »<sup>30</sup>. Si la parole trouve le réel pour le nommer, la parole dyslexique sort gagnante, se débat dans l'espace du langage.

La parole m'apparaît déjà renversée. Je redouble d'effort pour créer un équilibre où m'asseoir. J'invente une nouvelle jambe, une langue trépied. Les mots m'apparaissent comme des objets difformes qui tiennent par mégarde debout. Malgré son caractère étrange, la dyslexie ne s'échappe pas complètement de la langue. Avec une parole métamorphosée, elle raconte son défaut, elle délivre, s'enchaîne pour découvrir une vérité, lutte pour s'exprimer. Elle n'échappe pas au discours. La dyslexie cherche à exprimer son propre désastre. Elle est un appel. Il faut lui répondre.

\* \* \*

J'écris l'histoire des mots brisés. Ils crient mon nom, précèdent chaque évènement, me rappellent la fragilité de la vie. J'écris puisqu'il m'est possible d'entendre à nouveau le silence de l'enfant, le mutisme du bébé. Une parole ancienne me conduit « jusqu'au seuil et jusqu'à l'envers de mots »<sup>31</sup>. Plus que jamais, lorsque je tends l'oreille, j'entends le tambour vibrer sous les phrases. La parole brisée est un hurlement silencieux. La souffrance du langage est un état permanent. L'adulte reste à jamais enfant.

La traversée du langage est éprouvante. Il s'agit de renouer avec son corps. « La parole est le lien qui délivre [...] entre les mots et la parole et la pensée, il y a un combat, une lutte depuis toujours qui ne s'arrête pas. Dans toute parole, on entend cet enchaînement et ce déchaînement qui est notre délivrance par les mots »<sup>32</sup>. La

---

<sup>30</sup> Valère Novarina. *Devant la parole. Op. cit.*, p. 22.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 24.

dyslexie est une pensée qui attend dans l'esprit. Elle veille sur chaque mouvement de l'œil comme sur chaque clappement de langue. Sur le message, le handicap a une opinion. Je m'efforce de l'écouter. Je reste patient au seuil de la pensée. Cette parole m'apparaît déviée et belle. Lorsque je l'entends, elle respire par le mensonge. L'enfant doit lancer, prendre, reprendre les sons. Sous les syllabes il y a une trahison. L'erreur est un obstacle (qu'il faut sauter) et une terre brûlée (qu'il faut découvrir).

Ce que je prétends, c'est qu'il est possible de passer d'un à l'autre. Qu'il existe des passages, des rivières de secrets entre la faute et la correction. Le voyage à l'intérieur des mots est à la fois douloureux et passionnant. Le plaisir de l'intempérie, voilà ce que je réclame. « Par la parole, la délivrance. Le langage est une trajectoire, c'est le chemin de notre départ »<sup>33</sup>. Dire la dyslexie, l'écrire, lui donner vie dans le récit d'un jeune garçon, c'est choisir une délivrance. La dyslexie est un coup de fusil sur une piste de course. La faute du départ. On *disqualifie* les *dyslexiques*. On *disqualifie* les *dyslexiques*. On *disqualifie* les *dyslexiques*. Je prétends le contraire. Je revendique l'imperfection des dyslexiques qui aiment malgré tout écrire. Laissons vibrer l'erreur pour créer l'amour. L'enfant dyslexique doit courir avec une faute dans la bouche vers sa propre voix.

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 27.

## H

Je suis né d'un cri auquel j'ai répondu quand on m'a claqué les fesses. Notre mère hurle à l'accouchement. Le bébé s'harmonise à son cri et l'imité en laissant entrer l'air dans ses poumons. Notre premier contact à la parole est un cri. « Le petit corps, attaqué et déchiré par l'élément de l'air, suffoque dans l'air qui s'engouffre au même instant en lui et déploie ses poumons [...] La détresse originaire est l'inspiration »<sup>34</sup>. Il est intéressant de remonter à ce cri de l'origine comme le premier texte de la détresse. Cela me permet d'aborder la « pré-dyslexie ». Cette détresse s'est poursuivie dans mon enfance. Je parlais si peu. Je gardais tout à l'intérieur. Mes parents se sont inquiétés et ont consulté un médecin sans rien trouver. Quelque chose d'étrange gisait en moi. C'était des mots informes, incontrôlables.

La vraie langue était à l'extérieur de ma peau, dans la bouche des autres. Je la regardais de loin. Les casse-têtes, les plaisirs simples avec mes frères et ma sœur, le bruissement de la forêt me comblaient. Dès que je me suis mis à parler, j'ai mué. Sur les vidéos de mon enfance, je me revois défailir à cinq ans. C'était une voix éraillée plutôt effrayante qui me laisse encore aujourd'hui perplexe. Une vieille voix dans un corps neuf. Une voix d'un arrière-pays, d'une autre époque. Je n'ai pas mué à l'adolescence, tout se passait déjà à l'enfance.

Dès le début, je cherchais ma place dans la parole, ma voix, cette tonalité de l'intérieur. Les vidéos montrent la détresse de mon corps qui ne comprenait pas le français : « il y a une *voix perdue* lors de la mue des adolescents »<sup>35</sup>. Avant même de lire et d'écrire, je parlais cette voix perdue, étrange. Mon entrée dans le monde du langage fut un échec.

L'écriture est une occasion de redire ma naissance, de revisiter cette voix tremblante qui s'est éveillée dans le creux de mon thorax. Nous sommes « nés dans

---

<sup>34</sup> Pascal Quignard. *L'Origine de la danse*. Paris : Galilée, 2013, p. 42-43.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 36.

un cri dont la langue est l'élargissement »<sup>36</sup>. Le hurlement de la naissance résonne en écho dans la parole timide de l'enfant. Je la poursuis à l'éveil. Je ne manque aucune occasion de crier dans un mot et d'apposer mon oreille pour écouter ma voix trembler, rebondir, puis disparaître dans le silence du langage.

\* \* \*

Ma mère a joué un rôle essentiel dans l'éveil de cette voix qui cherchait à se posséder soi-même. « Nous sortons d'une voix aussi bien que d'un ventre »<sup>37</sup>. C'est la mère qui nomme le monde à notre place, évoque nos besoins selon nos pleurs et nos sourires, parle pour nous dans les premiers mois de notre vie. Elle est une voix sensible qui reflète notre visage muet. Avant même que vous lisiez ces mots, ma mère aura parcouru l'entièreté de cet ouvrage. Elle est au cœur de mon désir d'écriture. Elle agit comme un voile entre les mots et la réalité tout en liant mon handicap et le geste de l'écriture. Sans avoir de connaissance en neurologie, elle m'accompagne depuis le jeune âge et joue un rôle de médiation entre le défaut de langue et le besoin de communiquer. Cette présence est toujours en arrière-plan, dans l'ombre. Elle me corrige, m'encourage, me lit attentivement. Elle agit comme un filtre qui retient les fautes.

Enfant, je rejouais ma naissance avec ma mère, cet instant de la première parole. Toujours présente, elle me berce, m'accompagne dans le français, me pointe chaque mot croche, démasque chaque mensonge avec tendresse. Aujourd'hui, c'est moi qui lui apprends certaines définitions, certaines règles de grammaire obscures. Nous jouons avec les mots. Ma mère a le mérite de m'avoir accompagné dans chaque dictée, dans chaque examen maison ou projet de recherche. Je lui déverse mon texte. Elle est témoin de la première parole. J'écris d'abord pour ma mère, ensuite pour les autres. Elle est ma lectrice, mon privilège. J'espère sincèrement qu'elle va vivre

---

<sup>36</sup> Richard Millet. *La voix et l'ombre*. *Op. cit.*, p. 13.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 18.

jusqu'à l'âge de 100 ans, qu'elle m'accompagnera jusqu'à la fin dans mon écriture comme elle le fait depuis mon jeune âge.

La dyslexie, ma mère, mon enfance, différentes voix agissent dans le texte. Ma mère m'a encouragé, malgré les tricheries, à créer un espace dans la parole qui me convienne. Quel délice pour un enfant d'être enfin accompagné dans sa vengeance brutale contre le français. Elle m'amenait à trouver ma voix : « la voix est un élément supérieur, quoique fragile, de l'identité [...] La voix étant une peau intérieure que nous passons notre vie à retourner au plein jour »<sup>38</sup>. Étant atteint de dyslexie et de dysorthographe, c'est à l'intérieur des mots que je suis propulsé. Chaque syllabe est meurtrière. Très jeune, je me suis posé la question de la voix. La parole m'apparaît comme un autoportrait qu'on dévoile à la lumière du jour et des yeux. Sans le savoir, ma mère me transmettait cette passion de la langue française, me poussait sur le chemin de l'identité. C'est par mon ennemi, la langue, que je devais puiser de l'eau, trouver une source où m'abreuver. C'est cette langue que je retourne en plein jour et où il est possible d'être *moi*. Encore aujourd'hui, ma mère est la première à se lancer dans un dictionnaire pour comprendre un mot, comme si l'atteinte au réel était menacée. Je connais peu de gens qui ont le même souci d'exactitude.

Je suis conscient de cette trace. De cette empreinte laissée par la voix de ma mère. Elle relie l'enfant silencieux à mon présent bruyant. « Je porte la voix de ma mère comme une couleur invisible »<sup>39</sup>. Je cherche cette luminosité ancestrale. Un cri primaire est tourné vers le français. La mère représente l'avant-langage, l'origine d'un monde en naissance. Le hurlement de ma mère à l'accouchement a ouvert une porte. La dyslexie s'est glissée dans cette ouverture pour se réfugier dans mon corps d'enfant. La dyslexie me pousse chaque jour à l'intérieur d'une langue maternelle qui résiste où des lettres se bousculent pour marcher. Il y a une voix perdue dans notre corps qui agit en notre nom.

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 19.

Dès que j'ai ouvert la bouche pour parler, j'ai hésité. Je refusais d'élaborer ma pensée. Encore aujourd'hui, il m'arrive de stopper net une phrase puisqu'un mot refuse de collaborer. Les syllabes se mélangent. *Sponnatéité*. « Toute voix suppose un dédoublement grâce à quoi elle dévient un théâtre d'ombres où elle est tout à la fois actrice et spectatrice, suggérant que le locuteur devient la proie de sa propre voix qui le prive d'un sens »<sup>40</sup>. Alors, je répète le mot sans cesse jusqu'à ce qu'il se calme et se repositionne naturellement. *Sponnatéité, Spontané, Spontanéité*. Enfant, j'ai compris l'aspect insaisissable de la langue. En un tour de main, elle nous tourne et nous retourne sans cesse.

La voix se divise en deux pôles. Il y a une partie de moi qui parle, et l'autre qui se regarde parler, tomber, trébucher sur les syllabes d'un mot. Je ne me suis jamais senti parler français. Il m'a toujours semblé que je parle une autre langue légèrement déviée, non conforme, isolée dans un défaut. Je ne cherche pas à justifier la dyslexie, à créer l'erreur pour mon seul plaisir, à brûler le langage par le revers de sa chemise. Il y a dans l'impureté une dimension authentique que je refuse de supprimer. Alors, je plonge dans la faute pour agripper un désordre et lier des souvenirs.

L'écriture de la défiguration n'est en aucun cas une écriture de la déliaison [...] on aurait tort de ne voir dans ses écritures que l'œuvre de la pulsion de mort et son travail de rupture. Les écritures défigurées relèvent d'une érotique, d'une passion de liens à inventer, à recréer, pour arracher les enveloppes formelles et réinsuffler la vie dans les formes fossilisées ou châtrées de la langue (la pureté du style, le beau langage)<sup>41</sup>.

La langue nous rappelle sans cesse son impossible maîtrise. C'est à l'intérieur de la faute que je cherche le chemin de la pureté. Il y a longtemps que j'ai accepté la lumière et les noirceurs du français. Je navigue entre ces différents éclats de lumière. Il y a un creux dans la langue assez profond pour m'y installer confortablement. Lorsque je bredouille un mot, je m'assois dans l'ombre et ferme les yeux. « La voix

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>41</sup> Évelyne Grossman. *Op. cit.*, p. 48.

qui se perd n'est que le propre de la perte – la pureté de cette perte, le défaut du dire qui rend au visage sa mutité frémissante : celle de l'intention, ou du désir »<sup>42</sup>. Il y a dans mon écriture l'intention du bébé qui ne peut pas parler. Il s'exprime avec ses yeux globuleux, ses sourires. Il gigote ses jambes, agrippe l'air avec ses mains. Il veut tant répondre à la voix de sa mère qu'il frémit et lorsqu'un bruit s'émet de sa bouche, il jubile d'entendre sa propre voix. Enfin.

---

<sup>42</sup> Richard Millet. *La voix et l'ombre. Op. cit.*, p. 59.

# I

Investir le handicap est la seule action qui puisse contrer le désespoir. La parole est un éclat intérieur, lieu de multiples variations d'un ton. Dans cette voix dort un enfant malade du français. Lentement, se recompose en moi la ville de mon enfance, les premiers mots, une bouche exilée. C'est la langue oubliée qui m'intéresse, celle du handicap. Le droit de parole revient au bébé, lieu de révélation, premières traces d'une parole muette, balbutiements de la parole.

Le défaut de langue a deux axes de pouvoir. Le premier est la destruction. On se penche, se laisse écraser, on quitte la lecture, tout intérêt envers le français. On subit l'abandon, l'exil, la victoire de la dyslexie. L'autre nous plonge corps et âme dans le défaut où l'on construit une force brutale. On travaille avec le handicap et non contre lui.

Après une lourde chute, l'enfant veut s'exprimer, mais il reste muet. Il a trop mal. Au sol, il frotte son genou ensanglanté. Il se demande quand viendra la prochaine jambette lexicale. C'est la douleur qui parle. La dyslexie est un appel. Je dois trouver un moyen d'y répondre par l'écriture. Je me tourne vers l'intérieur, vers une démarche intime où chaque lettre devient un chemin à suivre, relançant l'enfant et l'adulte, mobilisant souvenir, rage et compassion.

La langue est un combat. Plus que jamais, je me retrouve conduit jusqu'à l'envers des mots. La parole dyslexique est un langage qui souffre. La dyslexie impose un état d'alerte mental. L'adulte reste à jamais un enfant de la langue, condition de l'*infans*, où il est perforé de silences dangereux, au bord d'un abîme qui avale tout mouvement de la bouche.

Seul désir, trouver « une langue capable de maintenir dans toute leur magnificence et singularité les bruits innombrables dont elle provient »<sup>43</sup>. Je cherche

---

<sup>43</sup> Richard Millet. *Le sentiment de la langue*. Seyssel : Champ Vallon, coll. « Recueil », 1986, p. 21.

à rendre l'intimité de la cassure, le secret des décombres. Je cherche une langue imparfaite, disloquée, les couleurs de la détresse qui prennent en feu dans la bouche. Je veux extirper les bruits intérieurs, lieu magnifique d'une singularité où la blessure des mots est vivante. Je désire vitaliser la dyslexie, montrer ses bruits innombrables et innovants. Ce n'est que dernièrement que je me suis mis à écouter la rumeur des mots brisés. Il y aura toujours une guerre, une déviation, la ruine d'un langage défait. C'est sur un éboulis que je fouille, que je suis traversé d'éblouissements. Avec la bouche, je mange chaque syllabe et cherche le triomphe. La dyslexie est un crayon permanent. Utilisons la puissance du handicap.

## J

J'opte pour la démarche de Louis Wolfson dans son récit *Le Schizo et les langues*. Atteint de schizophrénie, l'auteur ne tolère pas le son de sa langue maternelle. Alors dans sa folie, il entreprend un combat sans fin contre sa langue natale. Il morcèle l'anglais en convertissant les phonèmes pour les substituer avec les sons des autres langues. Ainsi viennent se mélanger le latin, le français, le russe, l'allemand, l'hébreu, le yiddish, etc. À certains niveaux, je me reconnais dans l'apprentissage de Wolfson :

Et c'était sans doute quelque ridicule pour le schizophrène que de commencer l'étude de plusieurs langues étrangères en vue de la lutte qu'il avait eue pour bien apprendre sa langue maternelle, ayant pu parler seulement à un âge plus attardé que la moyenne pour cette capacité. Et pour pouvoir lire convenablement cette langue, ça lui avait été une vraie bataille, ayant été incapable de diriger, de concentrer et de maintenir son attention de la moindre façon continue sur la matière de lecture, ayant trouvé celle-ci difficile à comprendre, sans intérêt, ni importance, et s'étant livré à des tics et à de mauvaises habitudes. En un mot, il n'avait pas aimé lire et sans doute parce qu'il ne l'avait guère pu<sup>44</sup>.

Wolfson exprime le besoin de métamorphoser l'anglais pour le rendre inoffensif. Pour contrer ces assauts répétitifs, il développe un amour pour les autres langues. À force de se lancer à l'intérieur d'un mot agressant, il fait des découvertes linguistiques. Et même à la fin, après de longs morcellements pour rendre l'anglais supportable, il croit pouvoir être à nouveau capable d'employer sa langue maternelle.

Je cherche à ma manière à calmer l'angoisse de ma langue natale et à la convertir dans une écriture qui puisse la nommer. J'ai besoin de rendre le français tolérable, de désamorcer la dyslexie au profit d'une écriture intime.

---

<sup>44</sup> Louis Wolfson. *Le Schizo et les langues*. France : Gallimard, coll. « Connaissance de l'Inconscient », 1970, p. 34.

Constamment, je traduis un handicap. Je le masque, le soustrais à tout regard. Enfant, j'ai commencé à tricher, à déjouer les règles des professeurs, à cacher mon défaut de langue dans mon corps. Aujourd'hui, il résonne dans ma main. Si je nie la dyslexie, comme l'enfant a essayé de nombreuses années sans jamais réussir, j'offre mon corps à la noyade. Le vide que provoque la dyslexie est un abîme dans lequel je peux tomber et pour jouer, j'investis une parole qui se soulève, volante et légère dans les courants d'air ascendants. La dyslexie a laissé un vide dans mon corps où il est possible de réapprendre à parler.

La dyslexie est une langue native qui refuse de grandir. Elle appelle le cœur, ne cesse de vouloir jouer avec les lettres. On peut lui répondre ou la renier. La dyslexie est une main qui vient cogner sur la porte du langage. Alors je me retourne et ouvre la voie au souvenir.

## K

Je tends entre deux zones paradoxales. « Toute voix humaine ayant l'abîme pour gosier et l'infini pour parole »<sup>45</sup>. Le trou creusé par la dyslexie a créé un besoin de parler, d'être écouté. En me repliant sur moi-même, je suis en contact intime avec une voix défaillante. Une langue brisée est en quête d'une réponse. C'est par l'écriture que je peux enfin tendre la main vers une histoire morcelée. Il y a une vérité dans la perte qui peut soulever les passions, répondre aux angoisses des enfants.

[...] quelque chose se dérobe dans la voix au moment où elle se déploie, et cette dérobade, ou dérobement, ce n'est pas du sens [...] c'est plutôt la voix se dérobant à elle-même, comme mes jambes sous moi, et qui propose l'éclat de sa vérité en tant que perte<sup>46</sup>.

Je peux être le témoin de ma propre perte. Je dois mettre en lumière les défauts de langue comme des indices de la condition humaine. Une tonalité qui fait défaut, dévoile. Un son strident, pointe. La voix est avant tout un théâtre d'émotions où se joue l'ambiguïté des frontières. La voix se propulse, se rompt, s'envole à nouveau pour ensuite se perdre. Elle a une peau qui s'étire et se rétracte. La voix est une dimension informe du passé qui renverse, envahit et bâtit une vérité.

La dyslexie se comprime, ne respecte pas la rentabilité du langage. Malgré tout, « la langue en tant qu'ultime recours contre la chute dans le temps »<sup>47</sup>, me permet de nommer la dyslexie. Je mobilise les fragments du français pour mettre pied à terre. Je me crée une petite place dans l'histoire où je proclame *voici un langage morcelé que je traîne dans ma main*. La puissance déformatrice de la dyslexie m'inscrit dans le souffle de l'écriture : « les enfants cloîtrés dans leur "forteresse intérieure", tous cherchent dans l'ombre la justesse d'une voix dont la sincérité soit l'élément

---

<sup>45</sup> Richard Millet. *La voix et l'ombre*. Op. cit., p. 82.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 84-85.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 102.

prophétique »<sup>48</sup>. La dyslexie me permet de témoigner, de dire *voilà le passage dans le corps où l'on entre et l'on sort*. Passage de jouissances et de douleurs.

Au fond de soi, il y a la justesse de la voix qui se cherche dans la parole un espace où s'installer. Une voix mélodieuse résonne dans ma tête et à l'écrit, elle me trahit. C'est dans cet espace invisible de la voix que je construis une entreprise de détournement. Je reviens à la charge par l'écriture. Les mots sont des balles de plomb qui trouent la page. Il me sera possible d'élaborer l'inouï du bredouillement. La dyslexie a une esthétique tremblotante. Son impureté radicale n'exclut en rien ma quête de la beauté. L'écriture est un envers de la voix que je découvre chaque jour avec jubilation. La dyslexie est un prétexte pour jouer avec les mots. Je veux être dans les mots, dans leur instabilité, dans leur faiblesse et leur puissance révélatrice. Je veux être un enfant à nouveau.

Se réapproprier le langage, c'est chasser les ténèbres de la parole pour mieux vibrer dans l'émotion, pour apercevoir enfin le visage d'un enfant qui apprend à parler. Avec le verbe, la voix brise le silence pour créer une clarté dans la nuit. Les blessures du langage existent pour nous faire ressentir notre besoin impondérable d'expression. La voix est « un vide peuplé de tous les mots que nous ne prononcerons pas »<sup>49</sup>. La démesure du silence est une rédemption pour celui qui tend la main. Reste à saisir un mot et à le déposer tendrement sur une page blanche.

\* \* \*

Je cherche un bruit intérieur. C'est un lieu magnifique où attend un enfant replié dans le souvenir : « je ne veux témoigner de rien, sinon d'une certaine tension de la langue, de sa plus ou moins grande étrangeté à elle-même »<sup>50</sup>. Millet décrit à la perfection mon projet d'écriture. Je veux jouer avec les blessures des mots comme

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>50</sup> Richard Millet. *Le sentiment de la langue. Op. cit.*, p. 21.

s'ils étaient des bêtes vivantes. Je donne une voix à la dyslexie pour montrer ses bruits inventifs. Je cherche surtout à me détacher de la perfection de la langue française. L'intimité que je souhaite est ailleurs. Pas exactement dans le français, mais à l'intérieur des mots fracturés. Je cherche l'exactitude d'une détresse, celle de l'enfant qui reste silencieux devant les lettres, ces signes mystérieux d'outre-tombe.

Je le sais, l'énigme de la langue est insolvable. Je m'efforce chaque jour de la résoudre. La dyslexie fracasse la langue. Un secret jaillit. J'ai l'intention de laisser agir la dyslexie, de la suivre jusque dans ses derniers retranchements. J'écoute la rumeur des mots cassés. À l'intérieur, il m'arrive de pleurer. Il y aura toujours une guerre, une déviation, la ruine d'un langage.

Je ne suis pas naïf. Je le sais bien que dans toute écriture, dans tout mouvement de la main comme de la langue, c'est le langage qui me regarde. Il me possède bien plus que je le manipule. Je le pousse et lui me repousse. C'est à l'écart que j'écris. Le défi est là : revenir. Je dois forcer le langage, écrire parfois comme les autres. Sur le chemin de la norme, je tombe, subis une entorse, mais j'écris : « je ne m'attache dans le langage qu'aux écarts, plus ou moins considérables, et aux entorses données à la norme »<sup>51</sup>. Écrire me permet avant tout de réduire l'écart entre le monde qui parle et la dyslexie qui *déparle*. Au plus près du défaut, j'œuvre avec lui. Au lieu d'avoir honte de mon handicap, je le caresse comme s'il s'agissait d'un prestige. Je me pavane dyslexique à l'intérieur de la langue française. Puis je tombe sur un joli mot que je m'empresse de botter. Son visage est amoché. Il me ressemble.

La dyslexie rompt le rythme de l'inspiration, me dévie de ma course. Soudain, c'est l'adulte qui lève les yeux de la page à la recherche du son exact qui fait défaut. Incapable de le saisir, un dictionnaire électronique m'aide à dominer la langue. Je rêve de m'effacer derrière la dyslexie (et l'écrire dans son ombre). Je la regarde de loin, bête puissante et terrifiante qui mange les sons pour les recracher en mille morceaux. Au haut du livre, un seul nom, un seul auteur : Dyslexie.

---

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 35.

## L

Lorsqu'on écrit mal, on se sent coupable. Rien ne me semble plus personnel qu'une faute de français. L'enfant est incapable de contrôler sa main qui tremble dans une dictée. Alors, il renonce, recule, quitte le monde de la parole. Il désespère. Il ne peut répondre aux attentes de sa mère et de ses professeurs. Sa honte n'a d'égale que son impuissance. « Je ne possède pas ma langue ; elle ne me dit pas qui je suis – sinon l'infime proie de la maladie de nommer, buée vite enlevée à la fraîcheur, à la transparence de la langue »<sup>52</sup>. Je ne pourrais jamais posséder ma langue natale. Elle restera toujours loin de moi. C'est avec beaucoup d'effort que je cours vers elle sans jamais l'atteindre. Je ne possède rien sauf une maladie qui nomme l'éphémère, ce qui s'étiole, s'effrite dans le creux d'une phrase. La dyslexie est une langue qui révèle une fragilité. Elle dresse paradoxalement une barrière insurmontable. Je la contourne. C'est le chemin le plus long, le plus dur. C'est ma route.

Après quelques années d'écriture, j'ai réalisé un jour que j'étais devenu bon en français. Meilleur que plusieurs de mes amis. Ça m'a tombé sur la tête : personne ne maîtrise totalement le français. Ça m'a donné l'envie d'écrire. « Dans l'amour de la langue, il n'est d'autre progrès que celui de cette maladie qui met à nu le langage »<sup>53</sup>. Dans un amour passionné, je mets à nu la dyslexie comme elle me met à nu à chaque faute d'orthographe. Malgré mon handicap, je ne suis pas différent des autres. Personne ne maîtrise le langage comme il le veut. Il glisse à chaque fois qu'on le prend comme un savon dans la main. Impossible de le saisir. Mais avec la dyslexie dans la poche, avec mon arme, je peux voyager. Je laisse progresser le handicap toujours plus loin pour avancer avec lui. Je partage avec la dyslexie le même amour fou du français. Une folie à deux.

---

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 38.

La dyslexie est le génie fou du langage. Elle invente, innove, détruit, reconstruit la langue dans un souffle sans fin. Elle résonne comme un tambour sur la peau du français. La dyslexie est un bruissement de langue, un puits sans fond d'étrangeté, une source intarissable de frémissements. Elle grelotte, perturbe la bienséance d'une phrase sans faute.

La dyslexie est un don de langue. J'ai hérité d'un langage vivant, menteur, hautement inventif. J'attèle l'animal du langage, le chevauche, profite de sa force. Souvent, je tombe. Souvent, j'ai mal. Puis, je chevauche encore la mort en claquant des talons et en criant JE SUIS VIVANT !

## M

Dans *L'écriture du désastre*, Maurice Blanchot est passé maître dans la reformulation perpétuelle où toute idée devient sphérique comme s'il agrippait un objet et le retournait sans cesse pour le scruter sous tous les angles. Dans son essai, il décrit le désastre antérieur à la mémoire. La mort a eu lieu, puis nous avons oublié. Nous sommes nés sur une terre brûlée qui a aujourd'hui disparu. Ainsi, lorsque je parle, c'est le désastre passé qui résonne en écho dans ma voix. « Ce n'est pas toi qui parleras ; laisse le désastre parler en toi, fût-ce par oubli ou par silence »<sup>54</sup>. Mon entreprise d'écriture a pour seul objectif de laisser parler la dyslexie, de laisser les bruits du silence venir à ma bouche. L'enfance a été pour la plupart oubliée, mais elle émerge bruyante dans le souvenir.

La dyslexie est une force de destruction. Elle a son histoire. « Il faut répéter : le désastre dé-crit. Ce qui ne signifie pas que le désastre, comme force d'écriture, s'en exclu, soit hors écriture, un hors-texte »<sup>55</sup>. Le défaut de langue a son droit de parole. « C'est le désastre obscur qui porte la lumière »<sup>56</sup>. Quel message d'espoir que de voir dans le désastre, nommé ici dyslexie, une sortie lumineuse. C'est en retournant la couverture des mots que je renoue avec l'enfant blessé. Il est au fond d'un puits. Il a mal. Ses mains sont tendues vers le ciel et implorent une présence chaleureuse. C'est le français qui le trouve seul à pleurer dans le noir : « Celui qui critique ou repousse le jeu, est déjà entré dans le jeu »<sup>57</sup>. Celui qui repousse la langue est déjà entré dans le jeu des mots. Lorsqu'on se cache dans la nuit, c'est le langage qui nous trouve. Le français ne me révèle pas, il me débusque.

---

<sup>54</sup> Maurice Blanchot. *L'écriture du désastre*. France : Gallimard, coll. « Blanche », 1980, p 12.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 21.

## N

Chaque erreur de français me renvoie à un temps qui n'existe plus, un lieu absent, un désastre antérieur où je suis impuissant. La dyslexie est une langue brûlée d'un autre siècle qui a convergé jusqu'à moi à la naissance et dont je suis aujourd'hui l'innocent témoin. L'heure approche où je dois écrire et parler, rejouer le désastre du passé, faire face à un monde dont je ne suis que l'aboutissement.

Oui : « Écrire pour avoir au moins ce sens : user les erreurs »<sup>58</sup>. La dyslexie gratte le vernis du français, use le langage pour en découvrir un autre. Notre parole se retrouve sous le poids d'une langue. Alors j'écris pour sortir de moi les erreurs sans jugement, pour ensuite les corriger. Je suis entre les deux. Entre l'erreur de français et la réécriture : « l'artiste fait le deuil de son unité, se reconnaît déchiré, et met en œuvre dans cette déchirure sa subjectivité. Ce déchirement est une détresse, et cependant par elle il est un chant, le point radiant de l'être et de la voix »<sup>59</sup>. La dyslexie me déchire et c'est dans cette fracture que je me reconnais. Des entrailles de la Terre, il m'est possible d'entendre un chant divin. La dyslexie m'a perforé et par ces ouvertures, j'entends vibrer des sons, ma voix intérieure aujourd'hui visible.

L'enfant a choisi de se taire, mais « se taire, c'est encore parler. Le silence est impossible »<sup>60</sup>. L'enfant a refusé de lire et d'écrire pour échapper aux conventions scolaires. Ce refus est d'abord une condition de l'écriture. « Écrire : refuser d'écrire – écrire par refus, de sorte qu'il suffit qu'on lui demande quelques mots pour qu'une sorte d'exclusion se prononce, comme si on l'obligeait à survivre, à se prêter à la vie pour continuer à mourir. Écrire par défaut »<sup>61</sup>. Sans ce refus d'écrire, je ne crois pas que je passerais des heures à construire des phrases avec des lettres (qui me mentent). À l'intérieur de mon corps, germait dans le noir un besoin d'écriture que je peine à

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>59</sup> Lapiere, René. *Figure de l'abandon*. Montréal : Les Herbes Rouges, coll. « Essai », 2002, p. 83.

<sup>60</sup> Maurice Blanchot. *Op. cit.*, p. 23.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 22.

retenir à la vie adulte. J'écris par *défaut* le *défaut* d'une langue. Je me prête aux jeux des mots. Suite de souffles et d'inspiration, je survis. « Ne pas écrire, effet d'écriture; comme une marque de la passivité »<sup>62</sup>. En déclarant la guerre au français dès mon enfance, je me suis inscrit dans une démarche d'écriture qui s'est réveillée à l'adolescence. L'acte même d'écrire n'est-il pas porteur de vie ? Il m'a été possible de tomber dans mon corps tout en restant debout sur un pont.

Je comprends le danger. Si je n'écris pas, je me laisse engloutir par l'erreur. Si je n'écris pas, le fleuve St-Laurent m'avale. L'adolescent n'a pas choisi la mort, mais l'amour du défaut de nomination. Je suis dyslexique. Je le répète. Je suis dyslexique. « Il met toute son énergie à ne pas écrire, pour que, écrivant, il écrive par défaillance, dans l'intensité de la défaillance »<sup>63</sup>. Je comprends pourquoi l'enfant a tourné le dos au monde des mots. C'est pour me permettre, à contre coup, d'écrire la défaillance de mon corps. La dyslexie a ouvert les pores de ma peau, des valves pour nourrir mes veines en oxygène. Je le sais maintenant, le silence du passé est une parole qui cherche un passage vers la lumière du présent. J'ai une responsabilité envers cet enfant silencieux. Je dois changer de statut, changer de temps pour lui permettre de parler.

\* \* \*

L'enfant muet cache en lui un secret comme si le silence était un voile qu'on déposait sur la parole. « Garder le silence. Le silence ne se garde pas, il est sans égard pour l'œuvre qui prétendrait le garder – il est l'exigence d'une attente »<sup>64</sup>. Cette idée me plaît. Derrière l'enfant qui refuse de parler se cache une œuvre que je dois découvrir. Un livre se construit dans le refoulement de la parole. Dans mon corps, il y a une « époque inénarrable, destinée à l'intermittence d'un langage déchargé de

---

<sup>62</sup> *Idem.*

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 51

parole, désapproprié, et qui est l'arrêt silencieux de ce à quoi sans obligation il faut cependant répondre »<sup>65</sup>. L'arrêt du langage chez l'enfant ne peut être narré et je me vois dans l'obligation d'y répondre. L'absence de parole est un lieu de révélation, reflet ancien de mon écriture. À force d'écrire, j'ai l'impression de bâtir une relation durable avec une époque éloignée. C'est le seul moyen que je connais pour aiguiser la vérité, la rendre plus juste. Je tends la main vers l'impossible réel de l'enfant.

En moi, une défaillance. « *Quand tout est dit, ce qui reste à dire est le désastre, ruine de parole, défaillance par l'écriture, rumeur qui murmure* »<sup>66</sup>. Tout a été déjà dit. Les professeurs m'ont donné de mauvaises notes en français au primaire. Je me suis buté à la colère que provoque l'apprentissage, à l'incompréhension de ma mère devant mes fautes répétitives. Tout a été confié à l'analyse, figé dans l'interprétation des neurologues. *Nous avons identifié son problème, il est dyslexique, dossier clos.* C'est tout le contraire. Je suis dyslexique et tout reste à être découvert. Quand tout a été dit, ce qui reste, c'est la parole défaillante de l'enfant qui me pousse à écrire.

Une part d'enfant reste en moi. Je ne cherche plus à m'éloigner de lui. J'ai le mystère de la parole dans la bouche. Je suis lié au défaut de langue et mon entreprise d'écriture part de ce mal fonctionnement.

Écrivain malgré lui : il ne s'agit pas d'écrire malgré ou contre soi dans un rapport de contradiction, voire d'incompatibilité à soi [...], mais dans une autre relation de laquelle *l'autre* s'éconduit et nous a toujours éconduits jusque dans le mouvement d'attrait<sup>67</sup>.

L'enfant a repoussé le français, a congédié ses intérêts envers la langue. C'est dans le silence qu'une écriture a pris forme pour devenir une puissante force de révélation. La dyslexie permet à l'adulte de renouer avec l'enfance à chaque mouvement des lettres. La dyslexie appelle « aux divertissements anagrammatiques, aux renversements acrobatiques destinés à multiplier les mots à l'infini sous prétexte

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>66</sup> *Idem.*

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 66.

de les corrompre »<sup>68</sup>. La déformation grammaticale m'apparaît comme une forme d'intelligence où il est possible de repenser le langage à zéro. Je choisis la souffrance innocente du français dans laquelle je peux jouer.

---

<sup>68</sup> *Idem.*

## O

Je veille à l'absence de langage. Un enfant qui ne parle pas est lié par nature à sa langue. Quelque chose manque. C'est l'adulte qui reste aux aguets. La parole viendra et il devra agir. « Écrire, c'est peut-être amener à la surface quelque chose comme du sens absent, accueillir la poussée passive qui n'est pas encore la pensée »<sup>69</sup>. Je suis le gardien d'une langue défigurée. J'essaie de restituer à l'écrit un passé muet. Un enfant patiente dans mon corps. Quand je l'appelle, il émet des sons. Je me fais l'interprète de ses silences et de ses grognements. J'écoute alors son histoire. Je l'attends à l'horizon avec quelques phrases en cadeau pour le consoler.

L'écriture occupe une place vitale dans ma vie. À force d'expériences sonores, je repousse dans ses derniers retranchements la folie du handicap. Si je n'écris pas, je laisse le champ libre aux bombardements de la dyslexie. Chaque mot est une balle. La bataille commence et se termine à chaque phrase.

Par la pensée, je m'approche de mon corps dédoublé. Je sombre dans mon enfance. Cette chute est une poussée, une rencontre impossible et magnifique. Je me dissous, me disperse à tout vent, me divise pour mieux comprendre. L'enfance m'apparaît alors comme irréelle, si lointaine, mais bien présente en moi. Je la touche avec l'imaginaire en racontant des histoires.

L'enfance est mortelle et se meurt dans notre corps. Plus je vieillis, plus elle s'éloigne, plus il m'est difficile de l'entendre. La main de l'enfant glisse de la mienne. Il tombe. Je m'efforce de recueillir sa parole pure et inégale, seule trace que je peux porter vers l'avenir. C'est paradoxal, l'enfance s'étirole peu à peu et j'ai toujours la dyslexie dans la bouche comme l'empreinte d'un ancien malaise. Pourtant, je n'ai jamais été aussi libre dans le français. L'écriture me permet de tolérer

---

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 71.

l'ambiguïté du handicap. C'est l'enfant qui encourage mes mains à agir, à saisir cette chance et à pousser dans le français mes recherches.

\* \* \*

Il y a une certaine violence dans le geste de l'écriture. Se battre ainsi avec son esprit pour nommer le monde, se réserver le droit absolu de raconter, ça peut paraître ambitieux, naïf ou prétentieux. J'écris avant tout pour ne pas tomber au combat. « L'écriture est déjà (encore) violence : ce qu'il y a de rupture, brisure, morcellement, le déchirement du déchiré dans chaque fragment, singularité aigüe, pointe acérée »<sup>70</sup>. Il y a un combat sourd dans la patience des souvenirs. Chaque soldat du passé cherche à jaillir dans la réalité. Mes soldats sont des mots. Voilà pourquoi j'écris. Je les retiens, canalise leur force. Avec la dyslexie, je témoigne du silence de *l'infans*, je déchiffre le chemin de la mémoire dans une forêt hostile. L'enfant est tapi sous les branches, dans les racines et les feuillages verdoyants. Même si je creuse et ne le rejoins jamais, je sens sa présence vivante derrière les arbres qui se dressent comme d'immenses barrières sonores. C'est à travers la forêt que l'on se parle en écho. Sans se voir, le souffle transporte notre voix.

Dans ma gorge, un jeu continu se poursuit entre la parole et l'absence de parole. L'enfant agit dans l'ombre et son silence est un cri d'alarme. Il y a un feu dans le français. Rien n'est assez liquide pour l'éteindre. L'écriture atténue sa virulence. C'est tout. Alors, je construis des ponts de métal brûlants entre les rives du passé et du présent. « Le silence est peut-être un mot, un mot paradoxal, le mutisme du mot [...], mais nous sentons bien qu'il passe par le cri, le cri sans voix, qui tranche sur toute parole [...] Le cri, comme l'écriture [...] tend à excéder tout langage »<sup>71</sup>. Je suis à l'écoute du silence, à l'écoute des nuits où l'enfant crie sans émettre un son. Je dois

---

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 86.

alors tendre l'oreille et me mettre au travail devant une page blanche. Le silence de l'enfant nourrit le silence de l'écrivain. Les mots oubliés sont bruyants.

Blanchot nous invite à reconnaître dans l'oubli une trace disparue, un désastre qui a déjà eu lieu ailleurs. Écrire répondrait à cet appel qui n'a pas d'adresse. Écrire pour restaurer la vérité, lui donner une place. Ce testament, forme de détournement, agit par le transfert, dépose le souvenir dans l'espace littéraire. Souvenir qui n'est surtout pas fixe, mais en constant mouvement.

L'offre de la dyslexie est un langage désarticulé, fragmentaire, incomplet où le besoin de combler les brèches devient une nécessité. Je refuse d'abandonner des mots blessés sur le front. J'erre alors entre les corps morts pour recueillir les derniers témoignages. L'imperfection est une porte ouverte sur la parole.

\* \* \*

Pour écrire, j'ai dû vivre longtemps sur les décombres du français. Des ruines assez solides pour résister au temps où je pourrais bâtir une parole monumentale et enfin éclore. « Il faut attendre les révoltes venues des profondeurs, puis les dissidents, les écrits clandestins, pour que les perspectives s'ouvrent, pour que, des décombres, les paroles ruinées se fassent entendre, traversent le silence »<sup>72</sup>. L'enfant a écarté le français toute son enfance. Il a poussé les mots dans un trou, puis a rejeté la terre pour ainsi respirer à l'écart du langage. En trichant, il ne faisait que détourner l'attention des professeurs pour masquer le meurtre de sa langue natale. Des années plus tard, l'adolescent a perçu un grognement des profondeurs et c'est clandestinement qu'il a commencé à déterrer les monstres de la terre, à écrire cette parole vibrante du cœur. « Ni lire, ni écrire, ni parler, ce n'est pas le mutisme, c'est peut-être le murmure inouï : grondement et silence »<sup>73</sup>. Il me fallait un long moment de silence pour que je puisse utiliser ultérieurement les saveurs du français. Aujourd'hui, les mots brisés me

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 154-155.

protègent contre l'érosion. J'ai appris à crier à travers les mots. C'est avec eux que je construis d'immenses cathédrales sonores pour me protéger des intempéries. Le véhicule du langage se détruit et se reconstruit au fil du temps, au profit d'un texte.

Il est pertinent d'écouter cette langue disparue de l'enfant. Je cherche à raviver la signification du langage d'aujourd'hui. J'aimerais un jour créer l'étymologie de la dyslexie, lui consacrer un dictionnaire en entier, la considérer comme une langue à part entière. Je vois l'écriture comme un défi inquiétant que le handicap stimule. La perturbation de la langue pousse des enfants hors du langage. Certains deviendront acteurs, chanteurs, enseignants, d'autres écrivains. « Confiant dans le langage entendu comme le défi provocant qui nous a été confié »<sup>74</sup>. Malgré toute la douleur causée par la dyslexie, j'ai une confiance inébranlable : un secret jaillira pour dominer la langue. Des feuilles s'accumulent sur la table. Elles sont noircies. Le léger triomphe des mots.

---

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 202.

## P

Dans ses multiples romans, Pierre Guyotat n'hésite pas à tailler les mots, les mettre en pièce en travaillant sur le rythme. Il est un criminel de l'écriture. Ses mots sont troués, sonores. « Un texte sans invention de mots, à quoi bon ! »<sup>75</sup>. Une force destructrice agit sur son langage. Son travail m'invite à laisser agir la capacité glissante de la dyslexie. Guyotat cherche les racines des mots et utilise notamment l'apostrophe pour couper le son dans la bouche. « Ce que j'ai recherché et trouvé, c'est donc la langue du crime, celle des organes qui tuent »<sup>76</sup>. Le langage cherche la voix dans notre corps, voix prisonnière des poumons, voix qui ne s'appartient pas tout à fait à elle-même. C'est peut-être ce qui rend le discours possible, une voix qui ne s'appartient pas. Une voix tremblotante qui se cherche est immédiatement relayée par une émotion qui se rétracte ou se déploie. Cette voix est dans le corps comme un os dans la terre. La voix nous permet de remonter le temps en liant le souffle au souvenir.

Guyotat nous invite à aller au plus profond de la langue pour nous révolter. « Encore faut-il être allé profond dans la langue et dans le reste pour pouvoir y agir, pour se révolter contre, contre ce qui vous fait créer, contre ce don lui-même, contre le cerveau qui l'agit »<sup>77</sup>. Il faut creuser dans le relief du français pour donner de l'air aux mots. Il faut surtout renoncer au sens exact, aux phrases usuelles : « à quoi bon écrire si c'est pour reproduire le langage de tous les jours ? »<sup>78</sup>. De toute manière, les langues sont déjà impures. Elles ne sont pas pures comme on le laisse croire aux enfants du primaire. Le dictionnaire tente de figer la terminologie sans réellement y parvenir. Les langues changent, se transforment au cours du temps, aussi bien participer au saccage de la belle langue.

---

<sup>75</sup> Pierre Guyotat. *Vivre*. Paris : Denoël, coll. « Folio », 2003, p. 132.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 222.

<sup>77</sup> Pierre Guyotat. *Explications : entretiens avec Marianne Alphant*. Paris : Léo Scheer, 2000, p. 17.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 165.

La langue française a laissé un cratère en moi. La dyslexie a participé à cette explosion vocale. Je m'efforce de faire entendre ce boom sonore, le big-bang de la dyslexie, non seulement dans les mots, mais aussi dans les émotions. Je suis devenu un écrivain puisque des lettres m'ont semblé trop lourdes à porter.

Les enfants dyslexiques sont mis plus vite en contact avec les limites du langage. Jeune, j'ai commencé à faire des calculs. J'évitais certains sons, certaines syllabes dans les dictées. J'écrivais neutre même si tout en moi bouillait. Il avait un prix à payer pour un tel mensonge. Mes premières ébauches d'écriture ont été des *tricheries*. Dans ce dernier mot, on y en trouve un autre : *riche*. C'est le sacrifice, la dette que laisse en soi la dyslexie. « Une expression courante mais à moi particulièrement insupportable : "*Il n'y a pas de mot pour le dire*" ; hélas, non, il y a toujours un mot pour le dire; pour dire le pire »<sup>79</sup>. C'est ce que je m'efforce de faire, de dire le pire de la langue française, ma douce amante, cette lumière qui refuse de s'éteindre. Alors je souffle et ma voix glisse dans la nuit pour nommer un handicap.

---

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 169.

## Q

La passion du saccage, on la trouve aussi dans *Le théâtre et son double*. Antonin Artaud en vient à l'idée qu'il faut « Briser le langage pour toucher la vie »<sup>80</sup>. Il veut créer une métaphysique du langage et pirater la langue utilitaire. Artaud cherche une incantation, un théâtre qui réveille les nerfs et le cœur, une « Parole d'avant les mots »<sup>81</sup>. C'est en retournant dans cet espace dyslexique, halo de lumière aveuglant d'avant les mots, que je réussis à inventer une cosmologie langagière qui m'est propre.

Il est possible de rompre avec les conventions. « Il faut bien admettre même au point de vue de l'Occident que la parole s'est ossifiée, que les mots, que tous les mots sont gelés, sont engoncés dans leur signification, dans une terminologie schématique et restreinte »<sup>82</sup>. La dyslexie est une opportunité de briser le langage usuel des mots, d'ouvrir la porte magique de la formation des langues. « Le théâtre, comme la parole, a besoin qu'on le laisse libre »<sup>83</sup>. Prisonnière du temps, du passé, la mémoire a besoin d'oxygène. La mobilisation du souvenir doit être possédée par une action immédiate.

On doit sentir la violence du langage. Il faut rendre au langage son pouvoir d'action, sa magie, son indépendance. Lorsqu'on extirpe des souvenirs passés pour les faire jaillir au présent, personne ne sort indemne de cette troublante expérience. J'ai besoin d'un langage qui m'éveille et réveille mon écriture. En rompant les mots, en ouvrant l'armature des phrases, je fouille la langue pour y trouver une identité profonde.

Je dois rendre aux souvenirs leur propre langage. Il s'agit de meubler avec des mots l'espace intérieur de la mémoire. Il s'agit de retrouver un langage qui n'appartient ni à la psychologie, ni même à la maladie, mais propre à l'enfant

---

<sup>80</sup> Antonin Artaud. *Le théâtre et son double*. Paris : Gallimard, coll. « Folio Essais », 1985, p. 19.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 184.

dyslexique. D'une certaine manière, il faut fracasser l'assujettissement intellectuel du handicap, foudroyer le moule du français à l'école pour trouver un sens nouveau à la maladie. Un sens profond et personnel. Sous les pierres se cachent des mots de l'enfance. En s'approchant, on explore les limites de la parole, l'origine d'un départ, cette parole naissante prisonnière des yeux, des mains et du cri.

## R

Shoshana Felman a étudié la folie en littérature. Elle a insisté pour restituer à la démente son propre langage perdu. Felman s'est intéressée au cas de Gérard de Nerval qui recherchait un langage magique. Il a abandonné le langage humain et c'est à l'asile de fous, grâce à un compagnon silencieux, que Nerval a retrouvé la parole. « Dans le mutisme du pauvre fou, Nerval puise la force non seulement de recommencer à parler, mais aussi de devenir lui-même donateur, dispensateur de parole »<sup>84</sup>. Nerval a délaissé son langage magique pour retrouver le langage humain, langage nécessairement imparfait où des lettres manquent. « Le langage humain, à l'encontre de "l'alphabet magique", implique, justement, une acceptation de la rupture, de la déchirure. "Ces caractères jaunés" sont précisément parlant à partir du manque qui les fonde »<sup>85</sup>. Il en est de même pour la dyslexie où chaque erreur me pousse dans une langue magique, une langue que je suis le seul à parler. Avec l'écriture et la lecture, je tombe. Avec la réécriture, je m'extirpe de cet alphabet magique pour corriger momentanément le handicap. Cela tient jusqu'à la prochaine folie de mots. Alors, je reste à l'affût, crayon en main. Mon seul espoir : l'autocorrection.

Felman souligne à propos d'*Aurélia* de Nerval que :

[...] faire une œuvre où la parole ne soit pas un savoir, mais un apprentissage; faire un livre où l'écriture se recherche et marque le drame de son propre passage [...] reconnaître que la lettre perdue ne sera pas retrouvée; c'était accepter de se contenter d'une "gamme dissonante", d'un alphabet incomplet, déficient, pour dire l'indicible, et entreprendre pourtant de noter le silence, de fixer le vertige<sup>86</sup>.

---

<sup>84</sup> Shoshana Felman. *La folie et la chose littéraire*. Paris : Édition du Seuil, coll. « Pierres vives », 1978, p. 75.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 77.

Un jour j'ai accepté que le langage ne cesserait jamais de me tromper, que le langage ne pourrait jamais traduire totalement mon expérience, que le creux difforme des lettres était un jeu. J'ai alors commencé à écrire, à partager ma vision *dyslexique* et incomplète de la langue française. C'est la dyslexie qui me rend vulnérable et c'est à travers son alphabet magique que je peux m'approcher d'un langage humain, ce langage tourné vers les autres et non vers sa propre folie.

Pour comprendre l'incompréhension de l'enfant, je dois entrer en relation avec lui, vivre en duo l'erreur inhumaine du français « Le passé, ce n'est pas ce qui s'est passé, mais ce qui sans cesse se passe et nous passe, ce qui sans cesse se répète en tant que Présent disparu »<sup>87</sup>. La dyslexie est un langage profondément enfoui dans le passé qui à tout moment surgit dans une phrase. Elle est un artéfact d'un autre siècle, vestige d'une langue folle et inconnue. Aujourd'hui disparue, elle continue néanmoins d'agir.

Les codes mystérieux de la dyslexie prennent acte dans le corps de jeunes innocents. Ils sont possédés par un alphabet magique et noir. « La guérison commence, ainsi, par la découverte de l'autre »<sup>88</sup>. C'est en considérant l'écriture comme une adresse à l'autre, c'est lorsque je témoigne de la dyslexie qu'il est intéressant d'écrire. En désirant montrer, *voilà comment j'œuvre dans les mots*, j'ai trouvé une impulsion folle et réjouissante de communiquer mon expérience langagière.

Comme le mentionne Felman : « Or, que ce discours sur la folie soit une façon de dire "je" : un cri du sujet, qui, se disant "fou", revendique un sens à sa propre folie et se revendique un statut d'exception [...] *parler de la folie*, c'est toujours, en fait, *dénier la folie* »<sup>89</sup>. Parler de la dyslexie, se déclarer dyslexique, c'est avant tout un moyen de se délier du handicap, libérer le sujet, extirper le défaut pour le scruter derrière une glace, le sortir du corps un court instant pour l'observer tourner dans la

---

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 347.

littérature. En me déclarant dyslexique, je prends une distance vis-à-vis mon corps, seule façon de se voir. Parler de la dyslexie, la laisser agir dans un texte, c'est permettre une rencontre, une expérience où les mots semblent s'examiner eux-mêmes. « Si la littérature, de son lieu spécifique, nous renseigne sur la folie, la folie peut-elle à son tour nous renseigner sur la chose littéraire ? »<sup>90</sup>. Voilà la question que je me pose chaque jour. La dyslexie peut-elle nous renseigner sur le métier d'écrivain, sur l'expérience humaine du langage, et plus largement sur la rencontre du sujet avec la littérature ?

---

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 349.

## S

La phrase, de la majuscule au point, est un lieu d'expérience. Elle est hospitalière. Elle accueille autant l'adresse, la folie, la perfection, les fautes de français. Le mot est une surface intime, une unité vivante disponible pour l'enfant qui désire s'amuser. La parole est son carré de sable. Dans *Chercher une phrase*, Pierre Alférie voit la phrase comme une action qui instaure une relation et permet une rétrospection. Produire une phrase ne décrit pas, elle invente une expérience. En écrivant, j'instaure une nouvelle relation avec mes souvenirs. La dyslexie est une fondation craquée. Il me reste l'introspection pour réactiver le passé, pour réanimer les souvenirs au présent dans une phrase qui agit.

Au contact de la langue maternelle, on éprouve une sensation d'origine. « La littérature commence quand l'adhérence à la langue maternelle, son immanence, est conjurée »<sup>91</sup>. Inventer des phrases pour combler un vide, c'est reculer vers l'origine, vers une langue natale retirée dans ses profonds retranchements. Si je veux dialoguer avec la dyslexie, je dois plonger dans ma mémoire, je dois retrouver les mots de mon enfance.

Les fautes de français me permettent d'entrer en contact direct avec l'enfant. Les erreurs restent identiques à travers les années. En moi : des mots menteurs figés à jamais dans mon corps. À chaque instant, à l'oral, à l'écrit ou même lorsque j'écoute une conversation, je me pose les questions du français : « c'est la phrase qui s'impose comme expérience, comme seule forme capable de contenir son propre passé »<sup>92</sup>. C'est par la phrase, en écrivant, que je peux rejouer, corriger la dyslexie, inventer une nouvelle expérience langagière. « On ne peut chercher une phrase qu'au moyen d'autres phrases »<sup>93</sup>. Je ne peux chercher à dire la dyslexie qu'au moyen de ses

---

<sup>91</sup> Pierre Alférie. *Chercher une phrase*. Paris : Christian Bourgois Éditeur, coll. « Titres », 2007, p. 17.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 46.

propres dysfonctionnements. En laissait œuvrer la dyslexie à l'intérieur d'une phrase, ce n'est plus moi qui trébuche, mais la dyslexie elle-même qui tombe. Je m'amuse à la remettre debout, à la pousser et à la voir trébucher à nouveau. Cette dissociation est positive, productive de sens.

Enfant, j'ai ressenti de la haine envers le français. Il faut voir cette émotion comme un mouvement instigateur. La recherche de liberté consiste à traverser l'univers bouillant de la dyslexie et à accepter la transformation inévitable du français. D'une certaine manière, la dyslexie révoque de ses fonctions le français du dictionnaire pour inventer sa propre langue. Les erreurs répétitives ont développé chez moi un réflexe d'écriture. J'écris parce qu'il m'est impossible de maîtriser ma langue natale convenablement. Écrire me donne de l'air : « souffler un mot, être soufflé par une phrase, c'est respirer à fond »<sup>94</sup>. J'écris parce que je fais des erreurs en français. Je n'ai plus honte. Je réclame le droit à l'erreur grammaticale. À la réécriture, elles disparaîtront.

\* \* \*

En inventant des phrases, je stabilise le bousculement du français dans mon corps. Dans tout chaos réside un ordre. Une page blanche est le dépositaire bénéfique de la dyslexie. Laissons la folie s'amuser un peu. Laissons l'enfant s'inventer sa propre cosmologie langagière, s'inventer les mots d'un *au-delà*.

Écrire est pulsif autant que les balbutiements du jeune enfant, qui entre dans la langue en ahanant : il lutte avec les bruits du monde en les absorbant dans ses jeux de bouche, de langue et de palais d'où sortent comme par miracle les souffles et les sons qui lui apprennent à maîtriser ses peurs, à en jouir, même, dans la voix qu'il pousse plus haut, plus loin, plus fort que le bruissement qui lui viennent d'au-delà... Il s'invente un *au-delà* propre, dont les mots pas encore mots battent la mesure dans ses

---

<sup>94</sup> Pierre Ouellet. *De l'air*. Montréal : Éditions du Noroît, coll. « Chemins de traverse », 2014, p. 15.

veines et sur ses lèvres : un paradis vocal [...] Il faut parler plus fort que le monde qui cherche à nous faire taire<sup>95</sup>.

Je dois parler plus fort que la dyslexie qui cherche à me taire. L'écriture est une impulsion, une manière de respirer et de chanter mon enfance. Les phrases sont conçues selon des normes et des lois et la dyslexie joue avec les frontières. Elle se manifeste par l'intérieur, par les lettres, pour signifier sa présence. Je ne dois pas m'arrêter devant cette imposture. Je veux étendre le langage sur la page malgré son défaut. J'appose une marque.

Prendre son propre pouls dans la langue vivante, celui du monde dans le grand vacarme que chaque mot et chaque phrase nous font entendre, voilà ce qu'on appelle écrire : ausculter l'être dans son parler le plus secret, qui est aussi le plus bruyant, le plus assourdissant<sup>96</sup>.

Je veux prendre le pouls de la dyslexie, me régaler des sons bruyants de mon intimité. La voix de l'adulte et de l'enfant se tressent avec celle de la dyslexie pour former une singularité propre à mon désir d'écriture. En écrivant, je signe un pacte avec mon handicap, celui de rompre son pouvoir, d'anéantir le cycle répétitif des fautes. Je ne veux plus être intimidé par le français. Lorsque l'erreur se présente, elle doit provoquer le jeu du langage.

---

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 16-17.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 19.

## T

Dans l'essai *Un nom sur le bout de la langue*, Pascal Quignard relate un conte où la défaillance du langage est la source de l'action. À force de s'essayer au langage, les protagonistes réussissent à briser et à nommer le silence pour créer un renversement. Chaque homme et chaque femme ont pour destin cette traversée du défaut de la langue. « Les enfants, comme les écrivains, sont les habitants de ce défaut. Les enfants séjournent durant au moins sept années dans cette défaillance que le mot même d'enfance signifie »<sup>97</sup>. La dyslexie séjourne éternellement dans cette défaillance. Une partie de moi restera toujours enfant. C'est le handicap qui me pousse dans une maison en ruine. Je ne peux fuir cette anomalie qui me rattrape à chaque instant. Avec la dysfonction, l'enfant est honteux. Cette émotion se transforme en énergie à l'âge adulte où le geste de l'écriture plonge dans la faiblesse pour y trouver une force. Un jour l'enfant parlera et c'est dans cet espoir que je cherche les yeux du langage, les mots qui refusent d'obéir.

Pour Quignard, écrire c'est tendre la main vers les mots qui patientent sur le bout de la langue.

Tous les noms se tiennent sur le bout de la langue. L'art est de savoir les convoquer quand il faut et pour une cause qui en revivifie les corps minuscules et noirs. L'oreille, l'œil et les doigts attendent en rond, comme la bouche, ce mot que le regard cherche à la fois intensément et nulle part, plus loin que le corps, dans le fond de l'air. La main qui écrit est plutôt une main qui fouille le langage survivant, qui se crispe, s'énerve, qui du bout des doigts le mendie [...] Sur le "bout" de la langue : quelque chose germe sans fleurir. Quelque chose pousse sans venir sur les lèvres de celui qui épie dans le silence. C'est le "bouton" de la floraison invisible de la langue qui se tient debout sur la bouche<sup>98</sup>.

---

<sup>97</sup> Pascal Quignard. *Le nom sur le bout de la langue*. Paris : P.O.L, coll. « Folio », 1993, p. 9-10.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 12-13.

Lorsqu'on parle ou écrit, nous tenons une promesse envers la langue, celle de danser. Danse de rapprochement et de fuite. Danse d'apparition et d'effacement. Si le langage s'acquiert, il peut parfois nous abandonner à tout âge. Les personnes âgées éprouvent les mêmes sensations de perte que les enfants lorsque la mémoire faillit. Des gens tombent dans une zone intermittente, attendent un mot qui ne vient pas et plongent en soi sans savoir si le mot va obéir.

C'est la détresse propre au langage humain. C'est la détresse devant ce qui est acquis. Le nom sur le bout de la langue nous rappelle que le langage n'est pas en nous un acte réflexe. Que nous ne sommes pas des bêtes qui parlent comme elles voient<sup>99</sup>.

Si les dyslexiques peuvent se buter à un son, le mot retrouvé écarquille les yeux. Une joie insoupçonnée accompagne la réappropriation. « Tout mot retrouvé est une merveille »<sup>100</sup>. Je m'intéresse à cette langue qui refuse de collaborer. Sans outil, l'enfant tombait dans l'abîme de la gorge comme si la défaillance d'un mot provoquait chez lui une chute vertigineuse. En se recroquevillant à l'intérieur de soi, dans le silence, sans le savoir, l'enfant allait dans le lieu le plus intime de la parole : le corps. « Qu'un mot puisse être perdu, cela veut dire : la langue n'est pas nous-mêmes. Que la langue en nous est acquise, cela veut dire : nous pouvons connaître son abandon »<sup>101</sup>. Abandonné par la langue, l'enfant croyait quitter le monde du langage en refusant de parler, quand en fait, il se dirigeait, les yeux bandés, vers la demeure silencieuse des mots. L'intérieur du corps est un lieu intime où patientent les envolées futures de la voix. C'est dans le silence qu'on peut trouver un mot vrai, que l'on construit une identité face à ce blanc silencieux de notre naissance. Reste à souffler sur la braise du langage et naître par le son. Les cordes vocales vibrent. Nous voilà vivants.

---

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 57.

\* \* \*

L'humain naît par la défaillance. C'est en traversant le défaut que provoque la langue qu'un enfant trouve sa propre voix. Ce défaut ne le quitte jamais. Parfois, les mots refusent d'obéir. Nous nous soumettons à sa dictature grammaticale. Chez certains enfants, le défaut de langue accapare tout l'espace dans la bouche pour former un silence troublant. Quignard nous raconte comment il a cessé de parler. « Je devins ce silence, cet enfant en "retenue" dans le mot absent »<sup>102</sup>. J'ai les mêmes désirs que cet auteur. Je cherche à décrire la dyslexie comme une expérience partagée. « La défaillance que je veux indiquer est une expérience commune à tous [...] la difficulté à dire l'acquisition du langage »<sup>103</sup>. Ce que je cherche à démontrer c'est la puissance révélatrice du silence. Se taire est une façon de s'exprimer. « C'est dans le langage-sur-fond-de-silence qu'on peut veiller sur une floraison des mots vrais »<sup>104</sup>. Enfant, j'ai parlé et parlé encore malgré cette voix râpeuse. J'ai appris à écrire, à contourner les règles de l'école en créant une langue du mensonge. Mais d'une certaine manière, je refusais d'écrire correctement. J'opposais une résistance à la langue comme la dyslexie dressait un mur pour me bloquer le chemin vers le français. « Les mots qui ne veulent pas revenir sur nos lèvres détiennent sur nous un pouvoir non proportionné à leur carence. Ils font anticiper un savoir, dans leur dévoiement, qui renvoie au dégoût »<sup>105</sup>. La défaillance des mots m'a fait haïr le français. Je me suis éloigné, très loin, dans un autre pays où il n'y avait aucune restriction orthographique, aucun professeur de français pour me dire à quel point j'étais faible. Je répugnais toute lecture, toute écriture. Je régnais dans mon royaume de silence. Enfant, je détestais ma langue natale. Combien de fois j'ai ragé en recevant une note dans une dictée où il m'avait été impossible de tricher.

---

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 64.

Pour diverses raisons que je n'expliquerai pas, récit que je laisse à un prochain livre, j'ai eu très jeunes des envies suicidaires. À l'adolescence, l'écriture a pallié un manque, bouché un trou, remué les tisons du silence pour créer une parole unique qui puisse me révéler, m'apprendre à voler dans les nuages. Comme Quignard : « Je n'écris pas par désir, par habitude, par volonté, par métier. J'ai écrit pour survivre. J'ai écrit parce que c'était la seule façon de parler en se taisant. Parler mutique, parler muet, guetter le mot qui manque »<sup>106</sup>. Enfant, le silence était un néant, la victoire de la défaillance, l'abandon au vide. Écrire l'enfance c'est expérimenter le silence qui parle, c'est renouer avec cet enfant muet. C'est en lui que je retrouve l'appel d'un langage, la joie d'une lettre. Laisser une place à cet enfant, c'est parvenir à la berge natale du langage, à la naissance des mots, cette terre fragile couverte d'erreurs. La parole est constituée d'une partie animale, sauvage et rebelle, qui se vautre sous les pierres de la mémoire. Il faut hurler l'aphasie du bébé, les troubles neurologiques du langage. À la naissance, nous sommes tous atteints d'un trouble de l'expression. C'est ce goût amer qui me reste en bouche et dont je suis l'humble témoin.

Contre toute attente, j'ai accepté cette langue tordue qui était la mienne. J'ai écrit pour survivre. Traînant un carnet et un crayon, chaque mot écrit me permettait de sentir le contact de l'air sur ma peau, de déposer mes pieds sur la terre et enfin respirer. C'est à l'âge adulte, lorsque j'ai commencé à écrire des histoires, que j'ai découvert la joie de la solitude. Cette joie des mots qui défilent sur la page blanche. Jamais je n'ai été autant un être qui parle. La dyslexie s'est retournée, est devenue un outil qui me fait aimer le français. Soudé à la langue, je n'imagine plus ma vie sans elle. Il m'arrive d'avoir mal aux fesses tant je passe des heures consécutives devant l'ordinateur. Après une journée de travail, j'observe le nombre de pages écrites. Ce ne sont que des bouts de papier empilés sur une table. Rien de plus. Mais avec tout ce blanc qui est rempli de caractères, je ne peux retenir mon sourire. Il m'arrive de danser seul dans mon bureau. Le bonheur quoi.

---

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 62.

## U

La dyslexie m'offre des leçons de littérature. J'ai apprivoisé cet animal grognant. À l'intérieur de chaque mot se cache une bête fumante. Un jour, j'ai compris que la parole était incomplète, que c'était mon travail de combler les brèches, les vides, les trous de mémoire. « Quelque chose manque au langage. Aussi faut-il que ce qui lui est exclu pénètre la parole et qu'elle en souffre [...] Ce non-retour du mot, cette nostalgie, cette souffrance du non-retour est le langage »<sup>107</sup>. La dyslexie est une flèche rouge qui pointe un manque à gagner. La dyslexie est un langage qui souffre. Blessée, elle réclame l'aide de la main. Le non-langage peut devenir langage pour calmer des blessures. « le mot retrouvé, c'est le langage qui redonne à voir le monde »<sup>108</sup>. La dyslexie a besoin d'être guérie. Comme avec les enfants, on doit user de patience avec leurs soubresauts d'humeurs. Tout le français doit être soigné. Le réel surgit lorsque le mot se corrige. Apparaît le corps, l'intimité, jusqu'à la prochaine erreur qui doit être démasquée.

Écrire me permet de remonter à la surface les anciens mots de l'enfance. Dire la dyslexie m'engage sur le chemin de l'identité. « L'identité personnelle se construit comme une marée de combats contre ce blanc »<sup>109</sup>. Une force inconnue m'a imposé le rôle du gardien de la langue. Rôle que je refusais à l'enfance et que j'accepte aujourd'hui. Je guette le français pour donner une voix à la perte. En nommant le vide et l'incompréhension du langage, la dyslexie me permet de retrouver une vérité puisque « le mot vrai est la clé qui déverrouille un espace beaucoup plus grand »<sup>110</sup>. Paradoxalement, le défaut de langue m'est nécessaire. Je ne veux plus m'en détacher. C'est mon territoire, mon accès privilégié à la langue. Une fois dévoilée, mon écriture a le champ libre. La défaillance causée par la dyslexie me plonge dans le noir à la

---

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 79.

recherche d'une langue fragile qui puisse tenir sur une mince ligne. J'explore les formes perdues du français, la langue fourchue de la bouche. Je cherche la vérité derrière le mot qui ment. « C'est quand le tout du langage tourne court, à proportion qu'il a failli, que le mot vrai peut surgir »<sup>111</sup>. Je ne cherche plus à me débarrasser de la dyslexie, mais à fouiller dans son cœur avec la main. Je veux saisir les mots broyés dans son ventre et le brandir aux yeux de la page blanche.

\* \* \*

Ma mère corrigeait tous mes examens et mes travaux au primaire. En trichant à l'école, je créais un espace dans lequel je pouvais revenir sur le français. Je n'y comprenais rien. Ma mère s'attelait à m'enseigner les règles de grammaires et de conjugaisons. Il m'arrivait d'être perdu dans mon écriture tremblante, de me laisser abandonner au vide, à la haine. J'ai eu néanmoins un instinct d'autoconservation. En emportant les examens à la maison, il m'était possible de revenir sur chaque mot, sur chaque faute pour me protéger. « En ayant le temps du retour pour chaque mot qui est sur le bout de la langue devenu bout de papier : c'est écrire. Écrire c'est prendre le temps perdu, prendre le temps du retour »<sup>112</sup>. La dyslexie est une usine à mots suspendus. Rien n'arrête sa production. Les fautes s'accumulent et attendent dans les phrases. La dyslexie frappe les mots pour créer l'erreur. Le mot devient un mensonge, un ennemi. L'enfant dyslexique ne sait plus où est la vérité, alors il ravale et tout son corps se pend sur le bout de sa langue. Il détourne le regard.

Je ne regrette aucunement mes tricheries au primaire. Tricher me permettait de revenir à la maison avec des mots brisés dans mon sac à dos. Je pouvais m'approcher lentement des mots, attendre qu'ils se calment et s'endorment. C'est en trichant que j'ai apprivoisé la bête indomptable du français.

---

<sup>111</sup> *Idem.*

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 92-93.

Aujourd'hui, écrire, c'est renouer avec cet enfant perdu dans la langue. Tricher est à la base de mon écriture. Nous chassons ensemble les mots défectueux. « Écrire, c'est entendre la voix perdue. C'est avoir le temps de trouver le mot de l'énigme, de préparer sa réponse. C'est rechercher le langage dans le langage perdu »<sup>113</sup>. *Rechercher le langage dans le langage perdu*, voilà mon projet d'écriture. La dyslexie est un langage perdu que je propose comme une vérité subjective. C'est pourquoi je laisse une place si importante à l'enfant. Il me permet de revenir à la naissance, cette terre d'ombres et de failles où se forme la silhouette de mes souvenirs. C'est à l'intérieur du handicap que j'aperçois l'enfant troublé en train d'apprendre.

Tous les humains vivent le défaut de la langue. On est propulsé dans un abîme. Le langage meurt dans un cri et sans cesse nous devons le réanimer en soufflant. Je plonge corps ouvert dans les mots en ignorant les cadavres pour rapatrier une vérité de la noirceur. La dyslexie est un foyer ardent auquel je viens me réchauffer. Les sons se broient, les syllabes se tordent sous l'effet de la chaleur. Silencieux, je regarde le langage se tortiller, se métamorphoser en métaux lourds ou en épaisse fumée. La dyslexie est une usine à vide, à silence. À force d'observation et d'attente, les mots en cendre tombent à mes pieds. Il faut en prendre soin, les recueillir, les planter dans la chair :

[...] le langage vivant sont des arbustes qui requièrent des soins infinis, qui crèvent sans cesse, parce qu'ils ne trouvent aucune terre en nous. Sans cesse nous nous agrippons dans le vent. Sans cesse nous tâtonnons des racines dans le désert. Sans cesse nous défailons<sup>114</sup>.

Je n'ai pas à me soumettre au silence. Je ne recule plus devant le mensonge d'un mot. J'accueille l'océan ouvert de la langue, le couteau des lettres. J'avance nu, vulnérable, apeuré et enjoué, sur la plaine inachevée de la parole.

---

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 107.

## V

La parole porte en elle les traces de l'*infans*, du bébé sans langage, trace terrifiante et lumineuse de la parole qui naît, bourgeons éclos sur la langue : « la possibilité de parole et de vie dépendrait [...] de la relation de singularité qui s'établirait fictivement avec un passé muet, en deçà de l'histoire, hors passé par conséquent, dont l'*infans* éternel se fait figure »<sup>115</sup>. Ainsi, si la dyslexie est un passage direct vers cet état d'impuissance et de pur émerveillement *devant* les mots, je dois créer une relation avec ce passé muet. Chaque faute de français devrait me pousser vers cet étonnement de parler. « La parole porte devant elle l'étonnement de parler et notre premier silence devant les mots. Toute vraie parole garde toujours pour nous cette face cachée »<sup>116</sup>. On oublie l'envoûtement du bébé qui sur ses lèvres répète l'amour qu'il porte à la voix de sa mère.

Je me permets d'inverser une idée préconçue. L'enfant dyslexique n'a pas un handicap, il a un don mystérieux. Il voit le négatif de la langue, les ombres dansantes sous les caractères. Avec les lettres, souillées par l'erreur, il chemine sur la terre de son intimité. L'expérience de la dyslexie ouvre une porte sur le langage. On cherche à apprendre l'écriture, la lecture, la capacité de communication aux enfants quand en fait, c'est peut-être eux qui nous montrent le don de parler. « C'est le don de parler qui se transmet ; le don de parler que nous avons reçu et qui doit être donné »<sup>117</sup>. Je ne cherche pas à noircir le défaut de langue. Je réclame le langage imparfait de l'enfance. Les enfants nous démontrent le don de parler, nous transmettent la beauté d'une voix frissonnante.

L'enfant muet est motivé par un profond désir de parole. Dès que le crayon rouge se lève a lieu le ravalement définitif de l'émotion. Alors, je choisis l'offre

---

<sup>115</sup> Maurice Blanchot. *Op. cit.*, p. 116.

<sup>116</sup> Valère Novarina. *Devant la parole. Op. cit.*, p. 26.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 27.

incomplète de la dyslexie, cette impossibilité de dire. C'est ce que j'essaie de faire chaque fois que je me retrouve devant une page blanche, de chanter le mugissement du français, de m'émouvoir devant le témoignage que porte le tressaillement de la voix.

J'écris sur le traitement de la parole, résonnance qui témoigne. C'est dans cette voix fragile de l'enfant, dissonante, qu'il m'est possible d'investir une douleur, une blessure, le handicap comme s'il s'agissait d'une pierre de fondement. Je veux établir un contact avec la voix de l'intérieur, partie intime où l'enfant s'est replié : « La voix elle-même, du fond du corps, se hausse, reprenant une part d'enfance [...] La parole effleure une zone intéressée, zoologique, nue, intime, possessive, qui est demeurée intacte au fond de nous en dépit du temps qui s'est écoulé »<sup>118</sup>. J'éprouve la dimension sensorielle de la voix, le 3D de la douleur par la parole. À chaque faute, je me vois frappé par une véridicité radicale. En moi, il y a une blessure innommable dont l'origine remonte avant ma naissance. À l'intérieur de chaque syllabe, je rejoue l'instabilité de l'enfance, le moment où l'on apprend à marcher debout dans la langue parmi les adultes. C'est dans cette posture instable que je dois explorer les avenues de la maladie. À chaque fois que j'ouvre la bouche, je renoue avec l'enfant dyslexique. Il m'attend, m'écoute les yeux grands ouverts. Je n'ai qu'à lui parler.

\* \* \*

Les langues se métamorphosent sans cesse. La dyslexie ne fait que montrer cette capacité mouvante du langage. Le mot *français* ne désigne pas la langue française, mais cette parole vivante qui la cerne et la transforme sans jamais la posséder totalement. Ce qui fait peur, ce n'est pas le chaos causé par l'erreur, ce n'est pas le labyrinthe provoqué par la faute ou l'injustice d'un caillou dans une phrase ; ce qui fait réellement peur, c'est le français parfait où tout est absolument rangé dans

---

<sup>118</sup> Pascal Quignard. *Abîmes : dernier royaume III*. Paris : Grasset, 2002, p. 20-21.

une case. Ce qui m’effraie, c’est la perfection d’une langue ordonnée, l’asphyxie de la pensée emprisonnée dans une boîte en or. La pureté de la langue est un désastre. Le mien. Chaque dictionnaire est un dictateur. L’humain a peu de droits sur la langue officielle si ce n’est justement de la trahir tout en l’embrassant. La dyslexie est mon libérateur.

La langue ordonnée et gentille ne m’intéresse pas. La langue est déjà brisée en moi. Je n’ai aucun goût de la restituer dans sa perfection. Je suis cette langue tordue, les courbes d’un bruit. Il n’y a pas de terre d’accueil dans le corps, mais un champ brûlé par le souffle de la voix qui nomme. Je rejoue la parole maladroite de l’enfant. Je vogue dans le temps, puisqu’avec la voix, j’appelle l’origine. La parole est le trou sans fond où commencent les secrets de l’enfance.

J’aurais pris 30 ans pour écrire le récit de mon handicap. Il a patienté dans mon corps en poussant sur ma peau jusqu’à ce que je ne puisse plus le contrôler. Aujourd’hui, mon travail se résume à celui du jardinier. Après un hiver interminable, il est étonnant de trouver des graines germées dans la terre. Comment peut-on survivre aussi longtemps dans le froid ? Le passé manque d’espace. Voilà une de mes certitudes. Le passé ne peut rester assis dans le confort des souvenirs. La mémoire est une expansion solaire qui illumine le présent de l’écrit.

L’écriture progresse comme un travail organique : il y a insémination, mûrissement dans le noir – puis poussé, naissance, floraison. L’architecture du livre est délivrée un jour comme le visage de celui qui naît. Mais au début, on ignore tout. Il y a gestation, enfouissement, descente – et non fabrication<sup>119</sup>.

J’aime le caractère involontaire de mon histoire. À un certain moment, j’ai dû écrire la dyslexie. À ma naissance, on a déposé quelques graines noires dans mon corps qui ont fleuri à l’âge adulte. Ce texte est déjà écrit dans la chair de mes souvenirs. Aujourd’hui, je m’essaie à l’humilité. J’écris en canalisant les chevaux

---

<sup>119</sup> Valère Novarina. *Devant la parole. Op. cit.*, p. 56.

moteurs de la dyslexie. « On est fécondé par la langue, par l'amour qu'on lui porte. Le langage n'est plus un instrument à dire, mais un outil d'apparition »<sup>120</sup>. Enfant, je me suis fait prendre à mon propre jeu. En haïssant les mots, en les repoussant, je m'amusais. Je multipliais les esquives. Je me révoltais contre l'empire du français. Un jour, j'ai eu le besoin d'écrire et les mots étaient là pour moi. Le désordre du français m'a conquis avec charme. Les mots ont cessé d'être menaçants. Mon défaut de langue m'a permis d'écrire, d'apparaître dans une phrase. C'est la dyslexie qui m'a appris la puissance sans pitié des mots. « Tout un livre peut provenir d'un seul mot brisé »<sup>121</sup>. Enfant, un seul mot avait la puissance de m'anéantir. Paradoxalement, le mot *dyslexie* est difficile à écrire pour les *dyslexiques*. Dans ce mot se cache la respiration atomique de ce texte.

La parole me donne l'impression d'un vacillement, d'un croisement où je tourne encore et encore sans trouver de sortie. C'est dans ce cercle infini que je dois trouver une voix, la mienne. Aussi petite soit-elle, je me dois de mugir. J'ai souvent peur de la charpente des mots, de l'ossature des lettres, de leur violence pointue. Chaque mot est le théâtre de règles que je ne comprends pas parfaitement. Le mensonge existe. Pour y remédier, j'écris.

---

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 59.

## W

Mon histoire est celle d'un lâcher-prise. Adolescent, je ne devais plus me poser les questions du français. La dyslexie m'a aidé à penser les mots dans leur immatérialité. J'apparais en écrivant.

Les mots perdent de leur lourdeur. Je glisse sur le fleuve de la langue où je détourne le courant, où j'use la force de l'eau pour retrouver mon corps. Dans l'anatomie d'un enfant, les mots s'abattent et créent parfois la douleur. Ils vrillent la chair, tortillent l'intestin lors des dictées. La dyslexie est une expérience violente du corps puisque la « langue est la source de notre chair, notre danse d'apparition »<sup>122</sup>. Je le répète. Mon histoire est celle d'un lâcher-prise. Les règles de grammaire, les accords, ma haine de la lecture, la peur, tout devait sauter, exploser en miettes. L'écriture est bien plus qu'un simple prolongement de nos lectures passionnées de jeunesse. Elle prend racine dans le cœur.

À de nombreuses reprises dans ma vie, j'ai entendu dire qu'il était impossible d'écrire si, au préalable, il n'y avait pas eu un désir de lecture. Voici un exemple d'un écrivain que j'affectionne beaucoup, mais avec qui je suis en désaccord : « On a commencé par lire avant d'écrire. Tout lecteur n'est pas obligé d'écrire, mais tout écrivain est d'abord un lecteur. C'est parce qu'il a tant aimé lire qu'il a voulu écrire »<sup>123</sup>. Je m'oppose à ce genre de raccourci. Je ne me reconnais pas dans cette rhétorique d'écrivains qui justifient sa propre démarche. Visiblement, il existe plusieurs chemins qui mènent à l'écriture. J'ai emprunté un chemin contraire, un long corridor sombre. Je n'ai pas commencé à écrire pour maîtriser les mots ou en poursuivant l'amour que j'avais eu pour la lecture. Le monde de l'écriture s'est

---

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>123</sup> Dany Laferrière. *Journal d'un écrivain en pyjama*. Montréal : Mémoire d'encrier, coll. « Chronique », 2013, 75-76 p.

ouvert à moi par mon défaut de langue, puisque je détestais le langage et la lecture. Je devais incarner la voix de mon handicap pour m'approprier la parole.

J'ai eu le désir d'écrire bien avant de me tourner vers la lecture. Écrire pour ne pas sauter en bas d'un pont, pour nommer le silence, ouvrir un nouvel espace et laisser enfin une place aux mots brisés. Mes vieux cahiers d'écriture sont remplis de fautes. Je devais arrêter de me poser les questions de l'exactitude du français. Écrire pour ensuite aimer lire. Aujourd'hui, je ne peux imaginer ma vie sans roman. L'écriture m'a sauvé la vie. J'ai lâché prise. Les mots se sont fracassés autour de moi comme une pluie de coquillages. En m'approchant, j'ai entendu l'écho de la langue. « Le désir est de pratiquer jusqu'à ce que les choses parlent toutes seules. Comme l'acteur, je cherche la défaite de soi : se retirer, laisser parler notre langue, laisser peindre les couleurs, laisser penser les mots »<sup>124</sup>. En m'ouvrant à la mer de la langue, à ses fougueux tremblements, je me laissais transporter par la joie d'écrire. Un français dévié m'appartient. Je m'invente en inversant les sons des mots. Je défends cette posture ignoble.

\* \* \*

« Dans le fond de nous et plus intime que notre nom : le langage »<sup>125</sup>. C'est pour dire à quel point l'estime de soi est liée au langage. Dire *Je* ne prouve pas la véracité d'un sujet, mais la présence d'une voix qui s'élève et traverse le monde vocal dans lequel on habite. La dyslexie a développé chez moi une hyper-perception du langage. Chaque lettre est une menace potentielle contre mon intégrité. L'enfant doit rester constamment vif, prêt à démasquer le mensonge. Il est prisonnier de sa dyslexie, d'un mouvement qui s'intensifie lorsqu'il ose parler. À chaque mot, il doit investir son corps dans le broyeur du français. Hypertension de son intimité, il s'exerce à la trahison. L'enfant dyslexique saute au-dessus des trappes lexicales, se

---

<sup>124</sup> Valère Novarina. *Devant la parole. Op. cit.*, p. 63.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 34.

retrouve pris dans un piège incessant. La douleur est telle qu'il fuit la langue. Peine perdue. La course est temporaire. Il y a des mots qui émergent d'une profondeur. Son corps subit un écartèlement et de sa chair jaillit une parole violente et libre. À force de se buter aux mots, l'enfant en vient à développer une vision de nuit. Hyper-perception du jour, il vogue dans l'obscurité du français.

La dyslexie est un assemblage contradictoire de forces. Sans discrétion, elle frappe le corps, désinvestit l'enfant de sa propre voix, crée un vide où il se noie et ne cherche plus à sortir. L'enfant doit alors apprendre le langage de l'eau, parler avec ses larmes, nager dans un silence abyssal. Il ressent les vrombissements de la profondeur, cherche une source de vie. La dyslexie pousse l'enfant dans ses derniers retranchements. Trop souvent, les professeurs se contentent de lui montrer l'erreur. *Comprends ta faute. Accorde tes verbes. Corrige ta syntaxe.* Si l'erreur revient, on lui reprochera son manque d'effort ou son absence de concentration. Puis c'est terminé, écrire bien, c'est tout ce qu'on lui demande. Alors, on invente toutes sortes de technologies pour combler un manque. On omet de lui transmettre l'amour de sa langue natale, du jeu possible dans le langage, cette joie de nommer en français.

En touchant le langage, on touche une pierre de fondement. Si la langue est atteinte, c'est toute l'accroche au réel qui s'en trouve modifiée : tout l'édifice bouche. Toute l'ivresse du travail vient de là – et la peur. On travaille au *fond*, à creuser, terrasser, détruire. Que faut-il pour faire ce travail ?... De la haine, l'esprit de louange, de l'amour, une patiente soif de vengeance – et la décision prise une bonne fois pour toutes d'œuvrer en deçà du bien et du mal<sup>126</sup>.

Cette citation me touche particulièrement. Pour contrer la peur, l'enfant en défaut de langue doit se laisser atteindre par les mots directement au cœur. Il doit laisser l'édifice du langage le bousculer et dans cette force de va-et-vient, il doit devenir le maître du langage, royaume jamais conquis. La parole est un lieu de

---

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 71.

vengeance et d'amour. L'écriture ne cherche pas le bien ou le mal comme le font les professeurs de français, mais travaille dans et par la langue.

La dyslexie est un appel, un tremblement de terre. Sous son masque effrayant, sous les éboulis des phrases emmêlées, l'enfant doit se retourner face à la langue. On doit l'amener à observer les failles laissées par les mots, les ratures sur les blocs des lettres. La tâche est simple, il faut amener l'enfant à percevoir la lumière qui s'échappe de ces édifices sonores. Une lumière dans un trou est une invitation, un secret au chaud, la trace d'un passé enfui à l'intérieur des mots. Il pourra alors élaborer une architecture souterraine, des bâtiments anti-séismes conçus pour absorber les tremblements du français. Ancré dans la matière, l'enfant pourra concevoir une riposte passionnée contre sa langue. Exister par le cri et l'amour, c'est tout de même mieux que l'immobilité, le dos tourné, l'oubli, la disparition du corps, le décrochage scolaire.

## X

La journée où un enfant comprend que le français ne peut l'asservir, qu'il restera toujours une partie sauvage et indomptable aux mots, c'est un nouvel espace qui s'ouvre en lui. Ainsi, il peut créer des voûtes mentales, des tunnels phrastiques, jouer à la taupe, imaginer un terrier, une protection, puis un jour, il surgit de terre tel un volcan pour répandre sa voix comme une traînée de lave brûlante.

La dyslexie a un contact privilégié avec le langage. Elle bouleverse, renverse, explore. Je dois saisir cette opportunité d'écriture. Une voix lancinante ouvre sur des centaines d'histoires. Dans mon cœur : un fruit brisé, une chair ouverte qui perce l'espace, un souffle qui caresse mes lèvres. Je me fends à la réalité. On brusque le chant des enfants qui peinent à se déployer. C'est avec des morceaux cassés qu'ils s'essayent à la parole. Expérience troublante pour les autres. Expérience intime pour l'enfant qui ouvre les yeux vers sa voix.

Le langage est une lutte où les mots pivotent, s'enchaînent, se battent pour l'espace d'une phrase. La querelle des mots – où se jouent la reproduction, l'espacement, mort et naissance – est surlignée, mise en évidence par un défaut de langue. Plus que jamais, le handicap noie. C'est la mort de l'esprit. Ou bien au contraire, le handicap crée une urgence, un combat à mener. Il y a une guerre, une poésie et la main doit saisir le langage coupant. Je dois lacérer le corps des mots pour rassasier ma faim. « Nous devons, sous peine d'asphyxie, retrouver aujourd'hui ces ombres du langage, reconquérir cette respiration, cette profondeur spirale, en vrille, en fugue, qui appelle et qui est creusée. C'est par là qu'on s'en va »<sup>127</sup>. Le français s'offre à nous défait. Dans nos pensées, il court plus vite que nos mains. L'écriture arrive toujours bon deuxième. L'écriture met de l'ordre dans les traces folles laissées par le langage. Le français est avant tout morcelé et l'écriture organise, classe,

---

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 88.

priorise. Des auteurs n'obéissent pas à l'écriture normative et nous laisse entrevoir une implosion. Hervé Bouchard, Pierre Guyotat, Louis Wolfson sont des auteurs qui creusent dans la langue sans jamais regarder derrière. À chaque fois que je me frappe à la dyslexie, je retrouve le visage de l'enfant. Lorsque l'erreur se manifeste, je renoue un moment avec le passé. Je ne serai jamais un adulte qui écrit, mais seulement un enfant qui apprend à parler.

\* \* \*

La signification des mots est en péril. « On descend parfois dans la langue jusqu'à sa plus grande pauvreté »<sup>128</sup>. La dyslexie pousse l'enfant dans une langue démunie, sans fond. Dans le gouffre où il chute, le sens s'étirole. Les mots deviennent des battements sonores, une musique tribale, des sons cassés. Le corps, en chute libre, se frappe sur les murs impénétrables de la lecture. Mais le tambour du langage éveille les mains, les yeux, le désir d'écriture. Il faut suivre cet envoûtement. Je choisis la transe au tombeau.

Voici mes plus grandes peurs : un silence éternel, la dictature du handicap, maître incontestable d'une vaste plaine sur la conscience. Une langue se tortille en moi, et je crains l'immobilité, l'arrêt. Je crains le moment où je vais redevenir muet dans la mort comme pendant l'enfance où je ne parlais pas.

Parce qu'il y a des moments où, dans notre langue, dans notre parole, il y a la mort. Le gel. L'immobilité, l'état cadavérique du langage. Un cadavre, c'est terrible, un cadavre, comme ça ne bouge pas... Ça arrive aussi à la langue d'être un cadavre. Il ne faut pas<sup>129</sup>.

Lorsqu'un enfant fugue, il est impératif de le retrouver, de l'écouter, de laisser une place vivante à sa détresse. Il en est de même pour le défaut de langue. La fugue

---

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>129</sup> *Idem.*

du langage est possible. Il n'y a rien de plus triste qu'un enfant qui fuit sa propre voix. Il faut trouver un moyen de transformer la faiblesse en puissance.

*La caverne de ton corps est une source de tristesse, de découverte et de joie,* c'est ce que j'aimerais dire aux enfants qui se cassent le nez sur le béton froid du français. Le refuge des mots, c'est ton corps. C'est dans le noir que tu pourras visiter tes souvenirs, combattre ta peur et trouver la justesse de ta voix. Dépose tes pieds dans l'obscurité. Trouve un sol qui puisse accueillir ta tristesse. Creuse, mon ami, creuse encore jusqu'à l'épuisement. Plonge où personne n'est jamais allé. La force vient à celui qui sait reconnaître l'envers de sa peau. En multipliant les erreurs, une passion te saisira et c'est par la parole que tu pourras t'envoler, t'enflammer, rire et enfin respirer.

## Y

Je cherche l'intelligence des mots défaits. « Ne jamais oublier que la parole vainc lorsqu'elle vacille, l'emporte quand elle trébuche »<sup>130</sup>. Un mot brisé est une source de savoir. Je m'émerveille devant les fractures causées par la dyslexie. Comme un archéologue qui découvre une dent et imagine l'homme qui la portait, le défaut de langue est un bout d'ossement, une empreinte sur une page. J'imagine l'enfant.

La dyslexie est une porte ouverte sur un drame. Enfant, on se bute au défaut de nomination. Conséquence : je cherche le trésor de chaque mot qui fuit. « Ne jamais cesser de penser à l'envers et au travers du langage, ne jamais cesser de penser en nageant dans le drame fluïdique respirant. Entendre dedans. Lutter avec l'onde »<sup>131</sup>. Comme un père, Novarina m'invite à descendre dans la langue, à écrire la défiguration, à explorer les avenues sombres et pourtant lumineuses de la parole. Novarina légitime le travail interne que provoque la dyslexie. Elle est une opportunité de nager à contre-courant. Je vogue sur un fleuve fougueux et je cherche à entrer à l'intérieur des terres ouvertes par l'erreur.

J'entends plus facilement les vibrations macabres des lettres que la beauté du français. Quand je regarde un mot, je le vois à moitié sombre, à moitié clair. Mon handicap me plonge toujours plus profond dans la langue et j'œuvre dans le noir. À l'aveugle, avec mes mains dans la nuit, je touche l'histoire des mots.

Ce qui semblait s'offrir à nous paisiblement dans le dictionnaire – comme une panoplie d'outils assagis, une ronde anodine de mots domestiqués et sages, comme des animaux de ménagerie rassemblés alphabétiquement – est issu d'un combat, d'une très vieille lutte

---

<sup>130</sup> Valère Novarina. *Observez les logaèdres !*. Paris : P.O.L, 2014, p. 16.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 19.

philologique. Les mots autour de nous sont ce qui reste de la *Lutte des langues*<sup>132</sup>.

La dyslexie est le miroir d'un vieux combat ancestral, comme si chaque mot voulait se rebeller contre sa propre constitution, préférant se tatouer soudain une lettre sur le front en guise de représailles. L'histoire d'une langue est parsemée de blessés, de morts, d'incompris, d'oubliés, d'incestes et d'adultères. Une terreur gît dans chaque membrane lexicale. La dyslexie est l'œil qui s'ouvre sur la maladie. La vraie nature d'une langue : l'instabilité. C'est dans ce terreau que je cherche une parole qui renaît. La dyslexie ne tue pas les mots, mais attise le langage avec son souffle brûlant. La dyslexie ouvre les mots comme des fruits. Je savoure le sucre du français et répands les corps vivants des lettres sur la surface d'une page blanche.

\* \* \*

La dyslexie me dépouille et me livre nu au vide. L'enfant ressentait une haine incommensurable envers le français parce qu'il ne pouvait acquérir une intimité dans la parole. Chaque faute ouvrait son corps à l'accusation. Corps imparfait qui méritait une correction. Corps inachevé, incomplet. Enfant lancé dans un trou. Mauvaise note. Incompréhension totale et abandon.

La dyslexie m'a poussé jusque dans les derniers retranchements de mon corps. Le souffle court, il ne restait plus qu'à trouver une voix sifflante, assez forte pour me soulever de terre, assez puissante pour créer l'énergie nécessaire à mon surgissement. La dyslexie est la volonté dissonante de la langue. Les mots sont sous gouverne et ils réclament leur indépendance. Je veux me libérer avec eux. « Nous avons reçu cette façon de boiter mentalement [...] Un déséquilibre nous a permis de hasarder le premier mot »<sup>133</sup>. J'écoute les leçons de la dyslexie, seul chemin vers l'émotivité de

---

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 35.

l'enfant, seule route où se libère une écriture neuve. C'est avec le handicap que je me tourne vers l'horizon.

La dyslexie me précède. Elle en sait davantage que moi sur les langues. Elle m'enseigne les brûlures du français, sa rébellion sonore. La dyslexie est une vieille amie des mots, la magicienne des sons. « La force de la langue est dans sa *défaite* : elle désigne bien plus que les choses ! Elle mime la Décréation »<sup>134</sup>. Il y a dans le défaut de nomination la trace lointaine d'une naissance, le hurlement du bébé, le lègue d'une histoire langagière. La dyslexie me rappelle la défaillance du corps et l'urgent besoin de raconter. Elle me lie à l'écriture. Je ne peux plus m'en défaire, alors j'utilise sa fougue pour créer une avalanche, répandre sur la page une mer houleuse de sensations. ●

La dyslexie, à force de frapper sur les molécules que forment les lettres, réveille une énergie atomique, puissant souffle d'une langue qui s'invente. La force germinative d'une langue doit être libérée par la respiration. J'ai décidé, depuis quelque temps, de suivre le courant de la dyslexie, d'ouvrir les yeux sur le nouveau pays qui s'offre à moi. « L'énergie de la pensée n'est jamais plus forte qu'à l'instant du revers des mots »<sup>135</sup>. La dyslexie me permet une entrée directe dans l'inversion des mots. Tout devient alors possible. Tout. La déformation est une occasion de renouer avec l'enfant. « La défiguration [...] est ce mouvement de réinvention d'un soi vivant dans l'écriture »<sup>136</sup>. Le sens doit être investi par cette rencontre. La dyslexie est un déséquilibre entre deux époques que je propose de rétablir par l'écriture. Le tremblement d'une voix enfantine, voilà mon offre.

---

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>136</sup> Évelyne Grossman. *Op. cit.*, p. 114.

## Z

Les mots sont des appels qui précèdent l'événement de la parole. J'écris puisqu'il m'est possible d'entendre à nouveau la voix de cet enfant silencieux, de rejouer le mutisme de ma naissance. Malgré sa violence, la dyslexie n'échappe pas au langage. Avec une parole métamorphosée, elle cherche différemment le corps. Malgré son défaut, la dyslexie dérive sur le fleuve des phrases, s'enchaîne pour découvrir les terres inconnues de l'intimité, lutte pour s'exprimer, se faire entendre, mettre pied à terre sur le continent de la réalité. Lorsque j'ai ouvert la dyslexie en deux, j'y ai découvert une puissante volonté d'écriture. Volonté qui me pousse vers une parole, ma voix. Je recompose les mots fracassés au sol avec amour. Volonté et tendresse, c'est peut-être tout ce qu'il faut pour devenir écrivain.

La dyslexie est une opportunité de langue. Je m'abandonne au verbal de l'enfant, chant du passé, lieu d'abaissement et d'apaisement. Je suis le torrent fougueux du handicap, la visite du corps natal. L'affluent : terrain de jeu, force qui se diffuse par l'écriture, lieu du possible.

## BIBLIOGRAPHIE

### Essais

- Alferi, Pierre. *Chercher une phrase*. Paris : Christian Bourgois Éditeur, coll. « Titres », 2007, 73 p.
- Angot, Christine. *L'usage de la vie*. Paris : Éditions Mille et Une Nuits, 1999, 61 p.
- Artaud, Antonin. *Le théâtre et son double*. Paris : Gallimard, coll. « Folio Essais », 1985, 251 p.
- Blanchot, Maurice. *L'écriture du désastre*. France : Gallimard, coll. « Blanche », 1980, 224 p.
- Bouvier, Nicolas. « La clé des champs ». Dans *Pour une littérature voyageuse*. Paris : Éditions Complexe, 1992, p. 41 à 44.
- Chamberland, Paul. *Une politique de la douleur : Pour résister à notre anéantissement*. Montréal : VLB éditeur, coll. « Le soi et l'autre », 2004, 283 p.
- Ernaux, Annie. *L'écriture comme un couteau*. Paris : Gallimard, coll. « Folio », 2011, 160 p.
- Felman, Shoshana. *La folie et la chose littéraire*. Paris : Édition du Seuil, coll. « Pierres vives », 1978, 351 p.
- Grossman, Évelyne. *La défiguration. Artaud, Beckett, Michaux*. Paris : Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2004, 128 p.
- Guyotat, Pierre. *Vivre*. Paris : Gallimard, coll. « Folio », 2003, 288 p.
- Guyotat, Pierre. *Explications : entretiens avec Marianne Alphant*. Paris : Léo Scheer, 2000, 170 p.
- Haenel, Yannick. *Le sens du calme*. Paris : Gallimard, coll. « folio », 2012, 224 p.
- Jakobson, Roman. *Les fondations du langage. Essai de linguistique générale I*. Paris : Éditions de Minuit, coll « Arguments », 1963, 260 p.

- Lapierre, René. *Figure de l'abandon*. Montréal : Les Herbes Rouges, coll. « Essai », 2002, 97 p.
- Millet, Richard. *La voix et l'ombre*. France : Gallimard, coll. « L'un et l'autre », 2012, 206 p.
- Millet, Richard. *Le sentiment de la langue*. Seyssel : Champ Vallon, coll. « recueil », 1986, 128 p.
- Novarina, Valère. *Observez les logaèdres !*. Paris : P.O.L., 2014, 320 p.
- Novarina, Valère. *Une langue inconnue*. Carouge : Éditions ZOE, coll. « Mini Zoé », 2012, 53 p.
- Novarina, Valère. *Devant la parole*. Paris : P.O.L., 2010, 192 p.
- Novarina, Valère. *L'envers de l'esprit*. Paris : P.O.L., 2009, 208 p.
- Ouellet, Pierre. *De l'air*. Montréal : Éditions du Noroît, 2014, coll. « Chemins de traverse », 179 p.
- Quignard, Pascal. *L'origine de la danse*. Paris : Galilée, 2013, 208 p.
- Quignard, Pascal. *Abîmes : dernier royaume III*. Paris : Grasset, 2002, 272 p.
- Quignard, Pascal. *Le nom sur le bout de la langue*. Paris : P.O.L., coll. « Folio », 1993, 120 p.
- Volodine, Antoine. *Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze*. Paris : Gallimard, 1998, 108 p.
- Wolfson, Louis. *Le Schizo et les langues*. France : Gallimard, coll. « Connaissance de l'Inconscient », 1970, 280 p.

### **Reuves et périodiques**

- Penders, Anne. *Ici comme Ailleurs – à chacun ses cailloux*. Montréal : Collectif Liberté, vol. 47, n° 3, septembre 2005 (269), p. 29 à 39.

**Œuvres littéraires**

Bouchard, Hervé. *Mailloux : Histoires de novembre et de juin*. Montréal : Le Quartanier, coll. « ovni », 2010, 161 p.

Laferrière, Dany. *Journal d'un écrivain en pyjama*. Montréal : Mémoire d'encrier, coll. « Chronique », 2013, 319 p.